STATIRA

ET

AMESTRIS.

TOME PREMIER.

23582 (1

LES FAMILLES DE DARIUS ET D'HIDARNE, OU STATIRA ET AMESTRIS,

HISTOIRE PERSANE.

Bibliotheca Nationalis NAPOLI

Compererunt invidiam ſupremo fine domari.
Horat. Ep. ad Aug.

TOME PREMIER.

A la Haye, & ſe vend
A PARIS,
Chez de Hansy le Jeune, Libraire, rue St. Jacques, près les Mathurins, à Ste. Théreſe.

M. D C C. L X X.

BIBLIOTECA LUCCHESI PALLI

5321-3

PRÉFACE.

POUR mettre au jour un ouvrage, il faut, dit-on, être ſûr qu'il plaira. Sans cette certitude qui peut être l'appanage des auteurs qui ont blanchi dans la carriere des lettres, ne puis-je conſacrer au public ce fruit de mes travaux?... Je ſouhaite qu'il puiſſe ſervir à l'amuſer. Du moins ai-je fait mes efforts pour ne pas le lui rendre inſupportable. Si je n'étais

point parvenu à mon but, ma jeuneſſe, plus encore mon intention me donne des droits à l'indulgence.... Et pourquoi en Littérature, comme en Morale, la volonté ne ſerait-elle pas réputée pour l'action? ...

Peut être ſi j'avais écrit quelques hiſtoires galantes, quelques contes ingenieux, aurais-je plus eu lieu d'eſpérer la faveur du public, ſurtout du beau Sexe qui en eſt le mobile. Mais eſt-on toujours maitre de choiſir ſes

ſujets ? ... Comment veut-on qu'un jeune homme qui ne connait point encore le peuple cheri de Venus, compoſe des hiſtoires qui lui plaiſent ? Pour faire un ouvrage qui puiſſe être lû à une toilette, il faut, à mon avis, y avoir été admis quelquefois.

Au reſte que ce petit Roman plaiſe ou non : cela n'eſt pas tout-à-fait indifférent à mon amour propre ; néanmoins s'il déplait, j'en ſuis déjà conſolé. Quand la gloire qui doit revenir á un auteur de

l'heureux ſuccès d'un ouvrage eſt frivole, la douleur de le voir mal accueilli, ne doit pas beaucoup l'affliger.

LES FAMILLES DE DARIUS ET D'HIDARNE.

PREMIERE PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

SUR l'automne de ſon âge, Darius heureux du bonheur de la Perſe, jouiſſait des delices de la paix qu'il lui avait procurée par ſes ſoins. Deux fils, une fille, objets de ſa tendreſſe, lui promettaient de douces conſolations pour ſes vieux ans.

Soigneux de leur éducation, il les feſait, ſous ſes yeux, élever dans ſa cour qui était devenue le théatre de la politeſſe. La rapidité de leurs progrés répondait parfaitement à ſes vœux. L'ainé ſurtout, Artaxerce donnait les plus flatteuſes eſpérances. Vertus, génie, valeur, tout ce qui concourt à former un grand Roi était réuni dans ſa perſonne. Aimé du peuple dont il devoit être Souverain, eſtimé des courtiſans, quels hommages n'avait-il pas lieu d'attendre du beau Sexe ; lui, qui à la bonté du cœur, joignait les agrémens de la figure ?

Parmi les jeunes beautés qui ſoupiraient pour lui, brillait Statira. Je ne m'arrêterai point à en faire le portrait. Pour la peindre il ſuffit de dire qu'elle était une des plus jolies femmes que jamais la Perſe ait pro-

duites. Si elle eût eu de la vanité, ſans doute qu'elle ſe fût flattée de l'emporter ſur ſes rivales ; mais auſſi modeſte, que charmante, elle n'ignorait pas que les attraits ſeuls ne fixent point le cœur d'un Prince, qu'il faut avoir de la naiſſance ; & elle n'était que la fille d'un *Satrape*. (*a*) C'était le ſujet de ſon deſeſpoir & la ſource de ſes regrets.

Le palais des Rois de Perſe était environné d'immenſes jardins, où de concert avec la nature, l'art avait déployé ſes plus riches tréſors. Là, ſouvent guidée par ſa douleur, elle allait déplorer ſon malheureux amour & ſe livrer aux triſtes réflexions qu'il offrait à ſa penſée.

Un jour qu'elle s'y promenait, elle s'enfonça inſenſiblement dans les détours d'un boſquet de myrthe.

(*a*) *Gouverneur de Province.*

Le ſoleil commençait ſeulement à monter ſur l'horiſon. Ses rayons perçaient à peine les feuillages & refléchiſſaient ſur leur verdure les plus belles couleurs. Les folâtres oiſeaux voltigeaient & ſe pourſuivaient à travers les rameaux. L'air reſonnait au loin de leurs chants amoureux. Plus fraîche, plus vive, plus animée, la nature entiere ſemblait ſourire au Dieu du jour. Quel ſpectacle pour une amante, pour des yeux qui n'étaient accoutumés à voir que la ſomptueuſe magnificence des Cours! L'étonnement ſe peint ſur ſon viſage, le ſentiment s'éveille en ſon cœur, elle s'aſſied ſur un banc de gazon, & portant autour d'elles ſes regards, ô nature! (S'écrie t'elle) que de charmes tu as pour les ames ſenſibles! Quelle yvreſſe à ta vue vient remplir tous mes ſens!

De douces illuſions, de ſéduiſants preſtiges me font gouter le bonheur. Je ſen tous les tranſports qu'inſpire l'amour heureux..... J'aime, je brûle pour Artaxerce!... Il m'adore! ah! malheureuſe!... que je ſuis ingénieuſe à me tromper! Le fils du Roi des Rois ſoupirer pour la fille d'un ſimple *Satrape*? Quelle tâche pour ſa gloire!.. L'aigle impérieux ſoupira-t'il jamais pour l'humble colombe?... Encore ſi j'étais née ſur les marches du trône, je pourrais eſpérer...

Comme elle parlait ainſi, un bruit ſe fit entendre. Le ſon d'une voix plaintive vint frapper ſon oreille. L'écho répéta ces paroles. *D'où vient le Ciel m'a t'il fait naître d'un Roi? Funeſte naiſſance! tu cauſes mon malheur!* N'eſt-ce point Artaxerce? L'amante infortunée cherche l'erreur au défaut de la réalité. Elle ſe

leve, écoute, tourne les yeux de tous côtés. La Princeſſe Ameſtris ſe préſente à ſa vue. Les joues mouillées de pleurs, l'air ſombre & languiſſant, elle s'avançait vers une grotte taillée dans un roc au fond du boſquet. Statira l'aborde, & la ſaluant, Princeſſe, lui dit elle, quel heureux haſard vous amene en ces lieux ? Pourquoi recherchés vous la ſolitude? Vous répandés des pleurs! qui peut les faire couler ? Dans le ſuprême rang connait-on l'infortune ?

... Heureuſe Statira! Il n'en eſt point de plus fatal à notre Sexe. Benis le ciel de ne point y être née. Ce diſcours te ſurprend !.. Je ne te le tiendrais point, ſi je ne ſavais que je puis librement épancher mes ſentimens dans le ſein d'une amie, dont la diſcrétion m'eſt connue. Oui, Statira,

il n'eſt point de ſort plus déplorable, que celui d'une Princeſſe. La vie pour elle n'a de jours heureux que l'enfance ; c'eſt-à-dire que le temps où elle ignore ce que c'eſt que le bonheur. L'éclat du trône alors la charme & l'éblouit. Fiere de commander à une multitude d'eſclaves empreſſée à ſa ſuite, elle s'applaudit, s'enyvre de ſa grandeur & de ſa magnificence. Elle ſe croît fortunée. L'empire & la parure ſont toujours les objets des premiers deſirs d'une femme, & les ſiens à cet égard ſont ſatisfaits. Mais eſt-elle à l'âge où l'ame ſe déploye, ſe prête aux impreſſions des ſens, où les deſirs changent d'objets ; cette même magnificence lui devient odieuſe, ces eſclaves pour elle ſont un peuple de tyrans. Veut-elle ſe ſouſtraire à la vigilance de leurs yeux ; on l'épie,

on la ſuit, tous ſes pas ſont comptés: la contrainte rend l'ame plus ſenſible; la ſienne s'amollit, ſes paſſions s'enflamment, ſes deſirs s'irritent; un objet ſurprend ſes ſens; l'amour & le deſeſpoir d'être jamais à lui ſe gliſſent à la fois dans ſon cœur. Juge enſuite quels attraits la vie doit avoir pour elle. Que les plaiſirs de la Cour l'aſſiégent; elle ſe refuſe à leurs douceurs. Un cœur qui n'eſt pas libre pourrait il les goûter!

L'Etat s'ébranle, la guerre ſe fait. C'eſt elle qui en eſt la premiere victime. Pour prix de ſes fureurs, un Roi juſqu'alors à elle inconnu, la reçoit comme une eſclave deſtinée à ſon lit. Les flambeaux d'un himen qu'elle abhorre s'allument, les autels ſe parent, on l'y traîne. Là ſa bouche prononce des ſerments abjurés par ſon cœur. Elle atteſte les

Dieux de rendre heureux un mortel pour qui elle n'a nul penchant, & de vivre elle même heureuſe ſous ſes loix, tandis qu'elle brûle pour un autre.... Doux liens de deux cœurs brûlants du même amour, vous lui êtes étrangers ! Plaiſirs de la vie, vous lui êtes inconnus ! Elle coule la ſienne dans le dégoût, la contrainte & l'ennui ! Tel eſt, chere Statira, le ſort qu'on me reſerve. Penſes tu qu'il ne ſoit point à plaindre ?... Crois moi : le trône peut flatter l'œil; mais touche peu le cœur.

Princeſſe, reprit Statira, votre ſort, il eſt vrai, me paroît triſte. Mais la gloire d'arrêter les fureurs de la guerre, de cimenter la paix rendue aux nations, n'eſt elle rien pour vous ? Quoi de plus doux que d'immoler ſes jours au bien de ſa patrie ! Si vous êtes malheureuſe,

votre malheur ; du moins fait des millions d'heureux. Peut-il être pour vous une plus douce consolation ? Il est peu de différence entre faire le bonheur d'autrui & le goûter soi-même. Que vous soyez enfin des victimes ; vous êtes des victimes glorieuses : — Amie, (en soupirant) la gloire la plus brillante vaut-elle le bonheur ? — Vous soupirés, Princesse !.. Aimeriez vous ? — Si j'aime ! A mes discours pouvais tu le méconnaître ? — Quel est donc l'heureux objet de votre flamme ? Il est digne sans doute de votre grand cœur ? — S'il en est digne ! Oui, Statira..... tu le connais, tu l'aimes... & cet amour te rend encore plus chere à la tendre Amestris ; enfin cet objet enchanteur est.... — Qui ? — Ton frere, ... l'aimable, le valeureux Teriteuchme. — Teriteuchme ! ..... un sujet, a pu toucher

votre cœur ! Avez-vous oublié que vous êtes deſtinée à l'heureux Prince des Indes ? Songez-vous quelle diſtance, quelle inégalité .... -- De l'inégalité, Statira, ne ſais tu pas que les ames ſenſibles n'en connaiſſent point? Si le ſort, ſi le rang les ſépare; l'amour & la vertu les aſſortiſſent.... -- Ah ! que ne dites vous vrai, Princeſſe ! .... Mais Teritcuchme a t'il oſé porter ſes vœux juſqu'à vous ? Vous a-t'il avoué qu'il vous aimait ? --- C'eſt ce qui me deſeſpere ! ... Peut-être, encore aimai-je ſans eſpoir d'en être aimée, n'ayant pas celui d'être unie à ſon ſort ! -- Helas! vous n'êtes pas la ſeule! .... Votre amie eſt encore plus à plaindre que vous ! ....

L'arrivée de la Cour interrompit leur entretien. On les apperçut, on courut au-devant d'elles. La triſteſſe

était peinte ſur le front de l'une & de l'autre. Envain on voulut les égayer. L'eſpoir ſeul d'être unies à leurs amants pouvait ramener la gaîté dans leur cœur ; & celui d'en être aimées ne leur était pas même permis. Ingénieux dans le choix des plaiſirs, comme dans l'art de gouverner, le Roi leur propoſa une fête pour le lendemain. Elle devait s'ouvrir par un tournois où les vainqueurs ſeraient couronnés de leurs mains. La table, la danſe devaient remplir le reſte du jour. Elles ſe rendirent à ſes inſtances, & dès ce moment on travailla aux préparatifs.

Quel ſujet de joye pour elles ! Reines d'une fête où leurs amants devaient briller, où elles ne doutaient pas qu'ils ne fuſſent couronnés, elles ſe livrerent aux erreurs les plus charmantes. La nuit pour elles

ne fut qu'un tiſſu de ſonges voluptueux.

L'aurore paraît. Une muſique guerriere fait retentir les airs. Les accords enchanteurs des clairons, le bruit animant des cors, le murmure cadencé des baſſons, le ſon rauque & terrible des trompettes, les roulemens des tambours, les cris du peuple, les henniſſemens des courſiers viennent frapper leurs oreilles, elles s'éveillent, ſe levent, ſe parent, l'heure ſonne, elles partent & ſe rendent au lieu aſſigné.

Là ſont aſſemblés les combattans. D'impénetrables boucliers ne couvrent point leurs corps. Leur tête n'eſt point chargée de péſants caſques d'airains. L'or, les diamants, la ſoye, les chiffres de leurs maîtreſſes enlacés avec les leurs, ornent leurs armes & leurs habits.

Au bout de la carriere eſt un vaſte amphitéatre rempli de ſpectateurs : vis-a-vis s'élevent deux trônes éclatants. Sur l'un paraiſſent le Roi & ſon épouſe ; nos deux jeunes amantes ſont ſur le plus ſuperbe. Séduiſantes beautés, n'eſt-il pas juſte que vous obteniés la préférence ?

Une robe blanche comme la neige variée de rubans roſes forme la parure de Statira. Ses longs cheveux noirs deſcendent en ondes ſur ſon cou d'albâtre, flottent ſur ſes tréſors naiſſants, les dérobent tantôt à l'œuil, tantôt les lui découvrent & y répandent ce charme inexprimable qui cauſe les plus violents deſirs.

Le changeant étalé ſur la queue éblouiſſante du pan, relevé de rubans couleur d'azur, diſtingue l'ajuſtement d'Ameſtris. Toute la timidité de l'amour, toute la majeſté du trône

radoucie par une aimable modeſtie brille ſur ſon viſage.

La lice s'ouvre. Quel ſera le premier combattant ? le premier couronné? C'eſt le ſouci qui les agite. On jette le ſort, il tombe ſur Cyrus. Tranſporté de joye, le jeune Prince part, vole au lieu où il doit attendre ſon adverſaire. Orima ſe préſente, il eſt vaincu. Anatis, lui ſuccede. Avec plus de valeur il éprouve le même ſort. Teriteuchme s'avance : Ameſtris tréſaille ; la rougeur, ce fard brillant de l'amour, ſe répand ſur ſon tein. Elle le voit s'élancer ſur Cyrus, le combattre & le vaincre. Artaxerce vient remplacer ſon frere, il paraît. Quelle noble fierté ſe peint ſur ſon viſage ! Comme Statira le ſuit de l'œuil dans la carriere! L'envie d'être couronné de ſa main, la valeur de ſon antagoniſte ont irrité ſon

ardeur. Il ſe précipite ſur lui. Leurs lances en réſonnant ſe heurtent, ſe croiſent & tombent en éclats. Ils en ſaiſiſſent d'autres, ſe raniment, ſe portent cent coups qu'auſſi-tôt ils évitent, ſe ſéparent, reviennent, font mille détours pour ſe ſurprendre. Quelquefois pour fatiguer ſon ennemi, Artaxerce s'éleve ſur ſon courſier, fond à coups preſſés ſur lui. Teriteuchme ferme, immobile le laiſſe s'épuiſer en efforts inutiles. Ni l'un, ni l'autre ne peut être vaincu, la victoire eſt indéciſe. Ceſſés donc, rivaux altiers, votre valeur eſt la même : allés chercher vos lauriers : le dieu des ris, l'amour les ceindra ſur vos têtes.

Au bruit des inſtruments guerriers Artaxerce & Teriteuchme s'avancent aux pieds du trône & s'y proſternent. Aimable Statira, tu ſouris gracieuſe-

ment à ton vainqueur, tu couronnes ſon front, & tes yeux fixés ſur les ſiens portent juſqu'au fond de ſon cœur le feu qui les enflamme.

Tendre Ameſtris d'une main tremblante, tu attaches ſes lauriers au front de l'objet qui t'eſt cher, tandis que tes brûlants ſoupirs, tes timides regards lui diſent qu'il a remporté ſur ton cœur une victoire bien plus flatteuſe, que celle qu'il a gagnée ſur Cyrus.

Le ſignal de la retraite ſonne, on retourne au Palais, le feſtin eſt ſervi, on ſe met à table. *Bacchus*, (*a*) ce Dieu ſi favorable à la Perſe, échauffe, anime les convives. Il donne de l'eſprit au plus ſot, ralentit la timidité du modeſte & redouble la vivacité du ſpirituel. C'eſt à qui répandra le

(*a*) *Les raiſins de Perſe ſont fort délicats & fort gros.*

plus de fleurs dans ſa converſation, le plus de ſel dans ſes ſaillies. Avide de conquêtes, chacun fait briller les étincelles de ſon génie. Un bon mot, un regard amoureux précéde chaque rouge-bord. Le repas ceſſe, le bal commence. Artaxerce l'ouvre par une (*a*) *Ionienne* avec Statira. Dieu des graces, amour, deſir de plaire, que d'attraits vous prêtés à la fille d'Hidarne! Le Prince pourraît-il y reſiſter? Il ſe trouble, il rougit, il pâlit, un ſecret embarras reſſerre tous ſes membres, l'amour, ainſi que ſon cœur, ſemble avoir enchaîné ſes pas.

Qu'avec plaiſir Statira contemple ſon trouble! l'eſpoir de lui plaire, d'en être aimée flatte, anime ſes eſprits. Un vermillon charmant co-

(*a*) *Les Ioniens avaient porté la danſe au plus haut degré de perfection. v. hor. Odes.*

lore ſon viſage. Son corps eſt plus leger, plus agile. Ses membres ſe prêtent plus facilement à la variété de ſes attitudes. On dirait que l'amour accélere ou diminue la rapidité de ſes mouvemens. Tantôt mollement panchée, ſe ſoutenant à peine, le regard expirant, l'air triſte, abbattu, elle peint la langueur de l'amant malheureux; tantôt vive, animée, l'œil en feu, elle exprime l'ivreſſe, les tranſports de l'amant fortuné. Quels charmes pour le Prince, lorſqu'il la voit mettre avec délicateſſe en-dehors un pié formé par les mains des graces, ſubitement le mouvoir & le cacher ſoudain; il le ſuit, le devore des yeux. Plus d'une femme en frémit de jalouſie, admire cependant & ne voudrait point avoir été privée du plaiſirs de la voir danſer. On l'entoure, on la

félicite, on lui prodigue mille éloges, on la déclare Reine de la danſe, Artaxerce l'a déjà nommée celle de ſon cœur, & la ſenſible Ameſtris ſe croit au comble de ſes vœux, ſi jamais elle peut l'appeller ſon amie & ſa ſœur. Mais qu'elle eſt encore loin du temps, de l'heureux temps où deux noms ſi chers à ſon cœur lui ſeront permis !

CHAPITRE II.

DEPUIS ce jour le Prince ne goûtait du plaiſir que près de Statira. Dans les aſſemblées il s'emparait de la place la plus voiſine de la ſienne; à la promenade il marchait à ſes côtés. Sa bouche cependant ne lui avait point encore révélé un ſecret ſans ceſſe écrit dans ſes yeux. S'il lui

parlait ; c'était toujours avec l'indifférence d'un cœur libre. Une certaine hardieſſe, ſemblait même accompagner ſes diſcours & tendre un voile ſur ſa paſſion. Il voulait que ſes égards ne paſſaſſent que pour les effets de ſa politeſſe & de l'eſtime qu'il avait pour elle. Mais quel eſt l'amant qui connait aſſez l'art de la diſſimulation, pour ne point ſe trahir quelquefois ; ou plutôt quel eſt le cœur dont les replis ſoient aſſez profonds pour échapper à la ſagacité des yeux des Courtiſans ? Tant d'aſſiduités de ſa part alarment le beau Sexe. *Statira eſt aimée* ! Perſonne n'en doute plus, c'eſt un bruit répandu dans toute la Cour. La jalouſie auſſi tôt éguiſe ſes traits, les intrigues ſe trament. Les femmes qui n'aſpirent à d'autres faveurs qu'à celles de la fortune recherchent ſon

amitié ; celles qui ſont dévorées de plus d'ambition & qui ſe croient aſſez d'attraits pour lui diſputer ſa conquête murmurent, s'irritent & conſpirent ſa diſgrace.

Les hommes de leur côté avaient auſſi des ſujets d'alarmes. Si l'on avait pénétré l'ame du Prince, comment celle de la Princeſſe n'aurait elle pas été dévoilée ? On s'était aiſément apperçu de ſa préférence pour Teriteuchme. On avait ſurpris des ſoupirs, des coups d'œuil enflammés. On en avait deviné la cauſe. Déjà l'on ne s'attendait plus à moins que de voir la famille d'Hidarne élevée au faîte des grandeurs. Chacun craignait pour ſoi & croyait qu'elle ne pouvait y parvenir qu'il n'en ſouffrît. La cauſe des deux ſexes devint commune. On ſe réunit, & la perte de cette famille entiere fût jurée.

Un accident imprévu dans le gouvernement d'Hidarne favoriſa leurs complots. Des Grecs y avaient fait une incurſion. On l'accuſa d'avoir voulu ſe mettre a leur tête & ſe rendre indépendant. Auſſi-tôt il fût dépouillé de ſa charge, on lui ravit ſes biens,& il reçut ordre de ſortir du Royaume avec ſa famille.

Hidarne vît d'un œil ſec le changement de ſa fortune. Un cœur fortifié par l'âge & l'expérience eſt à l'épreuve des revers. Mais quel coup de foudre pour Statira! pour une amante qui, quelques moments auparavant, avait oſé prétendre à l'himen de l'héritier du trône.

A cette nouvelle ſon viſage où les graces avaient raſſemblé tout ce qu'elles ont de plus enchanteur devient le ſiege des pâles couleurs de la mort. Ses yeux, foyers du tendre

amour s'éteignent, ſon cœur ſe déſeſpere, ſes ſens ſe troublent, ſes membres s'affaibliſſent, elle tombe évanouie. Telle une tendre fleur, jouet des doux zephirs & l'honneur de nos parterres, languit & perd ſon éclat, ſous un torrent débordé par la pluye.

On accourt, on s'écrie, on s'empreſſe autour d'elle, on lui donne du ſecours. Son ſein, ſes tempes ſont inondés d'odeurs, on la promene dans ſon appartement. Peu à peu ſes ſens ſe raniment, ſes yeux avec effort ſe rouvrent à la lumiere. Sa douleur, juſqu'à-lors ſans voix arrache du fond de ſon cœur des ſons entrecoupés de ſanglots.... Où ſuis-je ? S'écrie-t'elle ? Quoi !.. Je vis encore !.. quelles mains inhumaines me rendent à la vie ? (Avec fureur) loin de moi ces ſecours odieux !... Qu'on ſe retire

retire !.... qu'on me laiſſe mourir !... Artaxerce ! ... O mon cher Artaxerce ! .... Il faut donc te quitter ! ... te perdre ! ... le même moment où mon eſpoir commence eſt celui qui le ruine.... Ah ! mourons ! .... la vie doit finir avec l'eſpérance.... Elle retombe noyée de pleurs ſur ſon fauteuil. Son pere entre, il la voit éplorée, il s'élance à ſon cou, l'embraſſe, & mêle ſes larmes aux ſiennes. Son ame attendrie, excitée par la nature ſemblait ſe prêter à la faibleſſe, aux douleurs de ſa fille, pour lui inſpirer enſuite ſa noble fermeté. Raſſure toi, lui dit-il, ma fille, ma chere fille, ne céde point aux rigueurs du deſtin. C'eſt mériter ſes maux de fléchir ſous leur poids.... --- Ah ! mon pere c'eſt fait de moi ! non : je ne puis plus vivre ! ... Veux-tu donc avec toi, ma

fille, m'entrainer dans la tombe; ſi tu meurs, qui ſervira d'appui à mes vieux ans? Quelle main me fermera la paupiere? Ma chere Statira, vis pour ton malheureux pere!... mon ſang t'a donné la vie; que mes pleurs, ma tendreſſe t'arrachent à la mort! Il eſt dur, il eſt vrai, de voir, ſi jeune encore, ſes eſpérances s'évanouir: je le ſens, mon ame paternelle éprouve toutes tes douleurs; mais pour les ſupporter, ſonge aux miennes, ſonge combien il eſt dur de ſe voir accabler lorſqu'on eſt innocent. Qui l'eut dit? Qui l'eut même penſé, qu'après avoir vingt ans ſervi fidelement mon Roi, j'encourrais ſa colere? Qu'un triſte exil ſerait le fruit de mes travaux? Helas!... on a trompé Darius; c'eſt le ſort des Rois d'être ſujets à l'être. Mais un jour, un jour ſans doute mon innocence ſera reconnue. La victoire ne peut être

toujours enchainée au crime. Que ce doux eſpoir te conſole aujourd'hui! montre plus de courage. Le grand cœur s'éleve au-deſſus de la fortune. La perte des grandeurs mérite-t'elle qu'il s'afflige ? --- Ah ! le ciel m'eſt témoin qu'elle ne m'afflige pas ! --- Pourquoi donc te déſoler ? te livrer à tant d'horreurs ? L'abbattement, le deſeſpoir où je te vois ſoulevent, déchirent mes entrailles. Trouves tu du plaiſir à attriſter cette ame paternelle? Ta piété, ma fortune ſe ſeraient-elles éteintes enſemble ? N'aimerais tu plus ce pere qui te cherit comme la fleur de ſes enfants ? --- Si je vous aime ! .... cent fois plus que moi-même ! --- Eh quoi ! Peut-on aimer un pere & vouloir l'affliger ? Mais dis, ma fille, l'amour n'aurait-il pas de part au chagrin qui t'accable ? Ne crains rien ;

ouvre moi ton cœur, tu connais mon indulgence.... --- Ah ! mon pere ! Peut-on diſſimuler quelque choſe à votre tendreſſe ! oui, le vertueux Artaxerce, ce Prince.... --- (avec étonnement) Artaxerce !.... Puis reprenant un air compâtiſſant, Eh bien ! ma fille tâche de commander à ton amour. Plus les maux ſont cruels, plus il faut de courage. C'eſt en les ſupportant que tu te rendras digne de lui. On eſt plus que les Rois en maitriſant le ſort .... --- Oui, en ſe levant précipitamment, le front brillant de joye, oui: pour me rendre digne & de vous & de lui, je veux le maitriſer. Qu'il redouble ſes coups; je n'en crains plus l'atteinte. Vous avez ranimé ma vertu; vos exemples, vos conſeils la fortifieront. Pardonnés (en l'embraſſant) ſi j'ai pu chanceler un mo-

ment. L'ame la plus intrépide n'eſt jamais ſans foibleſſe. Inſenſée que j'étais ! moi ! j'ai oſé attenter à mes jours ! Ces jours ſont-ils à moi pour vouloir les trancher ! N'appartiennent-ils pas au plus tendre des peres ? Tout le ſang qui m'anime, qui coule dans mes veines n'eſt-il donc pas le ſien ? Oui, cher auteur de mes jours, tout mon être eſt à vous. Parlés ; quel eſt l'aſyle que vous avez choiſi ? Je ſuis prête à vous ſuivre. Mes tendres pieds, marchant à vos côtés ne craindront point la fatigue. Mes mains, mes delicates mains prépareront vos mets. Trop heureuſe ! Si ſous le chaume qui déſormais nous couvrira, l'envieux, ce tyran des vertus, nous perſécute moins que dans nos palais dorés ! .... --- Voila des ſentimens ! voila une fille digne de moi ! O ciel ! je t'en rends graces ; que je

ſuis heureux dans mon malheur d'avoir des enfants généreux.... Helas! ſi maintenant il eſt quelque choſe qui excite mes regrets, ou m'arrache des pleurs, c'eſt de fuir, de quitter ma patrie, parce qu'en m'en banniſſant, on m'ôte ainſi qu'à eux, la douceur, la gloire de la ſervir! Ah! quand nous ſerons chez les Scythes où j'ai choiſi notre aſyle, lieux qui nous avés vus naître, ô Perſe, ô patrie fortunée, ſi tu n'as nos ſervices; nos vœux, nos vœux du moins ſeront pour toi!

Tranſporté hors de lui même, le cœur plein de la plus douce yvreſſe, il ouvre ſes bras, ſa fille s'y précipite, il l'embraſſe, inonde ſon ſein des larmes de joye qui ruiſſelent de ſes yeux. Dans cet inſtant Teritcuchme & la guerriere Roxane ſon autre fille arrivent; ils s'élancent à ſon cou,

lui prodiguent les plus doux embraſſemens. Hidarne les preſſa tous trois contre ſon ſein. Il leur montra la fragilité des biens de la fortune & par ſes diſcours éleva leurs ames au niveau de la ſienne.

CHAPITRE III.

CEPENDANT Artaxerce & Ameſtris aux genoux de leur pere implorent la grace de cette malheureuſe famille. Inſenſible à leurs pleurs, ſourd à leurs prieres, il ne veut point la leur accorder. L'envie a trop bien ſçu le ſéduire. Statira, Teriteuchme vont donc les quitter pour jamais ! Cette idée leur déchire l'ame. Artaxerce avant d'en être abandonné veut encore les voir, il ſe rend chez eux, arrive. Quel tableau ſe préſente à ſa vue ! trois enfants éplorés entre

les bras d'un pere qui les baigne de ſes larmes & ſur le front duquel brille la noble majeſté qui ſuit la vertu dans le malheur !

A cet aſpect ſaiſi d'étonnement, attendri, les yeux fixés ſur eux, il ne peut avancer. Le reſpect, l'admiration ont enchainé ſes pas. Immobile devant eux il n'oſe leur parler. Hidarne lui parait le dieu de la grandeur d'ame. Son viſage reſpectable lui en impoſe. Enfin il tomba à ſes pieds, & les arroſant de ſes pleurs, vois, lui dit-il, le fils de ton Roi à tes genoux: le Prince s'ennoblit en rendant hommage aux vertus. Infortuné Hidarne! ſouffre que je mêle mes larmes à celles de ta famille; je n'ai point eu de part au malheur qui t'accable. Helas ! que n'ai-je pu l'emporter ſur l'envie ! Bien loin qu'on t'eut ravi tes biens & tes hon-

neurs, on t'en aurait donné de plus conſidérables. Mais que n'abordes tu mon pere ! tu connais ſa juſtice ; pourquoi ne te pas juſtifier ? -- Prince, reprit Hidarne ; la fermeté dans la diſgrace juſtifie mieux que les paroles. Qu'il m'eſt doux cependant de voir le vertueux Artaxerce ſenſible à mon deſtin ! Que je m'eſtime heureux qu'il me croie innocent ! L'opinion d'un juſte flatte plus l'homme de bien que celle de mille pervers. -- Voila, en montrant Statira, un ſur garant de ton innocence ſi je te croyais coupable, je ne t'avoûrais point que je l'aime, que je l'adore..... Dans la nuit du ſilence je cacherais la honte de mes feux. -- Quoi, Seigneur ! vous, ſoupirer pour ma fille ? ..... -- Oui je ſoupire, je brûle pour elle ..... Et quoique Prince je n'en rougirai jamais. Le trône eſt

fait pour la beauté & la vertu. --- En prononçant ces mots il s'approcha d'elle, la prit par la main, & fixant ſes yeux emflammés ſur les ſiens, venez, lui dit il, belle Statira, digne fille d'Hidarne ; ſi vous ne rejettés point mes feux, je vous donne ma foi ſous les yeux de votre pere. Puis ſe tournant vers Hidarne, conſens-tu lui dit-il, à notre himen ? Je vais à la face des dieux, de mon pere, de la cour la reconnaître pour mon épouſe. -- Non, Prince : mais m'eſtimez vous ? -- Si je t'eſtime ! mon amour n'eſt que le fruit de mon eſtime & pour elle & pour toi.

Eh bien ! ſouffrez que je vous parle en ami, que je vous montre la vérité ſans fard. Peut-être avant mon depart ſera ce la derniere fois ! " *Un jeune homme dans ſon* " *himen doit conſulter ſon pere, un*

„ *Prince le bien de ſon état.* „ L'un & l'autre s'oppoſe au vôtre. Songés donc à étouffer votre ardeur. Une ame comme la vôtre ne doit point connaitre les faibleſſes..... Eſt-ce une faibleſſe d'aimer la vertueuſe Statira ? Si c'en eſt une, je me plais à la nourrir. Non, je ne l'oublîrai jamais. La conduiſiſſes-tu dans les régions brûlantes de l'Afrique, aux limites du monde, je ne monte point au trône qu'elle ne le partage.... — Adieu .... je vole encore aux pieds de Darius, le flechir, ou vous ſuivre.

Auſſi-tôt qu'il fut ſorti Hidarne demanda à ſes enfants s'ils étaient toujours diſpoſés à partir avec lui. Tous trois lui répondirent qu'ils étaient prêts à le ſuivre, leur fallut il perir ſur les rocs du Caucaſe, où dans les forêts glacées de la Scithie.

Satisfait de voir leur conſtance, il les embraſſa & fixa ſon départ au lendemain.

La nuit avait obſcurci l'horiſon. Ils ſe mirent à table, firent un repas frugal & allerent oublier leurs inquiétudes dans le ſein du ſommeil. Ils commençaient à en goûter les douceurs, quand tout-à-coup on frappa à coups redoublés à la porte de leur palais. Deux hommes armés entrerent auſſi-tôt. Hidarne les vit, ſe préſenta à eux : eſt-ce la mort, dit il, que vous nous apportés ? Puis s'adreſſant à ſes enfants, mes enfants, marchons y d'un viſage aſſuré ; imités mon exemple & mourés ſans murmure. Les ſoldats pénétrés de cette mâle fermeté laiſſent échapper des larmes ; ils n'oſaient lui annoncer l'ordre du Roi. Hidarne remarqua leur embarras ; que craignez-vous,

dit-il ? Doit-on héſiter ainſi, quand il faut ſervir ſon maître ? Saiſis d'admiration ils tomberent tous deux à ſes pieds ; il les releva, les raſſura & d'un air de douceur, qu'avez-vous, pourſuivit-il, de ſiniſtre à m'apprendre ? Les larmes, les ſanglots ſont encore leur réponſe, ils ne purent ſoutenir ſon aſpect, jetterent leurs armes &, prirent la fuite.

Hidarne alors s'addreſſa à ſa famille ; mes chers enfants, dit-il, le Roi a révoqué ſon Arrêt, le trépas m'attend, je n'en puis plus douter ; mais je mourrai content ſi je pouſſe dans vos bras le dernier ſoupir. L'excès de leur douleur leur avoit éteint la voix ; mais eſt il quelque choſe de plus attendriſſant qu'un tel ſilence ! Dans cette ſituation ils attendoient qu'on revint leur apprendre leur ſort. Perſonne ne reparut & ils alle-

rent de nouveau ſe livrer au repos.

Le lendemain comme les deux ſoldats n'étaient point venus rendre compte des ordres dont ils avaient été chargés, on s'aſſembla, on accuſa Hidarne de les avoir ſéduits. On en envoya d'autres pour le traîner lui & ſa famille dans une Tour, juſqu'à ce que Darius voulût en tirer vengeance. Préparés à ce nouveau coup, ils obéirent ſans ſe plaindre & virent d'un œil indifférent d'inébranlables portes ſe fermer ſur eux.

CHAPITRE IV.

LE bruit de l'empriſonnement de la famille d'Hidarne parvint bientôt aux oreilles des enfants du Roi. Qu'on s'imagine quel fût leur déſeſpoir. Ils ne conſultent plus que

l'amour & la pitié, ils revolent aux genoux de leur pere. Eh ! mes enfants, leur dit-il, quel ſi grand intérêt prenez vous à ſon deſtin ? Celui, répondit Artaxerce, qu'on prend au ſort de la vertu perſécutée. La nobleſſe de cette réponſe l'attendrit, des larmes coulerent de ſes yeux. Artaxerce ſe crut victorieux. Il crut que c'était le moment propice pour lui découvrir la flamme dont il était épris pour Statira. Helas ! il ne voyait pas qu'il lui ferait ſoupçonner que l'amour ſeul le forçait à prendre part à l'infortune d'Hidarne. En effet, auſſi tôt qu'il le lui eût avoué, auſſitôt qu'Ameſtris eût, ainſi que lui, confeſſé qu'elle adorait Teriteuchme, il ne voulut plus les voir, les entendre. L'indignation ſuccéda à l'attendriſſement. Il leur ordonna de ſortir & de ne reparoître en ſa préſence que

lorſqu'ils auraient étouffé leur folle ardeur. Quel ordre cruel pour eux ! Il leur fit oublier toutes les loix du devoir. Ils reſolurent d'arracher cette famille de ſa priſon, dût-il leur en couter la vie. La nuit leur parut le temps le plus favorable. Le reſte du jour fut conſacré à ſéduire les gardes à force d'or. Ils chargerent un d'entr'eux de remettre à Hidarne un billet par lequel ils le conjuraient de ſauver ſa vie, celle de ſes enfants en fuyant avec les guides qu'ils lui enverraient lorſque l'obſcurité & le ſilence regneraient ſur la ville. Le garde fut ſurpris, le billet arraché de ſes mains & porté au Roi ; il l'ouvre, voit le nom, reconnait le ſeing de ſon fils. Tranſporté de colere, il le fit appeller. Artaxerce obéit avec répugnance. Un preſſentiment ſecret ſemblait lui annoncer

l'orage prêt à fondre ſur lui. Il ſe montra en tremblant aux regards de ſon pere. Le front baiſſé vers la terre, craintif, conſterné il attendait que ſon pere lui addreſsât la parole. Fils indigne de moi, lui dit il, d'un air terrible, quel deſſein avez-vous eu l'audace de former? Répondés, en lui montrant le billet, déſavoués-vous cette écriture? --- Non, mon pere, repartit-il d'un ton plus raſſuré, non je ne la déſavoue point. J'ai voulu ſauver la famille d'Hidarne, j'en fais gloire devant vous. Il n'eſt jamais honteux de proétger l'innocence ..... -- Mais eſt-ce à vous de la croire innocente, quand je la crois coupable? --- Vous penſeriez comme moi, ſi l'envie ne vous en eût impoſé.... --- On ne m'en impoſe jamais: ſortés de devant moi, je ne vous reconnais plus pour mon fils;

le Trône dont vous étiez l'héritier je le donne à votre frere : vous ne le mérités point : fils ingrat, fils perfide, quand on ne reſpecte point l'opinion de ſes parents, on eſt indigne de leur héritage.... — Ah ! mon pere, en ſe précipitant à ſes genoux, ôtés moi la couronne, verſés mon ſang, je perds tout ſans regret, mais rendés moi votre tendreſſe, mais ſauvés Hidarne, ſauvés Statira, ſauvés ſa famille malheureuſe. Fut-elle coupable ; vous eût-elle outragée ; ſouvenez-vous en, mon pere, vous me l'avés dit cent fois. *L'oubli, le pardon des injures eſt le triomphe des Princes.*

Darius incertain, partagé entre la clemence & la colere releva ſon fils & lui dit avec plus de douceur de ſe retirer, qu'il voulait être ſeul. Il ſortit & alla trouver ſa ſœur. A peine le vit-

elle entrer, qu'elle courut à lui avec un tranſport de joye. Eh bien! mon frere, lui dit-elle, voici l'heure où la famille d'Hidarne va être délivrée! --- Ah! ma ſœur! nous n'en avons plus l'eſpoir: tout eſt perdu! notre projet découvert! votre frere privé du trône!.... Si du moins cette perte eût aſſuré le ſalut de la famille d'Hidarne!... Mais elle mourra dans l'horreur des cachots!... que ſais-je?... peut-être même ſur l'échaffaut!....

Ces mots la font frémir. Un tréſaillement ſoudain parcourt ſes membres, une ſueur froide ſe répand ſur ſon corps tremblotant, on la met ſur un lit: le friſſon ceſſe, des convulſions affreuſes lui ſuccedent. l'excés de la ſouffrance la rend inſenſible, dérange les reſſorts de ſon imagination & la plonge dans le délire.

Tantôt elle croit voir les bourreaux verſant le ſang d Hidarne. Soudain avec les forces de la rage elle s'élance de ſon lit, crie. *Barbares, arretés ; reſpectés l'innocence* ; tantôt c'eſt ſon cher Teriteuchme, c'eſt Statira, c'eſt Roxane, expirants qui lui tendent les bras ; elle veut courir à eux, mourir des mêmes tourmens. On a peine de la retenir. Artaxerce à la tête de ſon lit, dans une ſituation preſqu'auſſi triſte, faitſes efforts pour la calmer. Il eſſaye de ranimer l'eſpoir dans ſon cœur, il lui fait les plus brillantes promeſſes. Inutiles diſcours !lui méme déſeſpere ; & la bouche peut-elle perſuader, quand elle n'eſt pas d'accord avec le cœur!

Darius ne tarda pas à apprendre le danger que couraient les jours de ſa fille. Il voulut aller la voir. Les Courtiſans qui connaiſſaient ſa ten-

dreſſe pour ſes enfants craignirent que touché de l'état déplorable ou elle gémiſſait, il ne lui accordât la grace de la famille d'Hidarne. Ils n'oublierent rien pour empêcher cette viſite. Ils lui peignirent ſa maladie comme un jeu médité pour le fléchir. Il fut ſourd à leurs raiſons. La voix de la nature plus puiſſante que les beaux diſcours de l'envie parlait encore à ſon cœur. Il ſe fit conduire dans ſon appartement. Son fils y était. A ſa vue il voulut ſe retirer. Il lui fit ſigne de reſter & s'approcha du lit d'Ameſtris. Elle étoit alors dans un des plus violens accès de ſon délire, elle ſe figurait Teriteuchme noyé dans ſon ſang, prêt à rendre le dernier ſoupir, lui reprochant ſa mort. Les larmes de la fureur coulaient de ſes yeux, elle pouſſait d'affreux gémiſſemens, ſe tordaient les bras de déſeſpoir de

n'avoir point arrêté le coup fatal.

Quel tableau douloureux pour un pere ſenſible ! Le cœur ſerré de de douleur, Darius ſaiſit doucement une de ſes mains, la porta à ſes levres, la baiſa & l'arroſant de ſes larmes, *Ameſtris* !... *chere Ameſtris* !... *ô ma fille* !... s'écria-t'il.

Ameſtris ne le reconnut point, mais épuiſé par ſes agitations horribles,& roulant ſes yeux égarés autour de ſon lit, elle apperçut à ſes côtés un homme en pleurs, crut être Artaxerce, jetta au loin ſa couverture, lui tendit les bras, & les paſſant en cercle autour de ſon corps, mourons, cher Artaxerce, dit-elle, mourons!... La vie n'eſt rien ſans le bonheur.. Le notre eſt perdu ! Teriteuchme ! Statira ! Hidarne ! helas! ... ils ont peri ! Les ſanglots, les ſoupirs ſe preſſant dans ſa gorge lui coupeernt la parole, elle tomba de

faibleſſe ſur ſon lit, & ſon pere d'attendriſſement ſur elle. Il ſe releva, marcha à pas précipités dans la chambre. Vingt fois il fut ſur le point de pardonner, voulut le dire, un ſentiment contraire éteignit ſa voix.

Tous ces combats n'échapperent point à Artaxerce. Trop timide jeune homme! que ne ſe jettait-il à ſes pieds! Il eut tout obtenu. Toujours le cœur qui flotte entre deux ſentimens cede à celui qu'on appuye, il n'oſa le faire, & la crainte lui fit perdre le fruit de cette entrevue.,,.

Le Roi ſe retira l'eſprit agité, l'ame émue & défendit d'introduire perſonne auprès de lui. Enfermé dans ſon cabinet, il méditait à loiſir le parti qu'il avait à prendre au ſujet d'Hidarne; lorſqu'on vint lui annoncer que le jeune Prince Indien, qu'on attendait depuis pluſieurs

jours & à qui Ameſtris avait été promiſe arrivait. Ne pouvant ſe diſpenſer d'aller à ſa rencontre, il y fut avec ſa cour. Taxile parut. L'accueil qu'il lui fit, ſe ſentit de ſon embarras. La contrainte ſe feſait remarquer dans toutes ſes manieres. Taxile s'en apperçut, en chercha la cauſe, & à la nouvelle de la maladie de la Princeſſe, l'imputa au chagrin qu'il en reſſentait. Lui même en fut vivement affecté, il vit à regret ſon himen differé, car ſur le portrait qu'on lui avait tracé d'Ameſtris, il avait pour elle un fond de tendreſſe & d'eſtime qui lui feſait deſirer ſon prochain rétabliſſement. Bientôt il apprit ſon amour pour Teriteuchme. La jalouſie alors excita ſon indignation. Il ſomma Darius de lui tenir ſa promeſſe. Preſſé par ſes inſtances, ſéduit par les conſeils de ſes faux amis,

amis, il lui jura que ſa fille ſerait unie à ſon ſort, auſſi-tôt que le recouvrement de ſa ſanté permettrait l'exécution de la cérémonie. Mais comment remplir cet engagement ? Ameſtris y conſentira-t'elle ? La tendreſſe paternelle lui défend la violence, & c'eſt le ſeul moyen d'obtenir ſon conſentement.

Elle commençait à reprendre ſes forces, & Taxile de plus en plus preſſait ſon mariage. Le Roi cédant à ſes importunités, le fixa à trois jours, ſans en faire part à ſa fille, ordonnant même qu'on le lui cachât. Lorſqu'ils furent écoulés, il fit aſſembler la Cour dans un ſalon qui donnait ſur la place publique. Qu'on s'imagine ſi aucun des ennemis d'Hidarne y manqua. Quelle joye devait être la leur? Chacun treſaillait de ce que la moitié de leur entre-

priſe avait déjà proſperé. Le Roi ſe rendit auprès d'eux. Taxile fut prié de ne paraître qu'au moment où on l'avertirait. On délibera, on fit venir Ameſtris. La pâleur de la mort était encore répandue ſur ſon front. Son pere s'approcha d'elle : ma fille, lui dit-il, je ſais combien la mort de la famille d'Hidarne vous affligerait ; ma tendreſſe ne peut ſe réſoudre à vous cauſer de la douleur, je veux donc bien vous donner un moyen de la ſauver --- ah ! quel eſt-il ? mon pere, quel eſt-il ? --- C'eſt d'accepter le trône de l'Inde avec la main de Taxile --- Moi, Seigneur ! Taxile eut-il cent couronnes à m'offrir, je les foulerais aux pieds, plutôt que d'accepter ſa main. --- Ma fille, ſongez-vous que c'eſt moi qui vous le propoſe ? Un pere à qui vous avez toujours été ſi chere ne pourra-

t'il rien obtenir de vous ? -- Mon pere peut diſpoſer de mon ſang, je l'ai reçu de lui, qu'il le répande ; je le verrai couler ſans me plaindre ; mais pourrait-il à ſon gré me rendre malheureuſe en me forçant à un himen odieux ? Non ; jamais Taxile ne ſera mon époux ... -- Fille ingrate, je le veux, je l'ordonne .... La ſévérité, la colere ſe peignent ſur ſon viſage, Ameſtris le remarque, elle ne replique rien, ſe jette à ſes genoux, le ſupplie de ne point la rendre infortunée, de lui accorder la grace de la famille d'Hidarne. Le Roi commençait à s'attendrir. On le vit, on fit chercher Taxile, il vint. Auſſi-tôt toutes les fenêtres du ſalon s'ouvrent. La Place publique s'offre à la vue. D'un côté l'on découvre le Temple où les flambeaux d'Himen ſont éclairés; de l'autre un échaffaut

ſur lequel ſont rangés les inſtruments de la mort. Darius alors prend Taxile par la main, le préſente à ſa fille, & lui montrant le Temple : voila, lui dit-il, le lieu où vous recevrez aujourd'hui l'époux que je vous deſtine ; puis déſignant l'échaffaut, ou celui où vous verrez couler le ſang de toute la famille d'Hidarne.

Quelle ſurpriſe ! Quelle horreur ! Quel coup de foudre ! ſon front pâlit, ſes cheveux ſe heriſſent, ſa voix expire, ſes levres, ſes joues, tous ſes membres palpitent. Darius détourne la vue, le jeune Indien veut la raſſurer, elle le repouſſe avec fureur. On la preſſe de ſe déterminer, de choiſir. Pour l'y forcer on fait amener Hidarne & ſes enfants enchaînés aux pieds de l'échaffaut ; elle les voit, ne fait qu'un cri, *encore un moment !... & je vole à*

l'Autel ! ... Elle court à ſa chambre, ſaiſit un poignard, le met ſous ſa robe & revient. Son frere en pleurs eſt aux genoux de Darius, il les tient embraſſés, les baigne de ſes larmes, il apperçoit ſa ſœur, ſe leve, vole dans ſes bras. *Ma ſœur, aux autels ! Il eſt beau de ſacrifier ſon bonheur pour ſauver l'innocent, & l'objet que l'on aime : marchez y du viſage dont Hidarne & ſes enfants attendent la mort.., . O Statira ! chere amante !...* Il dit & ſans attendre ſa réponſe, il court à l'échaffaut, ſe jette malgré les gardes au milieu de la famille d'Hidarne, réſolu de périr avec elle, ſi ſa ſœur ne la ſauve.

Cependant on conduit Ameſtris au Temple. Elle arrive : le grand Pontife en robe de pourpre, ſuivi de ſes prêtres ſubalternes en longs habits de lin s'avance pour recevoir

ſes ſermens. Plongée dans un morne ſilence, elle s'approche de lui, ſe tourne vers Taxile, & lui préſentant ſa main : *recevez ma main*, dit-elle, *je vous la donne, pour obéir aux ordres d'un pere ; mais mon cœur, ce cœur dont je ſuis la maîtreſſe,... Dieux puiſſants ! je le jure devant vous, en préſence de vos Miniſtres, il ne ſera jamais à d'autre qu'à Teriteuchme.* A ces mots elle tire ſon poignard, & l'offrant à Taxile. *Puniſſez-moi*, pourſuit-elle, *de n'avoir que ma main à donner.*

Emu, ſaiſi d'étonnement, le Prince la fixe avec des yeux d'admiration, & après un long ſilence, ſoyez libre, Princeſſe, dit-il ; je n'exige plus votre foi : j'atteſte ces mêmes Dieux par qui vous avez juré, de ne point prétendre davantage à votre himen, de ſolliciter votre pere pour

Teriteuchme, & d'empêcher le trépas de ſa famille.

Cette ſcene étonna tous les ſpectateurs. Un morne ſilence regnait au Temple & les viſages de tous les prêtres annonçaient les différents mouvements qui ſe paſſaient dans leurs cœurs. On en ſort, on retourne au Palais. Le Roi que la douleur y avait retenu attendait au Salon le denouement de la cérémonie. Taxile, tenant Ameſtris tremblante l'aborda, & les larmes aux yeux, Seigneur, lui dit-il, je vous remets votre fille libre & maîtreſſe de ſa main & de ſon cœur. Vos ſerments ſont dégagés.... Le Roi l'interrompt, jette un regard d'indignation ſur Ameſtris & ordonne qu'on aille donner la mort à la famille Hidarne.... Elle ſe précipite au devant des ſoldats: attendris, incertains s'ils doivent

obéir, ils s'arrêtent à la voix de Taxile. Ce Prince ſe jette aux pieds du Roi, le conjurent de l'épargner. Naturellement porté à la clémence, il céda ſans peine à ſes prieres & lui promit de s'en tenir au premier arrêt, c'eſt-à-dire à l'exil, donna ordre qu'on allât reconduire Hidarne à ſon palais & qu'on lui dît de ſe diſpoſer à partir le lendemain.

Quoique l'himen de Taxile n'eût point été accompli, la fête qui devait le ſuivre n'en fut pas moins brillante. Le Roi voulut qu'Artaxerce y aſſiſtât & qu'Ameſtris danſât avec le Prince Indien. Pour ne point irriter davantage ſon pere, elle ſe ſoumit à ſa volonté. Mais ce n'était pas la ſeule choſe qu'il voulait exiger d'elle; il la preſſa d'oublier Teriteuchme. Que les prieres d'un pere ſont puiſſantes! Eſt-il poſſible d'y

réſiſter ? Avec de telles armes il eſt ſûr de tout obtenir d'un enfant qui n'a point étouffé la voix de la nature. Ameſtris qui, un moment auparavant, avait été aſſez hardie pour déſobéir à ſes ordres, ne fut point aſſez ferme pour le voir ſuppliant. Elle lui jura de ne ſonger jamais à Teriteuchme, ſi l'on ne voulait point la contraindre d'accepter la main d'un autre. Artaxerce qui la vit faire ce ſerment ſe retira de peur qu'on n'en exigeât un pareil de lui & pour s'occuper de ſa chere Statira.

CHAPITRE V.

L'AURORE commençait à peine à éclairer la voute céleſte, quand, ſous des habits ruſtiques, Hidarne & ſes enfants ſortirent de Paſagarde. Teriteuchme, l'eſprit occupé d'A-

meſtris marchait à côté de ſon pere. Appuyée ſur l'intrepide Roxane (a), Statira les ſuivait de près. De temps en temps, elle tournait ſes yeux mouillés de pleurs vers les murs qui renfermaient ſon amant, ſoupirait, s'arrêtait, regardait ſon pere & rougiſſait de s'être arrêtée.

Vers le midi ils arriverent au coin d'un bois, d'où l'œuil découvrait une vaſte plaine retentiſſante des mugiſſemens des nombreux troupeaux dont elle était couverte. Là pour ſe repoſer ils s'aſſirent ſous l'ombrage d'un hêtre. Une foule de Bergers les apperçut & les entoura auſſi-tôt. Saiſis d'étonnement, n'oſant leur parler, ils ſe regardaient les uns, les autres. La majeſté impoſante d'Hidarne, la beauté de Statira, la noble fierté de Teriteuchme, l'air doux &

(a) *Elle était fort habile à tirer de l'arc.* v. Rollin.

guerrier de Roxane les rempliſſaient d'admiration. Pluſieurs coururent chercher leurs parents. Bientôt d'un pas tremblant vinrent trois ou quatre viellards reſpectables, & s'approchant d'Hidarne, vous paraiſſés bien abbattus, lui dit l'un d'eux ? Où portez-vous ainſi vos pas ? --- En Scithie, leur répond Hidarne, --- en Scithie ! comment pourrés-vous ſupporter la fatigue d'un voyage auſſi long ?... Encore ſi vous étiez ſeul!... Mais voila deux jeunes filles qui ſont bien délicates. Pourront-elles vous ſuivre ? --- Mon exemple leur donnera des forces. --- Qu'elles paraiſſent aimables ! qu'elles auront à ſouffrir ſur la cime des monts !... Etes vous donc du pays des Scythes ? --- Non : la Perſe nous a vus naître. --- Eh ! qui vous oblige de la quitter pour un pays étranger ? A ces der-

niers mots les enfants d'Hidame répandirent un torrent de larmes, lui même ne put retenir un profond ſoupir. Le viellard attendri vît leur triſteſſe & leur embarras : vous ſemblés, pourſuivit-il, fuir la Perſe avec peine ? ... Où penſez-vous encore aller aujourd'hui ? L'ardeur du ſoleil ralentit la marche... --- Auſſi n'irons nous pas bien loin... --- Eh bien ! voulez-vous pour ce ſoir accepter un aſyle ? Nous ſommes pauvres : mais la pauvreté n'étouffe pas la bonté du cœur... --- Vieillard généreux, nous acceptons vos offres, il ſe leva & le ſuivit avec ſes enfants.

Au milieu de la campagne, à l'extrêmité d'une longue allée d'arbres fleuris, s'éleve une cabane dont les murs antiques ſont prêts à tomber en ruine. C'eſt là qu'ils entrerent. Le premier objet qui s'offrit à leur

vue fut une femme entourée de cinq ou ſix enfants ; cette tendre mere enſeignait aux plus âgés à prier l'Etre Suprême, tandis que le plus jeune attaché à ſa mamelle y ſuçait encore le ſoutien de ſes jours, & la quittant tout-à-coup lui ſouriait, tendait ſes faibles bras pour l'embraſſer & ſemblait lui rendre graces.

Un tel ſpectacle ſans doute n'aurait rien eu d'attendriſſant pour ces courtiſans en qui la voix de la nature & celle de la patrie ſont éteintes, ou pour ces femmes indifférentes qui ne connaiſſent point les douceurs du véritable amour, celles d'être mere; mais pour un citoyen comme Hidarne, pour une amante telle que Statira, quoi de plus capable d'arracher des larmes ! L'un rempli d'admiration, gardant un profond ſilence ſe diſait à lui même : ſe peut-

il, que ce villageois, accablé ſous le faix de la miſere enrichiſſe l'état d'une douzaine d'utiles citoyens, tandis que vous, Riches luxurieux! Nobles altiers! à peine lui en donnés-vous deux ou trois, ſouvent incapables encore, par la faibleſſe de leur complexion, de le ſervir?... L'autre l'euil mouillé de pleurs, l'ame émue roulait ſous ſon cœur ces paroles. Que cette femme eſt heureuſe! Unie à l'objet de ſon amour, elle ſe voit revivre dans les fruits qui en naiſſent. Voila, ce qui toujours fut l'objet de mes vœux; ô mon cher Artaxerce! c'eſt là le bonheur dout je jouirais avec toi!...

Pendant qu'ils s'occupaient ainſi, on ſervit un repas champêtre. On ſe mit à table. Le fils du vieillard arriva ſa bêche à la main. A l'aſpect de ces étrangers, il s'arrête, il les

conſidere, le viſage de Statira ne lui parait point inconnu. Plus il la regarde plus ſa ſurpriſe augmente. La régularité de ſes traits, la délicateſſe de ſon coloris, l'heureuſe proportion de ſes membres, l'air de grandeur répandu ſur toute ſa perſonne, tout l'affermit dans l'opinion qu'il a que c'eſt une Dame de la Cour. Il s'aſſied, & la contemplant avec attention, il me ſemble, dit-il, vous avoir vue à Paſagarde le jour que l'on donna cette ſuperbe fête où le fils du Roi & le fils d'un certain Seigneur qu'on dit être un des plus honnêtes Satrapes de la Perſe ſe firent tant admirer ? Ou mes yeux me trompent, ou vous êtes celle qui couronna le Prince... -- Qui ! moi ! répond Statira, celle qui couronna le Prince ! voyez-vous que j'aye quelque reſſemblance avec elle ? -- Vous

lui reſſemblés parfaitement.... --- Quoi ; je lui reſſemble ! (en rougiſſant).... La ſimplicité de mes habits annonce t'elle le rang dont elle devait être ?....--- Oh ! les habits ne font pas la perſonne !

Hidarne qui voulait demeurer inconnu craignit que ſa fille ne ſe trahît. Il prît la parole & s'adreſſant au villageois ; cette jeune perſonne, dit-il, eſt ma fille....--- Auſſi avez vous l'air d'un grand Seigneur ; & toute votre famille m'inſpire du reſpect.... --- Mais comment notre fortune aurait-elle ſi-tôt changé ? Ne voyez-vous pas que nous n'avons ni magnifiques vêtemens,ni ſuperbe équipage, ni cortege nombreux ; que tout en nous déſigne la plus profonde miſere ?--- Cela eſt-il étonnant ? tout eſt à la cour ſi peu ſtable ; aujourd'hui l'on eſt élevé, riche,

orgueilleux, demain diſgracié & plus à plaindre que nous ; car nés dans la miſere, nous nous y accoutumons, & l'habitude nous en rend le joug moins onéreux ; ces Seigneurs au contraire ont ils perdu leurs richeſſes ; les voila déſolés, incertains de leur ſort. La vie qu'ils ont juſques alors coulée au ſein de l'abondance & de la moleſſe leur devient inſupportable, & dans leur déſeſpoir ils appellent le trépas à grands cris... --- Remarqués-vous donc que nous nous déſeſperions ? Ne paraiſſons nous pas contents de notre ſort ? --- Eh ! c'eſt ce qui me ſurprend. Tant de conſtance, de tranquilité, tant de nobleſſe excite en moi je ne ſais quel ſentiment.... J'entends au fond de mon cœur une voix qui crie : *tombe à ſes pieds, embraſſe ſes genoux ; l'homme vainqueur du ſort*

mérite cet hommage.... Non ! je ne puis m'en défendre ! je baiſe, dit il, en courant ſe précipiter à ſes pieds, je baiſe la pouſſiere de vos pas. Que mon preſſentiment ſoit vrai ou faux, je ne rougirai point de faire ce que mon cœur me dicte. Toute ſa famille ſuit ſon exemple. Son pere même, les larmes aux yeux, fait, en s'appuyant ſur la table, un effort pour ſe proſterner.

Elevé au-deſſus de lui-même, pénétré de tendreſſe, il les releve & s'écrie, ô vertu! voila donc ton pouvoir ſur les cœurs ! voila le prix qu'obtient l'homme qui pour te ſuivre, ne craint point le malheur ! ſous les vêtemens de la miſere il ſe voit adoré par ceux qui ſont malheureux comme lui, & ce n'eſt qu'où regnent le luxe, la fortune & l'envie que l'homme vertueux eſt méconnu....

ô mes enfants ! que mon abbaiſſement a de charmes ? Au plus haut période de ma grandeur, ai-je jamais coulé un moment auſſi doux ? ...

Ses enfants verſaient des torrents de larmes, il s'approcha de Teriteuchme & de Statira, & les embraſſant, mon fils, dit-il a Teriteuchme quand, époux d'Ameſtris, tu aurais été élevé ſur la premiere marche du Trône ; & toi, ma fille, à Statira, quand, unie à Artaxerce, tu aurais commandé à la Perſe, auriez-vous jamais reſſenti le plaiſir que je goute ; celui de ſe voir adoré par des hommes de bien ? .... Puis ſe tournant vers le villageois, ... Mais comment ſous des habits auſſi pauvres avez-vous pu reconnaître mon rang ? --- La véritable grandeur, n'a pas beſoin de pompe pour ſe faire remarquer. Eh ! qui pourrait vous

méconnaitre? votre nobleſſe comme l'éclair à travers les ténebres perce à travers vos mauvais vêtemens. Mais, dites-moi, ajouta-t'il, quel ennemi a pu vous faire perdre vos biens &, vos honneurs ?

--- L'envie : dans vos hameaux cette paſſion funeſte eſt inconnue. La reſpectable égalité qni y regne ne lui fournit point d'aliment. C'eſt à la cour, c'eſt autour du trône qu'elle a fondé ſon empire. C'eſt-là qu'elle répand le fiel qui la conſume, qu'elle noircit la vertu, la perſécute, & ſouvent la fait échouer. . . --- Il eſt vrai, répondit le jeune homme, parmi nous on ne porte guere envie à ſon voiſin. Content du peu que le ciel nous a donné, nous le cultivons avec ſoins. Si, par l'aſſiduité de nos travaux, nous parvenons à l'augmenter, qui voudrait en être jaloux? Chacun par la même voie ne peut

ſi pas augmenter le ſien ? Pour y parvenir, que, comme nous, il ne craigne point la fatigue ; qu'il ne s'endorme point au ſein de la moleſſe ; que l'aurore, que la nuit le trouve dans ſon champ. Si ſon terroir eſt ingrat ; qu'il le force à devenir fertile. Le temps qui détruit tout, détruit auſſi la ſtérilité ; & rarement quand on a bien ſemé, la recolte n'eſt pas heureuſe....

Ne croyez pas cependant que ce ſoit la ſoif d'amaſſer qui nous anime au travail. Notre ambition ſe borne à nos beſoins. Pouvoir au loi, à la patrie payer leur rribut, nourrir nos femmes, nos enfants, un pere, une mere gemiſſants ſous le poids des années, voila tous nos deſirs & le but de tous nos ſoins.

--- Soins généreux, s'écria Hidarne! Remplir les devoirs de citoyen

zélé, de fidele ſujet, de pere, d'époux, de fils vertueux & ſenſible, devrait on déſirer davantage ? Ah ! que votre félicité eſt douce & conſtante ! Que votre ſort eſt digne d'envie, & pourtant peu envié ! que ne puis-je comme vous, paiſible cultivateur d'un modique terrein, vivre avec mes enfants au ſein de ma patrie !

--- Il ne tient qu'à vous, dit le villageois attendri, daignez partager le nôtre ; nous ſerons trop heureux de bêcher le même champ que vous, de vivre ſous les mêmes toits, & ſi vous le voulez de ne faire qu'une ſeule & même famille ! vous voyez mon pere ? Il eſt vieux, vous commencé à le devenir, vous ſerez ſon ami, vous vivrez tranquille avec lui ; tandis que nous nous efforcerons votre fils & moi, de

vous procurer le néceſſaire....

Hidarne ne put contenir la douce émotion dont la généroſité de ce vertueux villageois affectait ſon ame, il s'élanca à ſon cou, & lui prodiguant les plus doux embraſſemens, que ne puis-je, lui dit-il, accepter vos offres! avec quel plaiſir je le ferais! Une ame ſublime ne ſait point rougir d'un bienfait... Mais helas! le Roi veut que je quitte la Perſe.... Il faut lui obéir....

Il fut interrompu par le henniſſement d'un courſier, qui ſe fit entendre devant la cabane. On accourt: quel objet ſe préſente! le fils du Roi, Artaxerce traveſti vole dans les bras d'Hidarne, jette ſur ſa famille un euil mouillé de pleurs, l'embraſſe, & pouſſant un profond ſoupir, je viens, dit-il, vous joindre, vous ſuivre & partager vos maux.

-- Vous, Seigneur!... vous! ſuivre une famille proſcrite! vous, pour partager les maux de quatre infortunés priver la Perſe d'un Prince vertueux! vous! ſon eſpoir! ſon appui!... Le Prince de peur de l'affliger ne voulut point lui découvrir que ſon pere l'avait desherité.... Il garda le ſilence & reſolut de répondre à tout ce qu'il lui dirait comme s'il avait encore l'eſpérance de regner.... La famille du villageois était à ſes pieds, le bon vieillard, les arroſant de larmes de tendreſſe, s'écriait d'une voix faible... quel Prince! quelle généroſité! digne fils de Darius! Puiſſe votre regne être auſſi long, auſſi heureux que le ſien! Puiſſe le ciel prolonger ma carriere pour en gouter les premices!... Le monde doit être heureux ſous un bon Prince.... -- Bien plus,

Bien plus, reprit ſubitement le Prince; la vertu devrait être triomphante & couronnée de gloire. C'eſt ſon ſort, pouſuivit Hidarne, d'être perſécutée. --- Trop funeſte vérité, dit Artaxerce, que vos infortunes ne confirment que trop ! Eh quoi ! le crime doit-il toujours être le favori de la fortune ? Ciel, aurais tu donc voulu faire, par les malheurs qui la ſuivent, abhorrer la vertu ?

--- Prince, il a voulu la rendre plus brillante. Si les grandeurs, l'abondance, les délices l'accompagnaient toujours ; quelle gloire y aurait il de ſuivre ſes étendards ? Eſt-ce au ſein de la paix, qu'un ſoldat courageux fait admirer ſa valeur ? C'eſt aux champ de Mars, c'eſt dans les camps, aux combats ; & l'adverſité, Seigneur, eſt le champ de Mars de la vertu ; c'eſt là qu'elle ſe

fait connaître, qu'elle brille, qu'elle force l'envie même à lui rendre un hommage tacite. Dans le ſein des richeſſes, elle demeure preſque enſevelie, & l'on doute qu'un homme eſt vertueux s'il n'a combattu la miſere. --- Eh bien ! je veux avec vous la combattre ? Ma vertu ſeule doit elle demeurer ſans épreuve ? moi ſeul, quand vous languirés ſous le poids des maux, moi ſeul, nagerai-je au ſein des voluptés ? des voluptés ! loin de vous en ſera t'il pour moi ? Tu le ſais, Hidarne mon ſort eſt attaché à celui de ta famille ; & tu voudrais que je l'abandonnaſſe ? Non : rien ne m'en peut détacher : Patrie, Trône, grandeurs, richeſſes, je vous abandonne tous ! qu'êtes vous pour moi auprès de ma chere Statira ? Auprès du magnanime Hidarne ?... Eux ſeuls ne peuvent ils

pas mettre le comble à mes desirs ?

--- Ainsi donc l'attente de la Perse sera trompée ? Ces vertus qu'elle admirait & dont elle se promettait tant vont lui être inutiles ? Pour être malheureux avec nous, vous priverés un peuple entier du bonheur que vous pouviez lui procurer ? Le jugement severe de la postérité, sa voix tonnante & redoutable ne vous effraye t,elle point? Que pensez-vous qu'elle dise d'Artaxerce ? --- Je veux qu'elle en dise : *Il n'eut pas le pouvoir de justifier quatre innocents ; mais il eut le courage de partager leur disgrace.*

-- Fatal aveuglement ! fausse lueur de la vertu ! quoi ! une pitié stérile étoufferait dans vous tous les sentimens qu'inspirent le devoir, la gloire & l'amour de la patrie ! ah ! Prince, je vous en conjure, ne vous oubliez

point juſques-là.... Au nom de l'amour que vous avez pour Statira, de l'amitié qui vous unit à moi, à ma famille entiere; au nom de la pitié que vous inſpirent nos malheurs, de vos vertus, de votre gloire, de votre généreux pere, changés de deſſein. Retournés à Darius, ſoyez ſa conſolation, l'eſpoir, l'idole de la Perſe & l'admiration de l'univers.

Artaxerce immobile, l'incertitude ſur le viſage, jettait les yeux tantôt ſur lui, tantôt ſur Statira. Long-temps le ſilence de l'admiration, du reſpect enchaînerent ſa langue; mais cédant au noble enthouſiaſme dont Hidarne avait rempli ſes ſens: oui, je revole à mon pere: reſiſter à tes prieres, ce ſerait t'outrager. Le citoyen vertueux doit ouvrir les yeux au Prince aveuglé; & le pere d'une amante doit être auſſi puiſſant qu'elle,

C'eſt à ces deux titres qu'Hidarne doit plier Artaxerce à ſon gré. L'amour & l'amitié,.... la vertu ! les lui donne....

Cependant, en ſe tournant vers Statira, il faut me ſéparer de vous ... Mes yeux ne verront plus ces attraits, ces vertus dont l'image vit au fond de mon cœur ! ... Une diſtance immenſe ſera bientôt entre vous & moi!... triſte idée qui m'accable !... qui m'arrache des pleurs!... Des peuples à qui l'ours, le tygre diſputent encore leur nourriture, leur demeure, vont parmi eux poſſéder ce que la Perſe a de plus parfait!... Parmi eux l'objet de ma flamme, de mes vœux va languir dans l'opprobre, l'obſcurité, la miſere !... & moi!... élevé ſur le trône.... les ſanglots, les pleurs lui étoufferent la voix; il tomba immobile aux

pieds de ſon amante. Les yeux baignés de larmes, elle le releva & pour dérober ſa douleur à ſa vue & à celle de ſon pere elle voulut fuir ... Il la retint, & ſaiſiſſant ſa main qu'il couvrait de baiſers, ô Statira ! ... je n'ai plus qu'un moment à vous voir ..., & vous voulez m'en priver ? Le trouble, l'horreur de l'abſence, le déſeſpoir ont encore aſſez de temps pour me tourmenter ! ... mon repos, mes plaiſirs, mon bonheur vont fuir ſur vos pas ! ma vie ne ſera plus qu'un tiſſu de regrets, de ſoucis & de maux.... Trop heureux encore ! ... ſi la belle Statira ne m'impute point ſes malheurs ! Si quelquefois vous retraçant la conſtance de mes feux.... vous daignez dire : *Il ne fut point la cauſe de mes maux ! S'il l'avait pu, ſans doute il les eut ſoulagés : Il m'aimait ! ... &*

la généroſité eſt le fruit de la tendreſſe.... Néanmoins, je puis rendre votre aſyle plus agréable & votre route moins pénible.... Acceptés un char.... & de légers préſents.... Perſonne ne répondait.... il les regarda avec attention.... Quoi! vous gardés tous le ſilence! vous les refuſeriez!... Recevez-les, Statira, ils vous rappelleront mon amour!... & à vous, cher Hidarne.... ils retraceront l'hommage que je rendais aux vertus....

Hidarne craignit de déſeſperer un Prince qu'il chériſſait, s'il n'acceptait ſes offres, & peut on faire de la peine à ceux qui nous ſont chers? Il les accepta donc, & le Prince, fut pour les faire préparer, obligé de retourner à Paſagarde.

CHAPITRE VI.

HIDARNE & ſes enfants paſſerent la nuit chez le villageois. Quelle différence dans leurs lits ! Ils n'étaient pas formés de duvets comme autrefois. C'étaient de ſimples grabats couverts de pailles & de mauvaiſes pélouſes. Malheureuſe Statira! avais-tu jamais penſé, quand entourée de pourpre, d'or, tu t'occupais d'Artaxerce, que tu te croirais un jour heureuſe de ſonger à lui dans une vile chaumiere ? Helas ! la jeuneſſe dans les grandeurs s'occupe peu de leur fragilité !

A ſon reveil Hidarne vit un char magnifique, des eſclaves, des tréſors que le Prince lui avait envoyés. Il

s'en affligea. Voila, dit-il, qui va reveiller le chagrin de mes enfants : l'image des biens que l'on quitte eſt toujours douloureuſe. Il les appella, prit congé de ſes hôtes qu'il força de partager les bienfaits qu'il avait reçus & ſe mit en chemin.

Arrivés après pluſieurs jours au Caucaſe, ils contemplaient les ſommets majeſtueux des rochers ſuſpendus ſur la vaſte étendue de ce mont, Tout-à-coup ils apperçurent une troupe d'hommes armés qui précipitaient leurs pas vers eux. C'étaient de ces cruels brigands qui habitent les tortueux défilés des montagnes, dont le ſeul métier eſt de déſoler les champs voiſins, de piller les hameaux & de ravir aux triſtes voyageurs ou leur vie, ou leur or.

La vue d'un ſuperbe équipage excita leur avidité. Ils ne douterent

point qu'il n'y eut un butin conſidérable à faire. Ils fondent ſur eux avec des cris terribles. Hidarne les voit venir, garde un front ſerein, commande à ſa ſuite de s'armer. Il en donne l'exemple. Son fils, ſa fille Roxane en font de même. On ſe défend, on les repouſſe ; mais ce n'eſt que pour être bientôt accablé ſous un plus grand nombre.

A cet aſpect Statira palit, ſe trouble, tremble pour ſon pere, pour ſa ſœur, ſon frere, leur ſuite & pour elle même. Le fer étincelant, la mort de tous côtés ſe préſente à ſes yeux, elle regarde, invoque le ciel. Encouragée par la nature, animée par le péril, excitée par l'exemple de ſa ſœur elle veut auſſi prendre des armes. Helas ! que pourra t'elle ? Quels coups porteront ces faibles, ces délicates mains ? Elle s'avance ſur

le bord du char; mais ce n'eſt que pour voir percer le ſein de ſon pere. *Son ſang coule*!... Elle ſe jette ſur lui, cole ſa bouche ſur ſa playe, la conprime, puis ſe tournant vers les brigands: *barbares, immolés moi ſur le corps de mon pere.*

Quels cœurs n'adoucirait pas une beauté éplorée! ſes yeux ſont plus puiſſants que le fer. Les armes leur tombent des mains, ils lui offrent de la conduire, ils s'empreſſent eux mêmes de donner du ſecours à Hidarne! Habitants des montagnes, ils connaiſſent ces végétaux ſaluraires que l'aſtre adoré dans la Perſe fait naître dans ſon ſein. Ils volent en chercher, reviennent & d'une main bienfaiſante les appliquent ſur ſa bleſſure. Ils le menent lui, ſa ſuite & ſes enfants dans leurs aſyles. Là ils veulent le retenir juſqu'à ſa guériſon.

Quelle gloire, quel triomphe pour Statira d'avoir ſauvé les jours de ſon pere, d'avoir déſarmé ſes aſſaſſins ! Pour la premiere fois elle s'applaudit de la puiſſance de ſes attraits. Helas ! elle ignorait combien ils lui ſeraient funeſtres !

Le chef de ces brigands, *Zulmar* avait pour elle conçu la paſſion la plus violente. Des amans de ſa ſorte ne ſont pas trop d'humeur de ſe contraindre. L'amour dans eux n'eſt point un ſentiment, c'eſt une fureur. Aiment-ils ; ils veulent être aimés, ils veulent obtenir ces faveurs, jouir de ces douceurs, de cette yvreſſe, de cette couronne de l'amour qui n'eſt due qu'à la conſtance & au reſpect. Tel était le caractere de *Zulmar*. Quoiqu'il n'eut point encore découvert à Statira la violence de ſes feux, elle s'en était ſouvent apperçue ! Eſt-

il rien qu'une femme ſache mieux connaître que quand elle eſt aimée ? Par ſes regards, par ſes ſoupirs, un amant ſe trahit & ſe fait remarquer, & s'il veut couvrir ſes feux, ils n'en éclatent que mieux à l'euil d'un ſexe qui n'eſt jamais plus perçant que dans ces occaſions. Le ſilence de *Zulmar* en était une preuve convaincante ; mais d'autant plus à craindre pour Statira. Elle le ſentait ; auſſi de peur de ſe trouver tête à tête avec lui demeurait-elle toujours auprès de ſon pere, ou ſi elle le quittait, elle ſaiſiſſait le moment où elle pouvait ne point être vue. Un jour, après avoir panſé ſa playe, elle s'en était écartée. Aſſiſe ſur le penchant d'une colline d'où le riant tableau des champs de Babylone, de Perſepolis, de Paſagarde, & la perſpective effrayante des deſerts qui entourent

le Taurus ſe préſentaient à ſa vue ; elle s'occupait de ſon cher Artaxerce. Ses graces, ſes vertus, ſon amour, la cruelle certitude de ne jamais le poſſéder ſe retraçaient à ſon eſprit. D'un côté elle ſe peignait la jalouſie formant ſes perfides complots, la calomnie aiguiſant ſes traits empoiſonnés, la baſſe flatterie verniſſant ſes diſcours ; de l'autre un pere ſévere forçant ſon fils obéiſſant à ſe marier. A ces peintures affligeantes l'amour, l'amour déſeſperé ſoulevait tous ſes ſens, ſon cœur était éperdu, ſa douleur s'exhalait en ſons plaintifs, & l'écho attentif à ſes plaintes répétait ces paroles.... Ciel, ne ſerais-je née que pour vivre malheureuſe ? Tous mes jours doivent ils être marqués par les douleurs ? S'il n'eſt point de félicité pour moi, d'où vient m'en donnais-tu l'idée ? Serait-ce pour me

faire desirer une chose dont il me serait impossible de jouir ? Aurais tu donc du plaisir à tourmenter mon cœur ? Ne suis-je pas ton ouvrage, & voudrais tu le détruire ?... Me détruire !... ah ! que ne détruis-tu ma fatale existence ! l'anéantissement n'a pour moi rien d'horrible.... Pourquoi donc le craindrais-je ?... Il n'est qu'un seul nœud qui nous attache à la vie ; c'est le bonheur ; doit on craindre de la perdre ; lorsqu'il est rompu ? Non sans doute ; cesser alors d'être, ce n'est que cesser de souffrir.... Approche, terme heureux, d'une importune vie ! ... ! Mon bonheur était de vivre avec Artaxerce ?.... Artaxerce m'est ravi ! Qui peut donc m'enchainer encore à des jours odieux ? Est il quelqu'un qui puisse me le faire oublier ?...

Oui, s'écria *Zulmar* qui parut

tout-à-coup : oui : il eſt un mortel qui aſpire à cet honneur : c'eſt moi, c'eſt *Zulmar* qui prétends le bannir de votre mémoire.... A t'il donc ſeul le droit d'adorer vos attraits & de fléchir votre ame ? Ne puis-je, ainſi que lui, poſſéder vos faveurs ? Je ne ſuis ni Roi, ni Prince ; mais j'en ai la valeur. Mon bras, ſi votre amour daigne le diriger, mon bras dans ces contrées ſaura vous élever un trône glorieux. Vous en avez déjà un dans mon cœur ?

Quelle farouche déclaration d'amour ! Françaiſes galantes, eſt-ce ainſi que vous les voulez ? Par votre ſituation, ſi l'on vous en feſait une pareille, jugez de celle de la charmante Perſane. La crainte, l'embarras, la pudeur, l'indignation ſe peignent ſur ſon front. Les yeux baiſſés, votre amour, lui répondit-elle d'un air de

franchiſe, eſt bien flatteur pour moi; mais un autre avant vous à ſçu fixer mon cœur, mes vœux, mes ſentimens; & l'inconſtance jamais ne ſera un de mes crimes. --- Dites plutôt, fiere beauté, que votre orgueil me dédaigne. Eh bien! un tel mépris irrite ma vengeance. Si je ne ſuis aimé; je veux être ſahhorré; tels ſont mes ſentimens; c'eſt à l'homme rampant d'aimer ſans eſpérance, d'être eſclave d'un coup d'euil; pour moi je ne ſais point gémir dans les langueurs. Quand j'aime, quand je brule, je prétends être heureux.

Zulmar, en prononçant ces mots, l'air menaçant, les joues tremblantes, le viſage enflammé, agité de ſecouſſes horribles, ſignes certains de l'ardeur de ſes deſirs, lançait ſur elle des yeux rouges de feu. On eut dit être un tygre prêt à s'élançer ſur ſa proye.

Statira intimidée, redoutant la violence n'oſait proferer un ſeul mot. Il ſe contraint cependant, & d'une voix radoucie, inhumaine, pourſuit-il, pouvez-vous à tant de charmes, unir tant de cruauté ? La tendreſſe, la douceur de vos beaux yeux ne devraient elles pas être le ſimbole de la ſenſibilité de votre cœur ? Pourquoi hair *Zulmar* ? --- Je ne le hais pas, je le plains même ; mais je ne puis l'aimer. --- Tu ne peux m'aimer ? Orgueilleuſe, connais toute la rage qu'excitent en moi ces paroles dédaigneuſes.... Apprends ce qu'il en coute de déſeſperer *Zulmar*.... Obéis à mes feux, ou c'eſt fait de ton pere.... Viens le voir par ce bras à mes pieds abbattu, le poignard dans le ſein, fermer ſes yeux au jour .... Vainement tu voudras me flechir .... Rien ne

pourra calmer mes tranſports : ta préſence, tes prieres, tes cris, tes pleurs, tes attraits même ne ſerviront qu'à m'irriter; & je l'immolerai à tes yeux, dans tes bras, ſur ton ſein, duſſai-je te noyer des ruiſſeaux de ſon ſang, ou même en le perçant, percer ton cœur d'airain!... C'eſt ainſi que *Zulmar* punit l'orgueil des belles; c'eſt ainſi qu'il ſe venge, s'il ne ſait attendrir..-- Eh quoi! *Zulmar* veut-il que Statira ſoit tendre; quand lui-même il veut être un barbare?... un aſſaſſin?... --- Un barbare aſſaſſin,.... cruelle, ſi je le ſuis! n'accuſe que tes rigueurs.... c'eſt toi, fiere beauté, c'eſt toi qui vas guider mes coups .... toi même pouſſeras mon bras dans les flancs de ton pere.... Mais à quoi bon ces diſcours ſuperflus?.., Choiſis .... ou de me rendre heureux, ou d'être cauſe de

ſa mort.... --- Barbare, voila mon ſein! (en le découvrant) frappe, épuiſe le de tout mon ſang, plutôt que de verſer celui de l'auteur de mes jours!... (d'un air tendre) quoi! vous l'égorgeriez après l'avoir ſauvé? Vous pourriez violer les droits de l'hoſpitalité, de l'honneur, du malheureux & ceux de la vertu? --- J'ignore tous ces droits; & mon cœur enflammé n'en connait point d'autre que ceux de ſon amour, que ceux que j'ai ſur toi. --- (Avec indignation,) Eh, quels droits avez-vous ſur moi, ſi la vertu ne vous les donne?... Viens.... tu les vas reconnaître? Tout en diſant ces mots le fer brille en ſes mains, il vole chercher Hidarne, Statira éperdue le ſuit, *arrête*, s'écrie-t'elle, *arrête!* il ne l'écoute plus, il arrive.

Hidarne s'offre à ſa vue, aſſis, le

coude appuyé ſur un couſſin de mouſſe derriere ſon aſyle. Les yeux tournés vers le, ciel contemplant ſa magnificence, il rendait alors à l'Eternel l'hommage que tout mortel lui doit, celui d'admirer la ſplendeur de ſes ouvrages. L'empreinte de la ſageſſe, ce caractere auguſte de la vertu, la ſerénité brillait ſur ſon front.

Zulmar à ſon aſpect majeſtueux s'arrête, le reſpect glace ſes membres, ſa main tremble, le glaive en tombe. *Moi! n'avoir pas la force de faire périr un homme déſarmé! amour!* en regardant Statira qui précipite ſes pas vers lui, *rends moi ma rage!* il le ramaſſe, détourne les yeux & le plonge avec fureur au ſein d'Hidarne; ce *Satrape* infortuné reçoit le coup ſans palir, & il leve ſes mains au ciel, le fixant avec

attention. Ciel dir-il, en tombant dans ſon ſang, je ne me plains de mourir, que par ce que ma mort eſt inutile à ma patrie.

Statira parait. La nature lui a donné des ailes. *Arrête*, dit-elle encore, croyant que le coup fatal n'eſt point porté. Erreur trop paſſagere! elle apperçoit le meurtrier. Sa main dégoute & fume encore. Elle vole, veut lui arracher le fer & lui percer le cœur; mais ô horreur! ſon pere eſt à ſes pieds, le ſang à gros bouillons ſort de ſon ſein ouvert. Ses habits, ſes mains, tout ſon corps en eſt rougi. Quel ſpectacle affreux pour un enfant! Elle ſe precipite ſur lui, elle veut lui donner des ſecours: ſoins ſuperflus! la mort, la mort cruelle fermente dans ſes flancs. A peine entrouvre-t'il une faible paupiere; il reconnait ſa fille,

lui tend une main défaillante, pour la preſſer contre ſon ſein: ſur le point d'expirer il veut encore l'embraſſer, viens, lui dit-il, d'une voix preſqu'éteinte, viens .. ma fille .... recueille mon dernier ſoupir.... Mais mes autres enfants? Où ſont ils?.. que je les embraſſe.... va les chercher.... helas! peut être avant que tu reviennes.. la mort m'aura fermé les yeux! .... *Les voici* ! .... approchés mes enfants, approchés! .... Il fait un effort pour ſe lever, le mouvement fait couler ſon ſang avec plus de fureur, il s'appuye ſur Statira qui le ſoutient, il ouvre ſes bras affaiblis pour recevoir leurs embraſſemens, ils s'y précipitent, impriment leurs levres ſur les ſiennes mourantes, mais s'en arrachant tout à coup, couvert du ſang paternel, le barbare! le tygre! le monſtre!

s'écrie Teriteuchme, ou eſt il ? qu'il meure ! qu'il périſſe avant lui ! que ſa mort ſoit vengée auſſi-tôt que donnée. A l'inſtant il ſaiſit, tire ſon épée, il voit, reconnait Zulmar, veut courir lui enfoncer... Son pere le rappelle, veut encore le ſuivre... viens, mon fils, viens... la vengeance n'eſt point faite pour moi!... l'homme grand, l'homme vertueux ſe venge en pardonnant : viens --- .... que j'expire en vos bras ! .... En les preſſant tous trois contre ſon ſein, en les baignant de ſon ſang qu'ils lavent par leurs larmes. Que le ſang qui vous couvre ſoit le ſceau de votre vertu.... Verſés plutôt que de la perdre, tout celui qui coule dans vos veines.... Apprenés de celui qui vous le tranſmit à mourir conſtamment --- .. Que dis-je ? .. a mourir avec plaiſir ! Si la mort peut avoir

des

des douceurs, n'eſt-ce pas dans les bras de ceux qui nous ſont chers? .... Que je te remercie, ô ciel! j'ai dumoins dans ma vie coulé deux doux moments: ... celui de mon exil & celui de ma mort! .... qu'Artaxerce n'en eſt-il le témoin! le voir, l'embraſſer avec vous ſerait pour moi le comble du bonheur! .... Si jamais vous le revoyés, .. dites lui qu'en mourant j'ai prononcé ſon nom ... que je l'ai deſiré .... que je l'ai nommé mon fils .... & ton époux, chere Statira, en lui donnant un baiſer, ... que j'ai formé des vœux pour mes perſécuteurs ... que mes dernieres .... paroles ont été .... MES ENFANTS, ... MA PATRIE, MON ROI.

Dans ce moment ſon ſein vomit le reſte de ſon ſang, la force, la chaleur l'abandonnent, ſa tête tombe

languiſſamment ſur Statira ſon appui, ſes membres ſe roidiſſent, ſes bras s'étendent & ſemblent s'ouvrir encore pour embraſſer ſes enfants, ſon euil expire & ſe ferme à la lumiere en les cherchant, il ſoupire, il meurt --- il meurt ! & c'eſt moi, s'écrie Statira, c'eſt moi qui ſuis cauſe de ſon trépas !... J'ai pu le prévenir, & je ne l'ai point fait !.... Oui, mon pere, ta fille... helas ! après avoir trahi la nature, oſai-je encore m'honorer de ce titre ?.... Ta fille a pu retenir le bras de l'aſſaſſin, mais tu aurais rougi de vivre au prix honteux qu'il mettait à tes jours !.. en vain pour les ſauver, j'avais offert les miens ; ce tigre, que le Caucaſe a vomît avec horreur ſur ſes cailloux, ce monſtre voulait plus ! il voulait deshonnorer Statira !.. --- Lui ! ce vil brigand ! (s'écrie Teri-

teuchme,) deshonnorer ma ſœur ! ah ! lavons dans ſon ſang l'horreur de tant d'injures ! il veut courir ; Statira le retient, arrêtés, lui dit-elle, arrêtés, laiſſés la vengeance ! reſpectés la derniere volonté de mon pere.... Que ne reſpire t'il encore ! je m'applaudirais dans ſes bras du triomphe de ma vertu.... Vœux ſuperflus ! Ce n'eſt plus qu'un cadavre ſanglant que je tiens embraſſé ! Mes tendreſſes ne ſont plus prodiguées qu'à une ombre inſenſible ! Il n'eſt plus de pere pour Statira ! il eſt expiré ! & il n'eſt.... Malheureuſe ! quel mot allais-je prononcer ? C'eſt au ciel à venger le mortel vertueux..... tremble, Zulmar, la foudre eſt ſur ta tête.... c'eſt en t'exterminant qu'il vengera Hidarne.

Un torrent de larmes échappé de ſes yeux fut le ſceau de ſes paroles.

Tériteuchme, Roxane plongés dans la douleur la plus profonde lui répondirent par des ſanglots. Le feroce *Zulmar* ne put ſoutenir un ſpectacle ſi attendriſſant, il ſe retira & les laiſſa gémir en liberté. Ils ſongerent auſſi-tôt à donner la ſépulture à leur pere. Ils lui dreſſerent eux-mêmes un tombeau. Quelle triſte occupation! élever l'aſile de la mort à l'auteur de ſes jours! les pleurs, les gémiſſemens étaient les ſeuls interprêtes des ſentimens qu'elle leur inſpirait. L'écho ne repétait au loin que de lugubres cris. Plus d'une fois la douleur les rendit immobiles, inanimés. Leurs mains ſe refuſaient à ce fatal miniſtere & ſemblaient fuir d'elles mêmes les inſtrumens dont ils ſe ſervaient. Cependant l'ouvrage s'acheva: on dépouille le corps ſanglant, on le lave, on le revet de

voiles funébres. Le gens qui étaient deſtinés à le conduire en Scithie s'aſſemblent au tour de lui, ils ſe déchirent le viſage, ſe frappent le ſein, coupent leurs vêtemens en lambeaux & ſe diſpoſent à le placer ſur le bucher. Leurs cris lamentables, leurs ſaintes & ſanguinaires fureurs mettent le comble aux regrets dévorans de ſes triſtes enfants. Qu'allons nous devenir, s'écrient-ils, ... où porterons nous nos pas? quel lieu, quel deſert nous ſervira d'aſyle? Barbare & lâche Zulmar, devais tu te contenter de maſſacrer Hidarne? que n'égorgeais tu toute ſa famille ſur ſon corps expirant! .... Cet effort était digne de toi.... Comment une ſeule victime pouvait elle aſſouvir ta rage? la même main, le même fer, le même coup ne devaient-ils pas faire périr le pere &

les enfants ? Crois tu qu'il ne nous eut pas été plus doux de mourir avec lui, que de lui ſurvivre pour te voir couvert de ſon ſang ? Oui, pere infortuné, mourant à tes côtés la mort qu'on ſe peint ſi horrible nous aurait été chere. Mêlé avec le tien, nos yeux avec plaiſir auraient vu notre ſang s'épuiſer ; nos cendres avec les tiennes confondues euſſent été plus tranquilles.... helas ! peut-être ne reverrons nous plus ces lieux, ces lieux barbares qui vont poſſéder tes reſtes prétieux ! enfants dénaturés !.. qui ! nous ! nous éloigner des lieux conſacrés à tes manes !... Loin de nous cette idée criminelle ! nous voulons demeurer ſur ces monts, goûter la douceur conſolante d'arroſer ton tombeau de nos pleurs. Feroces animaux qui errerés autour, à vos rugiſſemens nous unirons nos

voix plaintives, nous vous en écarterons, duſſiés vous nous dévorer, plutôt que de ſouffrir que vous le profaniés ! On porte au bucher le corps d'Hidarne. Avant que le feu le dévore, ils veulent encore le couvrir de baiſers, ils veulent le preſſer contre leur ſein, eſſayer de lui rendre un reſte de chaleur, un ſouffle de vie, lui dire le dernier adieu. La tendreſſe les a précipités ſur lui. Ils l'embraſſent de nouveau : helas ! il y eſt inſenſible ! en vain on veut les arracher de ce corps: qu'avec lui, s'écrient-ils,on nous lance au bucher! Mourir en l'embraſſant, être par les mêmes flammes conſumés, c'eſt pour nous le plus doux des plaiſirs ; Bois ſacrés, enflammés vous ! Feux deſtructeurs allumés par la main de la mort, redoublés vos fureurs : le crime d'un aſſaſſin vous a donné une

victime ; la piété filiale va vous en livrer trois inſenſés ! (en ſe relevant tout-à-coup) quel nuage épais l'excès de la douleur répand-il ſur notre raiſon ? Eſt-ce honorer un pere de mourir avec lui ? Eh, qui recueillera ſes cendres ? ſera-ce des mains étrangeres ? . . : Ah ! vivons pour exercer ce ſacré miniſtere, ou plutôt vivons pour l'imiter ! Si l'on honore un heros en marchant ſur ſes traces, peut-on plus honorer un pere qu'en ſuivant ſes vertus ? Leur douleur à ces mots ſe tranquilliſe, la ſérénité reparait ſur leur front. On étend le corps ſur le bucher. Le bois s'enflamme, le feu s'anime & le conſume. Eux-mêmes ils recueillent ſes cendres, les mettent dans une urne & les renferment dans le tombeau qu'ils lui ont élevé. Réſolus d'habiter ces lieux ils y batiſſent une

caba'e, renvoyent ce char, ces eſ claves, ces tréſors, préſents helas, funeſtes d'un Prince vertueux & d'un fidele amant

CHAPITRE VII.

LE bruit de la mort d'Hidarne parvint bientôt à Paſagarde. La Cour en fut inſtruite & s'en réjouit. Elle arracha des larmes au Roi qui defendit de l'annoncer à ſes enfants. Inutile défenſe ! un événement ſiniſtre peut-il demeurer inconnu à ceux qu'il intereſſe ? Artaxerce l'apprit par les eſclaves qu'on lui avait renvoyés. Quelle nouvelle ! quel ſurcroit à ſes douleurs ! La miſere, les cris des enfants de ce malheureux *Satrape* ſe retracent auſſi-tôt à ſon eſprit. Tantôt il ſe peint Statira

éplorée, errant à travers les montagnes & faiſant redire aux échos attendris ſes lugubres diſcours; tantôt il croit la voir aux pieds d'un rocher ſourcilleux, abbattue par l'excès de ſon chagrin, maudiſſant un amant qui la laiſſe languir dans l'horreur des deſerts attendre, invoquer le trépas. A ces cruelles fictions les vapeurs de la triſteſſe, les ombres de la mélancolie ſe répandent ſur ſon front. Pour les diſſiper il veut aller trouver ſa ſœur. Sa ſituation eſt encore plus déplorable que la ſienne. Comment pourrait-elle le conſoler ? Eſt-ce dans le ſein des malheureux qu'un malheureux doit chercher de la conſolation ?

Depuis la fatale promeſſe qu'elle avait faite à ſon pere, depuis l'éloignement de Teriteuchme, livrée aux plus cuiſants regrets, cette Prin-

ceſſe cherchait toujours la ſolitude. La cour avait en vain tenté de la diſtraire. Les plaiſirs, les divertiſſement, les fêtes ne lui inſpiraient que du dégout : les larmes ſeules la ſoulageaient & adouciſſaient le fiel de ſes ennuis. Souvent pour les repandre en liberté, elle ſe levait avant l'aurore & ſe rendait aux lieux, aux lieux charmants où animée par l'amitié, elle avait confié ſon amour à Statira.

Ce fut là que le Prince la trouva. Le bras appuyé ſur ſes genoux, le viſage couvert de ſon mouchoir humide, elle ſe plaignait au ciel de la triſteſſe de ſon ſort. Elle le vît venir de loin. Ils ſe précipitent l'un au-devant de l'autre, s'embraſſent, ſe regardent & n'ont pas la force de proferer une ſeule parole. Tous deux immobiles, les bras enlacés,

les larmes aux yeux ne s'expriment que par des ſanglots. Helas ! les ſoupirs, les ſanglots, ainſi que des amants, ſont le langage des malheureux !

Enfin rompant ce douloureux ſilence, ô ma ſœur ! s'écrie Artaxerce, quel nouveau gouffre de maux vient de s'ouvrir pour nous ! que de nouveaux tourmens ! . . . Hidarne ! --- Eh bien, mon frere, Hidarne ! . . que fait-il ? Qu'eſt-il devenu ? -- Il eſt... --- quoi ! --- il eſt . . mort ! --- Il eſt mort ! . . . ô ciel ! . . & Teriteuchme ? & ſes enfants ? . . --- Peut-être ont ils ſubi le même ſort ! . . .

Elle tombe ſans couleur, ſans vie dans les bras d'Artaxerce. Ranimée par les larmes dont il l'inonde, par les cris dont il frappe ſes oreilles, elle s'arrache de ſes bras, s'aſſied ſur le gazon, & ſe frappant la poitrine

d'une main déſeſpérée, cruels envieux ! s'écrie-t'elle, fléaux de la vertu ! monſtres que les enfers ont vomis dans les cours ! vous voila ſatisfaits ! célébrés par des fêtes un triomphe ſi digne de vous, ou plutôt tremblés, lâches, la mort eſt le creuſet de la vertu, le voile étendu ſur vos crimes va ſe tirer ! L'innocence d'Hidarne va paraitre ! ... helas ! quel fruit en retirera t'il ? encore ſi ſes enfants vivaient ! -- Ne nous déſeſpérons point entierement. Peut-être reſpirent-ils ! -- ils reſpirent ! ah ! courons les chercher, arrachons les du ſein de la miſere ! faiſons dire à l'univers : *l'infortune de la famille d'Hidarne fut l'ouvrage de l'envie, ſon rétabliſſement fut celui de l'amour.*

Artaxerce ſe rendit à ſes vœux ; mais comme c'était bleſſer la tendreſſe de Darius, & violer les loix

du devoir, de partir ſans avoir tenté d'obtenir ſon conſentement, ils reſolurent d'aller ſe jetter encore une fois à ſes pieds, de le fléchir, ou de ne plus conſulter que la pitié & leur amour.

Leur deſſein fut auſſi-tôt mis en exécution que conçu. Ils ſe rendirent auprès du Roi. Une foule de courtiſans autour de lui parlait de la mort d'Hidarne. C'était un vaſte champ pour la calomnie. Sa langue audacieuſe ſe donnait toute liberté. On ſe plaiſait à dire qu'il était mort de deſeſpoir, qu'il était impoſſible qu'au milieu de ſes enfants, il eut été aſſaſſiné: le Roi ne paraiſſait prêter, qu'avec indifférence, l'oreille à de tels diſcours; mais Artaxerce & Ameſtris ne les entendirent qu'avec indignation, ils percerent la foule, s'avancerent près de leur pere, & ſe

précipitant à ſes genoux ; c'eſt en face de ſes accuſateurs, s'écria Artaxerce, qu'un fils deshérité par vous, oſe ſoutenir l'innocence d'Hidarne, puis ſe tournant vers les courtiſans, vils corrupteurs des Rois, faux & inſolents délateurs, fremiſſés, le flambeau de la vérité va deſſiller vos impoſtures. La pâleur, la honte, l'effroi ſe peignent ſur leurs viſages. Ils obſervent un ſilence profond, la voix du jeune Prince leur parait celle d'un Dieu terrible.... Parlés, pourſuit-il, de quoi l'avés vous accuſé ? d'avoir attiré les Grecs dans ſon gouvernement pour s'aſſurer l'indépendance ? Comment a t'il pu avec eux ourdir cette trame criminelle ? Quels agens, quels moyens a t'il employés ? ... nommés les .... où ſont-ils ? ... Vous ne répondés point ? vous paliſſés ? impoſteurs, l'horreur

de vos menſonges ſe gravent ſur vos fronts.... S'il eut été coupable, penſés-vous que l'arrêt de ſon exil n'eut point fait éclater ſon intrigue? On oſe tout, quand on eſt prêt à tout perdre? Eut-il ſouffert qu'on le dépouillât de ſon rang? qu'on lui ravît ſes biens? qu'on le menât à l'échaffaut? Pour venger ſon injure n'aurait-il point armé la main de ſes complices? Mais que de telles penſées étaient loin de ſon eſprit! Au moment qu'il allait partir pour ſon exil, il addreſſait au ciel des vœux pour ſes perſécuteurs. Le bonheur du Roi, de la patrie l'occupait encore. Dans les bras de ſes enfants, il leur inſpirait la mâle fermeté de la vertu; oui, mon pere, je l'ai vu plein d'un noble courage, élevé au-deſſus du ſort, dédaigner à ma priere, de confondre ſes accuſateurs, me dire, *la conſtance de la*

vertu juſtifie mieux que les diſcours. Cette grandeur d'ame me tranſporta au-deſſus de moi-même : enflammé pour ſa fille, je l'avoûrai ſans honte, je lui offris ma main, je la preſſai de l'accepter. Je conjurai Hidarne d'y conſentir, lui jurant de l'épouſer & de la reconnaitre pour Reine, ſi jamais je montais au trône. Ardent à me refuſer, *ce n'eſt point a vous*, me dit-il, *c'eſt à votre pere, à l'Etat à diſpoſer de votre ſort....* Un torrent de larmes s'écoula de mes yeux, je le quittai, je vins me préſenter à vous, je vous répondis ſur ma tête de ſon innocence. Vous dédaignates mes offres. Je fus regardé comme un garant trop faible : en effet ma vie était-elle un digne garant de ſa vertu ! Vous révoquates l'arrêt de ſon exil ! mais ce fut pour le faire mener au ſupplice. Avec qu'elle

assurance il y marcha ! vous le vites, mon pere ! & votre cœur est trop grand, pour n'en point avoir été frappé....

Il achevait ces mots ; un garde vint dire que deux soldats & une famille en pleurs demandaient à se jetter aux pieds du Roi ; Darius qui avait dès long-temps banni la contrainte de sa cour, ordonna qu'on les introduisît. Quelle fut la surprise d'Artaxerce, lorsqu'il vit paraitre le villageois chez qui il avait rencontré Hidarne, quand il avait voulu l'accompagner dans son exil ! Il alla lui même le prendre par la main, & le présentant à son pere, voila, dit-il, voilà, mon pere, un garant de la vertu d'Hidarne ! -- Helas ! ajouta le villageois en se précipitant avec toute sa famille aux genoux du Roi, on nous a dit qu'il était mort !

Touché des malheurs de ſes vertueux enfants, inſtruits de la ſenſibilité qui vous intereſſe au ſort de vos ſujets, j'ai oſé venir implorer leur grace.... Je ne me donne point, ſeigneur, pour garant de l'innocence de leur pere..., La baſſeſſe de la condition diminue à la cour l'autorité du témoignage;..,. Mais mon pere, ma femme, mes enfants, & moi, Seigneur, vous nous voyés tous prets à donner notre vie, pour aſſurer la grandeur de ſon ame .... & nous auſſi, ajouterent les deux ſoldats; oui, Seigneur, verſés notre ſang; mais rendés ſes honneurs à la triſte famille d'Hidarne. Si jamais la Perſe produiſit un grand homme, croyés en notre ſimplicité, ce fut lui....

Le Roi étonné, attendri demanda au villageois d'où il l'avait connu;

il lui répondit qu'il lui avait donné l'hoſpitalité & que par la ſublimité des diſcours qu'il avait alors tenus, il lui avait montré combien ſon ame était au-deſſus du commun. Il fit la même queſtion aux ſoldats. Tous deux en répandant des larmes, c'eſt, répartirent-ils, en allant exécuter les ordres qu'on nous avait donnés pour le conduire dans les cachots. Ah! Seigneur, que n'étiés vous alors préſent! Quelle noble majeſté brillait ſur ſon front! Nous n'oſions ſur lui lever les yeux, tant il nous inſpirait de reſpect. Nous nous précipitames à ſes pieds. Avec quelle douceur il nous releva! Mais avec quelle fermeté il nous reprocha le retard de l'exécution de vos commandemens! oui, Seigneur, il nous reprochait de vous déſobéir, quand nous étions chargés de le conduire dans

les fers. Peut-on être plus fidele à ſon Roi ? Pénétrés d'admiration, nous jettames nos armes & nous primes la fuite.... Si notre déſobéiſſance eſt un crime, puniſſés nous, nous n'en avons point de repentir.... Mais que du moins notre mort rétabliſſe la fortune des malheureux enfants d'Hidarne ! Nous vous en conjurons, Seigneur. A ces mots ; le Villageois, toute ſa famille, Artaxerce & Ameſtris ſe jetterent de nouveau aux pieds de Darius, & les baignant de pleurs, ils le ſupplierent de rappeller de ſon exil une famille innocente & infortunée.

Les courtiſans qui remarquaient ſon attendriſſement, ſaiſis de crainte voulurent alors ſe retirer, il les retint, & dit à ſes enfants, au Villageois, & aux ſoldats de ſortir.

Lorſque les courtiſans furent

ſeuls avec le Roi, ils ſe raſſurerent, Perſuadés qu'il ſe laiſſerait ſéduire encore. Il leur demanda quel était leur avis ſur ces gens. Tous lui inſinuerent par leur réponſe qu'ils étaient certains qu'Artaxerce les avait gagnés par l'eſpoir d'une récompenſe. La façon dont il les avait accueillis était un fort indice contre lui. D'où pouvait-il avoir connu ce Villageois? Darius voulut s'en inſtruire. Il ordonna qu'on le fit rentrer. Il l'interrogea. Artaxerce ne lui diſſimula rien; deſeſpéré, dit-il, de n'avoir pu obtenir la grace d'Hidarne, je ſavais qu'il était parti, je me levai avec le ſoleil, je marchai ſur ſes traces, je m'informai, je le retrouvai chez ce villageois dont la famille attendrie répandait des pleurs autour de lui, je le priai de m'admettre pour compagnon d'exil....

Ah! mon pere, comme il me retraçait la Perſe indignée! le peuple gémiſſant! comme il rappellait ma vertu!.. allés, me diſait-il, retournés à votre pere, ſoyés l'appui de ſes vieux ans, apprenés ſous lui l'art de rendre un peuple heureux. (Helas! il ignorait que vous m'aviez ravi le trône!..) Et c'eſt lui qu'on a accuſé de trahiſon? qu'on a banni du Royaume? c'eſt à lui à qui de vils calomniateurs imputent un ſuicide? Ah! mon pere! avés vous pu vous laiſſer tromper?.... Mais que me ſert de le juſtifier? il eſt mort ſous les coups d'un barbare! Ses enfants ſont abandonnés! languiſſent dans l'opprobre! la miſere!.... Cruelles idées! vous me faites frémir! ma voix expire, lorſque vous êtes offertes à mon eſprit!....

Darius ne ſavait à quoi ſe reſou-

dre. Jamais il ne s'était trouvé dans une auſſi grande incertitude ; d'un côté il voyait un fils, une fille, en pleurs qui lui ſoutenaient qu'Hidarne était innocent ; de l'autre preſque toute ſa cour qui l'aſſurait qu'il était coupable. Qui croire ? Il avait lieu de ſe défier de ſes enfants, il connaiſſait leur amour ; & ſon ardeur ſeule pouvait les faire parler ; quant aux courtiſans il commençait à les ſoupçonner d'impoſture. Ils avaient accuſé Hidarne d'avoir ſéduit les ſoldats chargés de ſes ordres pour le conduire en priſon ; & ces mêmes ſoldats avouaient que c'étaient eux qui avaient déſobéi. Quel parti prendre ? Son embarras était extrême. Pour le vaincre, il forma le deſſein d'envoyer au ſupplice les deux ſoldats & de conſiderer dequel front ils y marcheraient. On les va ſaiſir

ſaiſir par ſon ordre; le nœud fatal eſt préparé. Le villageois & ſa famille l'apprennent; ils accourent, ils veulent mourir avec eux; notre nom, diſent-ils, a juſqu'à préſent été inconnu, il va devenir fameux, on s'illuſtre en mourant pour un heros. — Quelques plaiſants diront peut-être: voila une belle maxime pour des Payſans! S'ils ne la proférerent pas, elle affectait du moins leur cœur. La gloire eſt un éguillon pour le plus vil mortel; & en eſt-il de plus brillante, que celle de mourir pour confirmer l'innocence d'un honnête homme opprimé?

On les conduit au lieu deſtiné pour leur faire perdre la vie. La joye brillait ſur leur front; & l'enthouſiaſme d'une mort glorieuſe ſemblait les élever au-deſſus d'eux mêmes, ils arrivent. Chacun d'en-

tr'eux veut mourir le premier. Les Miniſtres de la mort, le peuple attendris verſent des torrents de larmes. Le Roi préſent à ce ſpectacle ne peut retenir les ſiennes : l'avidité de l'or, ſe dit-il, ne peut exciter cette mâle fermeté ; il faut qu'ils ſoient convaincus de l'innocence d'Hidarne ; pourraient-ils autrement ſe réſoudre à mourir ? Non : Auſſitôt il ordonna qu'on les reconduisît au palais, il les fit introduire dans le ſalon funeſte où Ameſtris avait fait le fatal ſerment d'oublier Teriteuchme. Elle vint avec ſon frere & la cour que le Roi avait mandée. Tous les courtiſans s'aſſirent incertains des ordres qu'il allait donner. Les ſeuls villageois & les ſoldats debout baiſſaient vers la terre leurs yeux noyés de pleurs ; aſſeyés vous, leur dit avec douceur le Roi : l'ami

de la vérité & le défenſeur de l'innocent, de quelque condition qu'ils ſoient, méritent plus les honneurs que des grands, ſerviles flatteurs, & trop ſouvent impoſteurs. La paleur ſe répandit à ces mots ſur le front des courtiſans. Artaxerce & Ameſtris en tirerent un bon augure, & ſe précipitant aux genoux de leur pere, reconnaiſſés-vous maintenant, s'écrient-ils, reconnaiſſés-vous l'innocence d'Hidarne? --- Oui, mes enfants, je la reconnais; mais helas! en les embraſſant, c'eſt quand je ne puis plus arrêter ſon infortune! C'eſt lorſqu'une main barbare a éteint le flambeau de ſes jours! Triſte deſtin des Rois! malheur attaché à leur rang! ils ne connaiſſent leurs fautes, que quand ils ne peuvent les réparer!--- Vous le pouvez, s'écrierent-ils! vous le pouvez encore! rap

pellés ſa malheureuſe famille !.: qu'elle remonte au rang de ſes ayeux ! Faites plus, adoptés la: que les enfants d'Hidarne deviennent ceux de Darius ! ils ont perdu leur pere ! qu'ils en retrouvent un en vous ! qu'avec plaiſir nous les nommerons, *mon frere*, *ma ſœur* ! Noms doux ! noms ſacrés ! mais trop faibles pour exprimer nos ſentimens pour eux !.... --- Eh bien, chere Ameſtris, cher Artaxerce, je céde à vos déſirs ! oui, ils ſeront mes enfants !... Puis ſe tournant vers les courtiſans, lâches, qui m'avés trompé, déſormais dans Statira regardés votre Reine,.... Artaxerce tremble, il croit qu'il la donne à ſon frere, & d'une voix plaintive, quoi ! mon pere ! après m'avoir ravi le trône, vous m'oteriés encore le ſeul bien où j'aſpire ? Moi, vous l'ôter, mon fils ! non : le

trône & Statira ſont à vous ; & vous, ma fille, vous, ma chere Ameſtris, recevés Teriteuchme de la même main qui jadis voulut vous le ravir....

La reconnoiſſance, la joye, l'amour les animent tous deux. Ils s'élancent à ſon cou, ah ! c'eſt ainſi, s'écrie Artaxerce, c'eſt ainſi qu'un Roi doit réparer les outrages faits à la vertu ! c'eſt à ces généreux traits que je connais mon pere ! larmes de joye, coulés de mes yeux ! inondés ſon ſein ! ſoyés le ſceau de ma reconnaiſſance ! & toi, chere Statira ! ouvre ton ame au plaîſir ! ſur un char de triomphe, à côté d'Artaxerce ! de ton amant ! de ton époux ! tu paraitras dans la ville des Rois ! Les nœuds, les plus ſaints nœuds uniront nos deſtins ! ô carriere ! jours ! momens heureux qui nous ſont préparés ! Ah ! mon pere !

mon bienfaiteur ! que ne vous dois-je pas ! .. Tous les peres peuvent dire à leur fils, *je t'ai donné la vie* ; mais combien peu peuvent dire, *je t'ai rendu heureux ?* Vous l'avez fait, mon pere, la main de Statira verſera dans mon ame les tranſports du bonheur.... -- Puiſſes-tu long-temps, mon fils, en jouir ! Puiſſe ton regne voir la perſe heureuſe & la vertu triomphante ! de flatteuſes prémices brillent à tes yeux, puiſqu'en t'uniſſant à Statira, c'eſt mettre la vertu dans ton lit.... Mais que parlons nous d'union, quand Statira languit dans les deſerts ! cours la chercher, mon fils ; ces généreux villageois, ces ſoldats magnanimes ſeront tes guides ; comble les de préſents, de richeſſes, on doit tout attendre d'un bon Roi quand on lui fait reconnaitre ſa faute, & par leurs

ſoins la mienne eſt reconnue --- ſouffrez que je vous embraſſe, ô mon pere, & je vole obéir.... Il le ſerra dans ſes bras, prit la main de ſa ſœur, ſortit avec elle & alla tout diſpoſer pour ſon départ.

CHAPITRE VIII.

TROP empreſſé de revoir Statira pour attendre le retour de l'aurore, Artaxerce ſortit de Paſagarde le jour même auquel il avait reçu l'aveu de ſon pere. Monté ſur un courſier ſuperbe, ſuivi de chars, d'hommes armés, il traverſa les deſerts de la Caramanie. Il arrive au Caucaſe. La pendant pluſieurs jours, il erra ſans découvrir aucune trace des enfants d'Hidarne. Dejà il déſeſpérait de les trouver. Des ours, des lions, mille

autre bêtes féroces ètaient les ſeuls objets préſentés à ſes yeux. Nul veſtige d'hommes, mais réſolu de périr plutôt que de revenir ſans eux, il parcourait les forêts, ſe promenait le long des collines, & les feſait retentir de ſes cris. L'écho répétait de tous côtés *Statira*, *Statira*.

Seul, loin de ſes gens, un jour il s'avançait à pied dans une vallée bordée de rocs, dont la cime menaçante & couverte de mouſſes ſemblait toucher aux cieux. Un homme s'offre à ſa vue. Furieux, égaré, l'euil, la voix, le geſte menaçants il s'avançait à pas précipités vers lui, un glaive encore fumant armait ſes mains; & d'une voix formidable, il criait, eſt-ce toi rival heureux? fier tyran de la Perſe? approche; reconnais *Zulmar*! un amant déſeſpéré! tiens, en voulant le frapper, va

rejoindre aux enfers le pere de ton amante,

Artaxerce la ſurpriſe, l'indignation ſur le viſage recule, évite le coup, s'arme, vole à lui, & le frappant, monſtre, lui dit-il, abreuve de ton ſang les rocs qui t'ont vomi.... Il chancelle, pouſſe un ſoupir de rage & tombe aux pieds du Prince. Deſeſperé d'avoir reçu la mort, qu'il voulait donner, roulant une prunelle enflammée, il cherche ſon ſabre échappé de ſes mains, tente pour ſe lever un impuiſſant effort & retombe ſoudain. Noyé dans ſon ſang, lançant au ciel des regards foudroyans, il veut pour le venger appeller ſes cruels compagnons, ſa voix ſe refuſe à ſes vœux, il en écume de rage, grince les dents, mord la pouſſiere & meurt....

Cette avanture effrayante raſſura le Prince. Il ne douta point que Statira ne fut dans ces montagnes, puis qu'il y trouvait le meurtrier de ſon pere. Il appella ſes gens, leur ordonna de le ſuivre & de regarder par tout ; ils cherchent, courent de tous côtés. Rien ne s'offre à leur vue attentive, nul ne répond à leurs cris redoublés. Fatigués d'une longue & pénible courſe, ils mirent pied à terre. Ils apperçurent une fontaine dont l'eau vive & tranſparente s'épanchait aux pieds d'un rocher, ils s'aſſirent ſur le gazon qui entourait ſes bords, éleverent des tentes pour y paſſer la nuit, & ſe livrer au repos; au repos ! loin de l'objet qu'on deſire, qu'on cherche, qu'on ne peut trouver pourrait-on en goûter ?

Debout devant ſa tente, les yeux fixés ſur les monts pendant toute la

nuit Artaxerce veille, écoute : le plus leger murmure, le moindre bruit l'épouvante, ou le fait tréſaillir de joye. Il croit toujours entendre des ſons plaintifs, des longs gémiſſemens. Tout-à-coup des feux s'allument, s'élevent dans les airs. Des flots rapides de brigands, le fer, la torche en main deſcendent des montagnes. Les noms de *Zulmar*, de *vengeance*, de *proye* frappent, étonnent ſes oreilles. Aux armes ! s'écrie-t'il, qu'on s'éveille ! qu'on me ſuive ! qu'on défende ſes jours ! Ses gens ſurpris s'éveillent, ſe levent. Se couvrir de leurs armes, abattre leurs pavillons, aſſigner des hommes pour leur garde, voler aux brigands, les mettre en fuite n'eſt pour eux qu'un moment. Acharnés à leur pourſuite, on les pouſſe juſques aux creux de leurs rochers. Des cris

élancés juſqu'aux nues ſont le ſigne de la victoire. Victoire ſuperflue ! le Prince en eſt-il plus tranquille ? Statira, ſa chere Statira en eſt-elle moins refuſée à ſes vœux ? O douleurs ! ô regrets ! s'écrie-t'il, elle eſt morte ! ſon frere, ſa ſœur auront peri ! .. Avides, forcenés enfants de ces rocs ! Brigands inhumains ! vous les avés ſans doute immolés ! Un ſi beau ſang a aſſouvi votre rage ! quels hommes, quels dieux les auront contre vous défendus ? Lâches ! vils aſſaſſins ! vos mains ont-elles pu ſe prêter à ce crime ? tant d'attraits ! de douceur ! de vertu ! ne vous ont point attendris ! helas ! êtes-vous ſuſceptibles d'attendriſſement ? Les cœurs nourris de ſang méconnaiſſent la ſenſibilité. Ils ne ſavent qu'être cruels.... Chere Statira ! je ne te verrai donc plus ! Le moment où je

croyais être au comble de mes vœux eſt pour moi le ſignal d'un eternel malheur ! Puis-je le penſer, ſans jurer d'exterminer ces fléaux du triſte voyageur ! Allons ! qu'ils périſſent tous ſous nos coups. Soldats, amis ſuivés, vengés votre Roi ; vengés Statira. --- Auſſi-tôt un même cri s'élance, *périſſent les meurtriers de Statira.*

Le ſoleil commençait à reparaître. La vivacité de ſes rayons ſemble favoriſer leur deſſein. Ils partent, les attaquent dans leur retraite, on s'anime, on s'échauffe au combat. Point de grace aux meurtriers de la famille d'Hidarne, s'écrient les Perſans, en fondant à coups preſſés ſur eux.

La vue de la mort, du ſang qui rougit les rochers irrite ces brigands, le déſeſpoir les ſecourt ; ils ſortent

de leurs antres.... *Périſſons s'il le faut, mais non point ſans vengeance!* L'euil enflammé, les dents grincées, les levres tremblantes, ils arrachent d'énormes pierres, les lancent d'un bras vigoureux ſur les Perſans & les écraſent ſous leur maſſe. Dejà preſque tous les gens du Prince ſont ou morts ou bleſſés. Lui ſeul fier, invulnérable s'avance contre eux, brave leurs coups. La terreur, le trépas partent de ſes mains. Mais que peut la valeur ſur le nombre! On le ſaiſit, on l'arrête, on lui arrache ſes armes. Le fer pour l'immoler eſt levé ſur ſon front. Il voit ſans s'étonner le coup qu'on lui reſerve. Frappe, dit-il au brigand qui le tient, frappe ton Roi. --- Mon Roi! je n'en connus jamais; l'or & la liberté voilà mes Souverains. Il veut frapper. Un de ſes compagnons le retient. Ce

n'eſt point ainſi, dit-il, qu'il doit mourir. C'eſt dans l'horreur des ſupplices ! courons au butin, maſſacrons ſes chevaux, leurs guides, briſons ſes chars ſuperbes, & de leurs débris ſur le plus haut de ces monts élevons un bucher. Que la Perſe étonnée en comtemple les flammes! qu'elle voie au milieu ſon Prince devoré! voila le ſacrifice, la vengeance dus aux mânes de *Zulmar*.

Ces cœurs endurcis contre l'humanité ſe rendirent tous à cet avis. On précipita le Prince dans le creu d'un rocher. Deux hommes furent aſſignés pour le garder ; tandis que les autres volerent au pillage. Les tréſors, les pierreries, les riches étoffes, tout ce qu'il avait apporté de précieux fut en un inſtant ravi. Ses chars fracaſſés, mis en pieces furent portés au ſommet d'une

montagne. On les rangea en pile, & tout autour on mit des torches ardentes. On revint à lui, on le dépouilla de ſes habits & on le revêtit de ceux que *Zulmar* portait ordinairement ; ils étaient encore tout couverts de ſang. Sous cet habillement on le mene à la mort, il y marche d'un viſage aſſuré. Ses yeux, ſans s'étonner apperçoivent de loin le funeſte bucher qui le doit conſumer, mais quel autre ſpectacle ſe découvre à ſa vue ! Une cabane, un tombeau, une femme nageant dans ſon ſang & prête à expirer. Un guerrier en pleurs s'empreſſe de lui donner du ſecours, il reconnait Roxane, Roxane la ſœur de ſon amante ! Il demeure immobile. L'étonnement, l'horreur ont enchainé ſes pas. Les larmes, les ſanglots ont preſqu'éteint ſa voix & ne laiſſent

paſſage qu'aux noms de *Statira*, de *Roxane*.

Roxane s'entend appeller, elle entrouvre une euil mourant, ſe ſouleve, regarde, écoute, elle apperçoit Artaxerce, reconnait ſa voix. Le plaiſir de le voir a ranimé ſes forces. Appuyée ſur le guerrier qui la ſecourait, elle s'avance lentement vers lui. Il la voit, il s'eſt arraché des bras de ſes bourreaux, il a volé vers elle, il lui prodigue les plus tendres embraſſemens, ô Roxane! (s'écrie-t'il) O ma ſœur! un nom ſi doux m'eſt permis! Le ciel nous rejoint donc!.. Mais en quel tems? en quels lieux? ſur des monts calcinés! au moment, moment cher & terrible! où je vais à la mort! où vous la portés dans vos flancs!.... Quelles mains, quel monſtre vous a frappé? O Statira! ô mon amante!

as-tu ſubis le même ſort ? Voit-elle encore le jour, le jour que je vais perdre ? Voyez vous ſur ce mont ce bucher, helas ! formé des chars que j'avais amenés pour vous conduire en triomphe à la cité des Rois ? C'eſt là que je vais perdre la vie ! trop heureux, ſi en la perdant, je pouvais conſerver la votre ! --- Vous, Prince ! vous mourir, quand Statira vit encore ! --- Elle vit ! je pouvais la revoir ! douce & funeſte nouvelle ! apprendre ſon bonheur aux portes du trépas !.. Il n'en put dire davantage, ſes paroles expiraient dans ſa bouche, les yeux noyés de pleurs, attachés au ciel, il ſemblait lui reprocher la cruauté de ſon ſort.

Roxane dont la vue d'Artaxerce avait ranimé les forces à l'aſpect du bucher où l'on eſt prêt à le conduire, les perd de nouveau. Elle tombe

inanimée dans les bras du guerrier. Il la ſoutient, l'arroſe des larmes que lui arrache la vue d'un tableau ſi attendriſſant; s'efforce de lui rendre un reſte de chaleur prêt à s'évanouir.

Cependant les brigands dont la ſupriſe avait pour un inſtant ſuſpendu la fureur, reſaiſiſſent le Prince, & incapables de s'ébranler, *à la mort*, lui crient-ils: à ces cris il ſort de l'eſpece d'aſſoupiſſement où l'excès de la douleur l'avait plongé; il les regarde, & d'une voix ſuppliante, ſouffrés du moins, dit-il, ſouffrés qu'avant ma mort j'embraſſe encore une fois la ſœur de mon amante. On le mene auprès d'elle, il la prend dans ſes bras, la preſſe contre ſon ſein, couvre ſes joues glacées des plus ardents baiſers, les inonde de larmes, & s'addreſſant

au guerrier qui lui donne du ſecours ; généreux inconnu, dit-il, prénés ſoin de ſes jours ! qu'elle reſpire, qu'elle vive pour apprendre à ſa ſœur, que ſon amant était fidelle! qu'il meurt pour l'avoir voulu venger ! ... Vous même, ſi un Prince malheureux à des graces à vous demander, racontés lui mon malheur... Reconduiſés cette famille déplorable auprès de Darius ! .... Ce n'eſt point un Prince ingrat ! il connait le prix d'un ſervice, & celui que vous m'aurés rendu, trouvera ſa récompenſe.... Dites lui, dites à ce pere infortuné l'horreur de mon trépas!... Helas! que de pleurs ! que de regrets ! il va lui cauſer ! Que de douleurs !... Puis-je y penſer ſans frémir ? .... Se rappellant à ces mots qu'il avait près de ce lieu apperçu un tombeau, ne doutant point que ce ne fut celui

d'Hidarne, il s'en approcha avec le guerrier en ſoutenant Roxane, qui par le mouvement revient ſoudain à elle, voit Artaxerce à ſes côtés, fait un effort pour l'embraſſer & ſe trouvant auprès du tombeau de ſon pere, c'eſt ici, dit-elle, d'une voix preſqu'éteinte, c'eſt ici que mon pere a vu trancher ſes jours! C'eſt là que pour la derniere fois nous l'embraſſames! qu'il prononça votre nom! vous nomma ſon fils.... Au même endroit un barbare a ſur moi porté ſes mains cruelles!... L'herbe teinte de ſon ſang fume encore du mien!

Pendant qu'elle parlait ainſi, le Prince, l'euil fixé ſur le tombeau y liſait avec admiration l'épitaphe dont ſes enfants l'avaient décoré. Plein de reſpect, d'horreur & de ſaiſiſſement, il ne pouvait détacher

ſes regards de ce monument ſacré de la tendreſſe filiale. Il le tenait embraſſé, l'inondait de pleurs, c'eſt donc là, diſait-il, qu'eſt renfermé ce qui reſte d'Hidarne! quel monument pour un grand homme! un heros!... Mais les vertus illuſtrent le plus vil monument... Moi, fils du Roi des Rois! que je me tiendrais heureux d'en avoir un pareil! que mes cendres fuſſent miſes dans la même urne que les ſiennes! vous! vertueux guerrier! vous, mon ami! Car le malheureux eſt ami de tous les hommes, c'eſt le dernier bienfait que j'exige de vous! vous, ma chere Roxane, reſſouvenés-vous d'un Prince infortuné, rappellés-en la memoire à Statita! dites lui que mes dernieres larmes m'ont été arrachées par la douleur de la perdre pour jamais! Que ma der-

niere parole fut ſon nom ! que mon dernier ſoupir fut pour elle !... Adieu ; vivés heureuſe ! retournés à mon pere ! pour moi, je m'en vais à la mort ! Il ſe tourne auſſi-tôt avec un attendriſſement mêlé de nobleſſe du côté des brigands.... Barbares, dit-il, menés votre maître au bucher....

Non, s'écrie Roxane, en s'attachant au Prince, vous n'y irés point! non je ne verrai point l'horreur d'un tel trépas! ... ou les même flammes devoreront mon corps!.. La force avec laquelle elle profera ces mots rouvrit ſa bleſſure, le ſang en ſortit avec abondance & rougit tous les habits du Prince qu'elle tenait embraſſé.... Quel eſt le cœur de bronze qui n'eut point répandu de larmes ? Vous, qui l'avés ſenſible ; figurés-vous l'émotion que de-

vait éprouver le guerrier qui en était ſpectateur, ô tendreſſe ! ô horreur ! s'écria t'il, non Prince, non Roxane, vous ne mourrés point ! ou ma valeur vous arrache à la mort, ou je meurs avec vous ! il eſt doux de mourir avec ceux qu'on ne peut ſecourir, tout en diſant ces mots le fer brille en ſes mains, il ſe précipite ſur les brigands, dont une partie, trompant ſes yeux, traine ſans pitié Artaxerce & Roxane au bucher. Dejà ils y ſont arrivés. En vain le Prince uniquement occupé de Roxane s'efforçe d'étancher ſon ſang, la conjure de vivre. Ses prieres, ſes pleurs, rien ne peut la détacher de lui. Que tardés vous, dit-elle, aux brigands qu'Artaxerce implore en ſa faveur? lancés nous au bucher! ces mots parviennent aux oreilles du guerrier qui lui ſeul diſpute la victoire

victoire à cinq ou ſix brigands reſtés contre lui. Il accourt, la vue du danger, des torches ardentes, du bucher, de la mort ranime ſon courage. Les gémiſſemens qu'il pouſſe, les coups qu'il porte font reſonner les airs. Inutiles efforts ! vaines clameurs ! il eſt lui même prêt à périr.... Artaxerce, Roxane ſont ſur le bucher, il y monte, on ſe diſpoſe à y mettre le feu.... Des Bactriens, avec qui Statira était depuis pluſieurs jours revenaient avec elle pour chercher Roxane & Teriteuchme de qui elle était ſéparée (on dira comment dans la 2e. Partie.) Ils étaient déjà près de ces lieux. Les cris du guerrier parvinrent à leurs oreilles, ils accourent au bruit, *Ciel ! une femme enſanglantée! deux hommes en pleurs ſur un bucher!* leurs pas ſe précipitent, ils arrivent,

les brigands à leur vue tremblent, & la torche à la main prennent la fuite: Statira qui les accompagne entrevoit, reconnait Artaxerce & Roxane. *Mon amante ; ma ſœur ;* Elle n'a pouſſé que ces deux cris. Elle eſt aux pieds du bucher, leur tend les bras. Artaxerce la voit. *O bonheur inoui ;* Il ſaiſit Roxane, deja demi-morte par la perte de ſon ſang, ſaute du bucher, s'élance avec elle dans les bras de Statira. Dieux ! quel moment ! quel tranſport ! quelle yvreſſe pour Artaxerce ! du bucher dans les bras d'une amante ! de la mort au comble de ſes deſirs !... Quel doux, quel rapide paſſage ! l'excès de ſa joye rendait ſon corps tout de feu, les pleurs roulaient dans ſes yeux enflammés, ſes joues teintes du plus charmant coloris, ſes levres, ſes membres, ſon cœur étaient

agités de ces douces palpitations que cauſe la vivacité du plaiſir, il ſerrait avec une eſpece de fureur, (car il eſt des momens où le plaiſir a des fureurs, plutôt que des tranſports) il ſerrait dans le cercle de ſes bras Statira & Roxane, il preſſait leur ſein palpitant contre le ſien. Avec quelle activité ſes levres brûlantes fixaient par des baiſers ſon ame fugitive, tantôt ſur celles de ſon amante, tantôt ſur celles de ſa ſœur! ſes ſoupirs ſe confondaient avec les leurs. Son cœur bondiſſant ſe noyait dans le même torrent de voluptés, il levait quelquefois ſes yeux vers le ciel comme pour dire: *Dieux! dans vos ſejours voluptueux goûtés vous des délices auſſi piquantes que les miennes?* & ſoudain il couvrait de baiſers Statira & Roxane, il était hors de lui même, il ne ſe

connaiſſait plus, eh, peut on ſe connaitre dans de pareils moments? On n'eſt au comble du plaiſir, que lorſque l'on s'eſt entiérement oublié. Notre exiſtence alors ſemble être confonduç, identifiée avec celle des objets qui nous enyvrent de joye. Celle d'Ataxerce, de Roxane, de Statira était la même. Le même principe de vie, le plaiſir, les animait tous trois. L'amitié, l'amour, la nature avaient pour eux réuni leurs douceurs; Roxane affaiblie n'avait plus aſſez de force pour les goûter.... J'expire, dit-elle, ... d'une voix éteinte, peut on mourir plus délicieuſement, que de mourir de joye? Elle tomba à ces mots évanouie dans les bras du Prince & de ſa ſœur.

La joye diſparait auſſi-tôt, fait place à la triſteſſe & aux empreſſemens de l'alarme: la pâleur livide

de la mort ſe répand ſur tous les viſages qui, un moment auparavant, étaient le ſiege de la divine rougeur du plaiſir. Chacun autour de Roxane crie, s'empreſſe de la rendre à la vie. Le guerrier ſur-tout, plein d'activité court dans une forêt voiſine, revient avec ce dictame merveilleux dont Venus s'était ſervie ſi utilement. (Peut être cette Déeſſe lui en inſpira-t'elle la penſée!) Il le lui mit ſous le nez. Les canaux de ſa reſpiration s'ouvrent auſſi-tôt, & reſpirent avec la délicieuſe odeur de ce ſimple, le ſouffle de la vie; les yeux déjà fermés à la lumiere ſe rouvrent de nouveau, elle revit. A ce cri; nouveaux tranſports d'allégreſſe, nouveaux éclats de joye; chagrins, douleur, triſteſſe, vous êtes évanouis! s'écrie Artaxerce en embraſſant encore ſa ſœur & ſon amante; la jouiſſance de la félicité

doit effacer le ſouvenir de tous les malheurs, ou ſeulement doit ſe préſenter à l'eſprit, pour la rendre plus vive. Livrons nous, ma chere Statirra, livrons nous à la notre ! livrons nous au plaiſir d'être bientôt unis ! mon pere par l'himen couronne notre ardeur ! Ameſtris par le même nœud, ſera liée à Teriteuchme ! Mais où eſt-il ce tendre ami ? ce frere ſi cher ? Pourquoi ne vient il point partager nos tranſports ? .... Quoi ! .... vous verſés des larmes.... quand le ciel nous rejoint, ſont elles faites pour nous ? Notre bonheur ſerait-il imparfait ? .... O Teriteuchme ! O Ameſtris ! ne ſeriés vous pas heureux, quand Statira, quand Artaxerce vont l'être ? .... Chere Statira ! .... toujours des pleurs ! ah ! que l'ardeur de mes baiſers les ſeche ! .... Teriteuchme eſt il mort ? .... Les lar-

mes, les ſoupirs étaient ſes ſeules réponſes. Quelle incertitude cruelle pour le Prince ! Afin de ne point attriſter davantage Roxane & Statira, il ceſſa de leur faire des queſtions ſi embarraſſantes, puis ſe tournant vers les Bactriens ſes libérateurs, généreux inconnus, leur dit-il, vous à qui je dois le jour, que ne puis-je à préſent payer un tel bienfait ! Mes ſentiments ſont encore le ſeul retour que je puiſſe vous donner. J'ai vu, vous le ſavés, par ces brigands tous mes gens maſſacrés, mes tréſors ravis, mes chars fracaſſés. Leurs débris mêmes, vous le voyés, devaient être les inſtrumens de leur rage & de mon trépas. Maintenant ſans ſuite, ſans vêtemens, réduit à la derniere extrêmité ; mais trop heureux, puiſque j'ai retrouvé la plus chere partie d'une famille mal-

heureuſe ! je retourne à la cour, daignés m'y ſuivre ; ma reconnaiſſance alors n'aura point de limites ; la richeſſe du trône de Perſe me permettra de m'y livrer : tous vos deſirs par moi ſeront remplis : après un grand ſervice tout eſpoir eſt permis....

— Prince, lui répondit le plus conſiderable des Bactriens. Rendre des ſervices pour en recevoir la récompenſe, c'eſt avoir l'ame baſſe & venale. La ſeule choſe qui put nous flatter, était Statira, elle était entre nos mains ; je l'aimais, & j'aurais défendu mon amour contre le premier Roi de la terre ; mais elle vous adore.... inſtruit à reſpecter ſes deſirs, je vous la remets pour les combler : j'aurais bravé en vous le Prince, je céde à l'amant de Statira.... Quelle devienne votre

épouſe ! elle a trop de vertus, trop d'attraits pour être ſans couronne.... Vous avés perdu votre ſuite ? nous vous en ſervirons: nous vous accompagnerons juſqu'à Paſagarde, mais vous ſouffrirés qu'après avoir été témoin de votre bonheur, nous revenions dans notre patrie, ſans avoir reçu de vous le moindre prix; en peut il être un plus flatteur, que d'avoir obligé ce qu'on aime, & d'avoir rendu un homme heureux après avoir ſauvé ſes jours ?

Le guerrier qui avait ſauvé Roxane, qui avait voulu mourir avec elle voulut auſſi être de la ſuite d'Artaxerce. Que ce Prince en fut charmé ! Celui qui voulait expirer avec moi, dit-il, doit y vivre auſſi, & il lui fit promettre de paſſer ſa vie à la cour. Pénétré alors de reconnaiſſance, attendri juſqu'au fond du

cœur, il s'abandonna à la joye autant que l'incertitude où l'avait plongé le ſilençe de Statira à l'égard de Teriteuchme, pouvait le lui permettre.... Il prodigua les plus doux embraſſemens à tous ſes libérateurs; & par ſes tendres diſcours leur témoigna les ſentimens que leurs bienfaits avaient verſé dans ſon cœur....

Il était près de midi, l'ardeur du ſoleil embraſait l'air. Pour ſe mettre à couvert, les Bactriens propoſerent à Artaxerce de ſe retirer dans une forêt & d'y élever des tentes. Non, dit Statira, notre cabane ſubſiſte encore, qu'elle nous ſerve d'aſyle! en peut il être un plus doux! Mes mains ont contribué à le former.... Quel eſt celui d'entr'eux qui eut voulu s'oppoſer à ſes deſirs? Etait-ce Artaxerce? il n'en avait point d'au-

tres que les ſiens. Tous ſe rendirent donc dans la cabane, on ſervit un repas champêtre; ah! qu'il fut délicieux pour Artaxerce! vos mains, charmante Statira, l'avaient apprêté! Le reſte du jour fut conſacré à faire des réparations dans cette demeure paiſible pour y paſſer la nuit, à viſiter le tombeau d'Hidarne, à le couvrir de fleurs, & à le baigner de larmes. Le ſoir on fit un repas pareil à celui du matin. Artaxerce alors pria Statira de lui raconter ce qui lui était arrivé depuis la mort de ſon malheureux pere. Peut on refuſer quelque choſe à l'objet que l'on aime! elle acquieſca à ſa demande avec toute la complaiſance poſſible & commença ainſi ſon recit.

CHAPITRE IX.

PRINCE, vous m'ordonnés de peindre des malheurs qui devraient pour toujours être conſacrés au ſilence. Le ſouvenir ſeul que j'en ai, me fait frémir d'horreur. Pardonnés, ſi en vous les retraçant, mes larmes quelquefois, viennent à m'interrompre. Qui n'en verſerait pas à ce triſte recit, eut-il même le cœur auſſi dur que celui qui fut l'artiſan de nos maux?

L'auteur de nos jours avait peri ſous les coups du féroce *Zulmar*. Il eſt inutile de vous redire les circonſtances de ſa mort; vous les avés ſans doute appriſes. Nous lui avions rendu les derniers devoirs & renvoyé les chars, les eſclaves dont

votre générosité l'avait honoré. Contents de la nourriture que nous fournissaient ces forêts, nous habitions cette cabane tranquille, élevée par nous auprès de son tombeau. Chaque jour avant l'aurore nous allions l'arroser de nos larmes. Nos mains prenaient plaisir à le couvrir de fleurs. Nous nous en étions fait un devoir, & ce devoir avait pour nous des charmes. Quand nous l'avions rempli, errant sur le penchant des collines, nous portions nos regards sur la vaste étendue des riantes campagnes de Perse. L'aspect de la patrie a des douceurs pour ceux qui en sont éloignés. Il consolait Teriteuchme & Roxane. Pour moi seule, il était un sujet d'amertume, il excitait mes regrets, & réveillant dans mon cœur un amour malheureux, il y plongeait les traits du

deſeſpoir.... C'eſt donc là, m'écriais-je, le lieu où va regner mon amant! c'eſt la, qu'idole d'un peuple heureux, Artaxerce va pour toujours m'oublier!

Que ces cruelles idées me déchiraient le cœur! Pour cacher mes tourmens, je m'écartais ſeule dans des lieux ſolitaires, là je donnais un libre cours à mes plaintes. Quoi! tu ſerais infidele! Artaxerce! après tous tes ſermens tu pourrais me trahir! abandonner Statira! Cruel, ſi tu m'aimais encore; me laiſſerais tu dans les deſerts en proye aux horreurs de l'indigence? Un veritable amant eſt toujours généreux; non tu ne m'aimes plus!

Aſſiſe à l'entrée du creu d'un rocher, je repetais un jour ces plaintes: tout-à-coup *Zulmar*, l'aſſaſſin de mon pere, lui qui m'avait

voulu deshonnorer, parut à mes genoux; consolés vous, me cria t'il, un autre vous adore! la crainte m'avait étouffé la voix, l'indignation me la rendit. Retire toi, monstre, oses tu bien encore te montrer à mes yeux? Crains le désespoir d'une fille dont ton bras a massacré le pere. La nature donne de la force à l'ame la plus faible, je vous l'avoûrai, oui, si j'eusse à cet instant eu un poignard, je l'aurais enfoncé dans ses flancs odieux. Je l'accablai de reproches, je lui prodiguai toutes les injures que me dicta l'horreur de sa présence. Ce tygre, jusqu'alors furieux, loin de s'en irriter semblait s'être adouci. Etes vous, me disait-il, d'une voix suppliante, êtes vous inflexible? Mon crime est horrible, il est vrai; mais l'amour le causa. Jugés de son ardeur pour la grandeur du crime,

Pourriés vous ne point me lep ardonner ? m'en hair davantage ? un coupable ainſi qu'un malheureux, a des droits à la pitié. Des larmes en parlant coulaient de ſes yeux enflammés. Sa voix perçait à peine à travers les ſoupirs, les ſanglots. Le repentir qui ſemblait l'avoir ſaiſi, la triſte ſituation où je le voyais me touchèrent. Quoi qu'indignée contre lui, je ne pus m'empêcher de le plaindre. La pitié balança mon reſſentiment. Appercevant ſur mon front un air moins ſévere, il ſe crut au comble de ſes vœux, il s'enhardit, il porta l'audace juſqu'à ſaiſir ma main avec tranſport, il voulut la couvrir de ſes levres impures, je l'arrachai avec fureur & me dérobai à ſes yeux. Il me pourſuivit. Ayant tout à craindre de lui, j'allai rejoindre mon frere & ma ſœur. Je leur racontai ce qui

venait de m'arriver. Envain ils me prierent de ne plus me ſéparer d'eux. La ſolitude attire les amantes infortunées, elle m'était trop chere. Je pouvais en liberté, Prince, m'y occuper de vous, trop heureuſe, ſi le farouche *Zulmar* ne fut point venu m'y troubler !

Par tout où je portais mes pas, je le trouvais toujours. Sans ceſſe il m'importunait par la peinture de ſon repentir, de ſon ardeur. Pouvés vous, diſait-il, aimer un ingrat, un parjure, un traitre, qui vous abandonne ? & moi tendre, fidelle, ſoumis, je ſuis abhorré de vous ? --- Moi ! aimer un brigand coupable des forfaits les plus noirs ! --- En eſt-il, me répondait le lâche, que le repentir n'efface ?

Vous vous perſuadés ſans doute que je n'avais rien à redouter d'un

homme dont les discours paraissaient si respectueux. Que votre erreur est grossiere ! qu'a travers son respect j'entrevoyais sa rage ! Le moment même où il me les tint fut marqué par l'accident le plus terrible.

Voyant qu'il ne pouvait me flechir, que toujours insensible à ses feux, ma vertu était inflexible ; un jour il se jetta sur moi, répons, s'écrie-t'il, en me serrant dans ses bras, répons à mes transports, ou je vais sur toi seule assouvir ma fureur, je me défends, il s'irrite, ô mon cher Artaxerce où étiés vous alors ? Ma voix, ma faible voix vous appellait en vain ! le barbare à votre nom redoublait sa furie, *non*, *tu ne jouiras point de ta proye*, *indigne rival*, mes prieres, mes pleurs, rien ne l'arrête. Le fer est dans ses mains, la mort devant mes yeux. Je la

ſouffrirai plutôt, que de me prêter à tes deſirs, frappe, barbare, lui diſais-je, frappe, qui répandit le ſang de l'auteur de mes jours, redouterait-il donc de répandre le mien? Non, dit-il, non je ne le crains point, il leve le bras, veut frapper. Teriteuchme attiré par mes cris, d'un coup de ſon épée le déſarme & veut la lui plonger dans le ſein; ce lâche évita le coup, & prît la fuite, Teriteuchme voulut le ſuivre, helas! depuis ce temps nous ne l'avons plus vu! O mon frere, en quels lieux gémis-tu? Aurais tu ſuccombé ſous la main du barbare? Seraisje encore la cauſe de ta mort? malheureuſe Statira! tes funeſtes attraits cauſeront donc la perte de toute ta famille! (Ses ſoupirs, les larmes d'Artaxerce interrompirent ſon recit. Après un peu de ſilence elle continua....

Roxane & moi nous nous occupâmes à le cherchee tout le reſte du jour. Nous ne pumes découvrir aucune de ſes traces, l'obſcurité nous ramena à notre cabane. Jamais nuït ne fut plus cruelle pour moi. Le ſommeil ne pouvait abbaiſſer ma paupiere. Des images effrayantes me feſaient reſſentir tout ce que la mort peut inſpirer de terreur. La nature irritée dans mon cœur, me criait, *fille, ſœur ingrate ! Le trépas d'un pere, d'un frere eſt ton ouvrage.*

Dans ce trouble affligeant je me levai avant l'aurore, je partis, je franchis les rochers, je traverſai les bois, je m'épuiſai en clameurs inutiles. Teriteuchme était ſourd à ma voix. Accablée de fatigues, les pieds meurtris, enſanglantés, pour me repoſer, je m'aſſis ſous l'ombrage d'un arbre. J'appuyai contre ſon

tronc ma tête que le ſoucis ſemblait rendre pour moi un péſant fardeau. L'excès de la douleur aſſoupit mes ſens. Je m'endormis. A mon reveil un bruit ſe fit entendre au tour de moi. Mon nom répété par l'écho vint frapper mon oreille. *Eſt-ce toi, cher Teriteuchme qui m'appelle* ? Je me leve, j'accours. Erreur helas ! trop tôt diſſipée ! C'était Roxane qui ignorant où j'étais allée me cherchait par tout. Elle me fit de vains reproches ſur le peu d'amitié que je lui temoignais en me ſéparant d'elle. Toute occupée de Teriteuchme, je ne répondis rien. Malgré l'ardeur du ſoleil, malgré ma laſſitude nous parcourumes enſemble pour le trouver une immenſe vallée dont les deux côtés étaient couronnés de rocs dont le ſeul aſpect rempliſſait de frayeur. Sur le ſoir

nous fumes ſurpriſes par une tempête affreuſe. Le tonnerre, les éclairs, les vents ſe diſputaient l'empire des airs. La pluye, la grele tombaient avec fureur, & formaient d'impétueux torrents qui précipités du ſommet des montagnes pouſſaient au-deſſus de nos têtes un effroyable murmure. Pour nous mettre à l'abri nous entrames dans un antre. Nous y paſſâmes la nuit; mais quelle nuit, juſte ciel!.. tout autour de nous les bêtes feroces pouſſaient des rugiſſements épouvantables. Le rocher au-deſſous duquel nous étions ſemblait ſans ceſſe vouloir ſe déraciner; la terre éprouvait d'horribles tremblements. Vingt fois nous vîmes le moment où nous allions être englouties ou écraſées.

Le ſoleil cependant reparait, l'orage s'évanouit. Nous nous remet-

tons en marche. Nul veſtige de Teriteuchme .... tout eſt deſert, tout eſt inſenſible. Déſeſperées, affaiblies par une longue courſe, nous nous étions repoſées ſur la cime d'un mont, d'où nous découvrions au loin une plaine ſpacieuſe. C'était le pays des Bactriens. Nous réſolvons d'y aller ſans autre guide que le deſir de trouver Teriteuchme, nous nous mîmes en route. Trois jours entiers s'écoulerent, pendant leſquels égarées à travers les montagnes, nous marchâmes ſans que le plus petit hameau, la moindre trace d'homme s'offrit à nos regards. Quelques fruits ſauvages, nous ſervaient de nourriture, & des antres de retraites pendant la nuit. Arrivées aux rives d'une petite riviere nous ne ſavions comment la traverſer, après l'avoir long-temps cotoyée

nous découvrîmes de loin une forêt dont les arbres d'une hauteur extraordinaire & dépourvus de rameaux juſqu'à la cime, nous laiſſaient entrevoir au milieu les avenues d'une eſpece de palais. Nous y addreſſâmes nos pas. A meſure que nous approchions, nous appercevions des flammes qui s'élevaient dans l'air. Des cris, des hurlemens ſe feſaient entendre. Tous autres que nous auraient ſans doute été glacés de crainte, mais qu'avions nous à redouter ? La mort ? helas ! quand la vie n'eſt plus qu'un tiſſu de douleur, peut on craindre de la perdre !

Nous entrâmes dans le bois. Ciel ! quel effrayable tableau ſe découvre à nos yeux ! Cette eſpece de palais eſt le temple de l'idole la plus énorme. Sa tête porte l'empreinte des traits d'une femme. Son front

heriſſé

heriſſé de cornes de ſerpens eſt d'une largeur étonnante. Des dents longues & pointues ſortent de ſa bouche & ſe recourbent vers ſon menton, qui ſemble enſeveli entre deux joues fort enflées. Une de ſes mains eſt armée d'un poignard étincelant & d'un flambeau qui répand la plus vive clarté; l'autre tient une gerbe de bled, un ſep de vigne, & une touffe des fleurs les plus vermeilles. Ses Miniſtres ſont des femmes inhumaines, auſſi laides que leur idole & qui immolent toutes les étrangeres qui paraiſſent avoir la plus legere ombre de beautés. Elles ſont dirigées par un Pontife dont preſque toutes les fonctions ſe réduiſent à la purification des victimes. A notre aſpect elles s'élancerent ſur nous comme une troupe de furies, nous trainerent derriere le temple où tout

ce que la ſuperſtition a inventé de tourmens étaient raſſemblés. Une multitude d'hommes non moins affreux que les femmes qui nous conduiſaient, autour d'un feu violent ſe brulaient le corps. D'autres, la verge en main ſe le déchiraient. Pluſieurs ayant ſous les bras une corde attachée au ſommet d'un arbre ſe feſaient ſoulever à une extrême hauteur, & ſoudain rabaiſſer vers la terre. Tous, en ſe mutilant ainſi, croyaient honorer la Divinité. Helas, quel eſt l'aveuglement des humains! n'ont ils pas aſſez à ſouffrir, ſans redoubler encore leurs maux de leur plein gré ?

On nous fit voir cet horrible ſpectacle & l'on nous enferma enſuite dans une priſon où gémiſſait deja un grand nombre de filles malheureuſes. Le lendemain était une fête

ſolemnelle où toutes devaient être immolées. Par grace ſpéciale on nous vint annoncer que nous peririons avec elles, que nous nous diſpoſaſions à être purifiées.... Il était dejà fort tard. La nuit de tous côtés avait répandu ſes vapeurs. L'heure qu'on avait aſſignée pour la purification était venue. Auſſi-tôt l'airain frémit de toutes parts; notre priſon s'ouvre, on nous conduit dans un vaſte ſalon dont les lambris ſont couverts de lames d'or. On nous met les habits deſtinés aux victimes, on treſſe nos cheveux, on les orne de fleurs. Quelle parure pour aller à la mort! la mienne étaient cent fois plus riche, plus galante, que ce jour, ce jour ſi cher à ma tendreſſe où je ceignis votre front de lauriers, où Reine de la danſe je vis votre tein rougir, & vos yeux briller des

feux du plus ardent amour. Bientôt ſurvint mon tour pour être purifiée. J'étais tremblante. Celles que j'avais vues revenir étaient toutes éplorées. On me fit paſſer au cabinet du Pontife. Juſtes Dieux ! quelle ſurpriſe fut la mienne ! je vois un homme aſſis ſur des carreaux ſe lever, venir à moi les yeux tout enflammés d'amour, il me tend la main, je recule, il s'avance d'un air tendre, non, lui dis-je, non, puiſque je dois mourir, frappés ; je n'irai point à vos autels impies, la honte du deshonneur marquée ſur le front. La fermeté de ma réſolution l'étonna, ma vertu, ma pudeur redoublerent l'ardeur de ſes feux. Vous n'irés point à la mort, dit-il, ne craignés rien, impoſteur, lui répondis-je, ce n'eſt point le trépas, c'eſt la honte, le deshonneur que je crains. Ces paroles le firent

trembler. Au lieu de l'indignation à laquelle je m'étais attendue, je vis ſur ſon viſage ſe graver un certain air de douceur, il paraiſſait agité d'un trouble ſecret, il ſe jetta ſur un ſofa, & moi ſurpriſe, indignée je ſortis du cabinet; j'allai auprès de Roxane qui ſeule dans un coin du ſalon m'attendait avec impatience. Je lui racontai ce qui venait de m'arriver, incertaine de la ſuite qu'il pouvait avoir. On fit appeller Roxane. *Ma ſœur, ma chere ſœur iras tu dans ce lieu exécrable?* Oui, dit-elle, en s'éloignant avec fureur; elle entra, quelle fut ma joye de la voir auſſi-tôt ſortir avec un viſage plus ſerein! Je lui demandai ſi elle avait conſenti à ſon deshonneur, elle s'en irrita & me dit qu'elle l'aurait plutôt étouffé, & que dès qu'il l'avait vue, il lui avait commandé de

ſortir. Nous nous tranquilliſames dans l'attente de la mort,& ſatisfaites de n'avoir point terni l'eclat d'une vertu dont le ſang, l'auguſte ſang d'Hidarne avait été le ſceau.

Le lendemain avec l'aurore nous vîmes les cruelles Miniſtres de l'idole, s'aſſembler, & par d'horribles hurlemens s'exciter au ſacrifice affreux qu'elles devaient lui offrir. Elles vinrent nous chercher avec le plus pompeux appareil. Le Ponti fe à leur tête revêtu d'un habit de pourpre brillant d'or & de pierreries, nous rangea ſur deux lignes : Roxane & moi fumes placées dans le dernier rang, comme étant les dernieres venues. Au bruit de l'airain, des cantiques nous marchames à l'autel. Après les plus ſuperſtitieuſes cérémonies, ces Megeres impitoyables le poignard à la main s'élancent ſur

les victimes, les égorgent. *Ciel* ! elles fondent sur nous, le Pontife accourt, arrêtés, dit-il, arrêtés, ces deux victimes n'ont point encore été purifiées. Leur mort, ainsi le veut notre Dieu, doit être differée. Il nous prend par la main, & nous conduit toutes tremblantes dans le Sanctuaire du Temple où lui seul pouvait pénétrer. Il nous y laissa seules, & pendant son absence nous eumes le temps de revenir de notre frayeur. O Roxane, ô ma sœur, (en l'embrassant) te souvient il encore de ce que nous fîmes alors ? Quels furent nos entretiens ? Que de tendres embrassemens nous nous prodiguâmes l'une & l'autre ! Comme nos deux cœurs s'épanchaient ! Si tu pouvais regretter la vie, me disais-tu, pour qui serais-ce ?.... Prince, est-il besoin de vous dire ma réponse ?

vous le ſavés.... Vous fûtes toujours après Hidarne, après Roxane, après Teriteuchme, l'objet le plus cher à mon cœur! l'amour ne doit il pas tenir le premier rang après la nature!

Après un aſſez long-temps le Pontife déchargé des ſoins de ſon miniſtere (*) vint nous retrouver. A ſa vue nous nous levames toutes deux, croyant qu'il venait nous annoncer l'heure de la mort, il nous fit aſſeoir & s'aſſit près de nous. Il nous dit combien il avait admiré notre vertu, notre fermeté. Il nous temoigna le plus ardent deſir de nous arracher de ces lieux barbares & nous propoſa de s'enfuir avec nous en Perſe. Nous gardâmes le ſilence, il le prit pour un ſecret

(*) Je ſuis ſûr qu'il n'y a pas un petit maître en France qui ne deſirât être Pontife de ce Dieu. Ses fonctions étaient bien douces. Mais vous, Coquettes charmantes, voudriés-vous être ſes Prêtreſſes?....

conſentement, ſortit & alla tout diſpoſer pour notre départ.

Lorſque tout fut préparé, lorſque la nuit nous eut prêté ſes voiles pour couvrir notre fuite, il vint, les portes du Temple s'ouvrent à ſa voix. Enveloppées dans des manteaux de Miniſtres de l'idole, nous ſortons, deux hommes qui lui étaient affidés nous conduiſirent dans un antre à quelques lieues de là, où il leur avait dit de nous laiſſer, & qu'il viendrait nous y joindre. Nous l'attendimes envain pendant plus de deux heures. Surpriſes de ce qu'il ne venait point, nous ne ſavions que penſer. Roxane impatiente ſortit de l'antre & graviſſant ſur le rocher elle regarda de toutes parts. Rien ne s'offrit à ſa vue. Un moment après qu'elle fut rentrée, nous entendimes des cris aigus qui perçaient les airs

retentiſſants. O Roxane ! (m'écriai-je) nous ſommes pourſuivies par ces femmes inhumaines ! fuyons ! éloignons nous ! La crainte ranime ſouvent l'ardeur ; nous nous levons, nous jettons au loin ces lourds manteaux qui arrêtaient nos pas & nous nous enfonçons dans les gorges du Caucaſe. Le ſoleil revint bientôt éclairer notre marche. Nous la dirigeames ves ces lieux, lieux ſacrés pour nous, puis que la cendre du meilleur des peres y repoſe ! .... Dejà nous n'en étions plus guere éloignées. L'eſpoir d'y retrouver Teriteuchme nous animait encore. Perd-on jamais tout - à - fait l'eſpérance ! Sans elle que deviendrait les malheureux ! Arrivées ſur le penchant d'une colline qui n'était plus qu'à une petite diſtance de notre cabane, preſſées par la faim nous y

cherchâmes quelques racines. Nous nous repoſâmes pour les manger. Tout-à-coup nous vîmes venir vers nous un homme qui ſemblait nous appeller. Quand on deſire, quand on cherche un objet, tout ce qu'on apperçoit, qu'on entend parait l'être. C'eſt Teriteuchme, oui, c'eſt Teriteuchme diſions nous; nous volames au-devant de lui. Quelle ſurpriſe de trouver à ſa place l'indigne, le ſanguinaire *Zulmar* ! Notre premiere penſée fut de prendre la fuite ; mais le deſir d'apprendre de lui ce qu'était devenu mon frere nous retint. Moins timide que moi, Roxane l'aborda la premiere, elle l'interrogea. Sa réponſe fut un regard effroyable ſur nous. Helas ! nous nous crumes, cette fois, l'une & l'autre perdues ! Cet inſtant nous parut le dernier de nos jours ! ſeu-

les, ſans ſecours, ſans défenſes, dans un deſert, que n'avions nous pas à craindre des fureurs du meurtrier de l'auteur de nos jours, & peut être de celui de Teriteuchmel...

Tremblantes, inanimées, nous n'oſions ſur lui lever les yeux. Le cruel plongé dans un morne ſilence, combattu par l'amour & la fureur jouiſſait de notre effroi. Je le voyais tourner ſur moi un euil, tantôt tendre, languiſſant, enflammé; tantôt furieux, brillant des feux de la rage qui devorait ſon cœur. Je brulais & craignais tour à tour de voir le dénoument d'une ſi triſte entrevue. Helas! mon cœur me diſait trop qu'il me ſerait funeſte.

Roxane revenue de ſa frayeur, voyant qu'il gardait toujours le ſilence redoubla ſes queſtions. Vil & lâche brigand, lui dit-elle; d'un

air fier, de quel front oſes-tu nous aborder ? Que viens tu nous apprendre ? L'aſpect d'un inhumain n'annonce que le trépas. Ta main s'eſt-elle trempée dans le ſang de mon frere ? --- Oui, repartit-il, & elle eſt prête encore à ſe baigner dans le tien, il tire un poignard enſanglanté....

Figurés-vous, Prince, l'horreur que j'eprouvai à cette vue. Un ſigne certain du trépas de mon frere était offert à mes yeux ; la réponſe du barbare le confirmait encore. Moi ſeule en étais cauſe, je le ſavais ; &, pour les cœurs ſenſibles, il eſt bien plus dur de cauſer la mort d'autrui que de la ſouffrir ſoi-même. Je ne put retenir l'éclat de ma douleur. Furieuſe, verſant des pleurs de rage, je m'élance ſur lui, je fais de vains efforts pour lui arracher le

glaive fatal. *Eh ! qu'en euſſiés-vous fait, me dirés vous ſans doute ?* Sanguinaire une fois, je l'euſſe plongé dans les flancs du barbare, je lui euſſe arraché le cœur, & mes mains, mes propres mains l'auraient déchiré ; mais le cruel connaiſſait trop mon impuiſſance & comtemplait ma fureur d'un euil tranquille !

Ma ſœur n'était pas moins agitée que moi ; mais plus forte, elle allait lui porter un coup ſur, quand trois de ſes compagnons viennent, nous ſaiſiſſent & nous entrainent avec eux. Il eſt un degré dans l'infortune où les plus terribles accidents, ne ſurprennent plus. Ce dernier ne nous cauſa ni ſurpriſe, ni crainte : nous étions enſemble, que pouvions nous redouter ? Nos cœurs pouvaient du moins ſe répandre l'un dans l'autre, ils étaient plus unis que jamais. Le

malheur reſſerre les nœuds de la nature ; mais il rend auſſi la ſéparation plus douloureuſe. Nous l'éprouvâmes. Ces brigands qui nous conduiſaient formaient entr'eux le deſſein de nous ſéparer ; nous les entendimes ; nous nous précipitames dans les bras l'une de l'autre ; & nous ſerrant mutuellement de toutes nos forces. Barbares, leur diſions nous, venés ſi vous l'oſés ; venés. Avant de nous ſéparer, il faudra nous arracher les bras, & nous nous entrelacions toujous plus étroitement. Que nous euſſions déſiré en cet inſtant voir nos corps unis comme nos cœurs. Vœux ſuperflus ! je vis, je vis ces inhumains ſaiſir Roxane, la frapper & l'arracher de mes bras tout tremblans ! Vainement je veux la ſuivre ! Vainement je l'appelle ! Elle diſparut bientôt à mes yeux. Je fus

trainée dans l'aſyle de *Zulmar*. Dois-je vous dépeindre cette demeure infernale ? Elle n'eſt pas éloignée d'ici, & nous avons encore tout à craindre de ce brigand ! Il peut, il peut cette nuit venir nous ſurprendre & nous arracher à tous la vie ! (*Artaxerce la raſſura en lui racontant ſa mort & les triſtes ſuites quelle avait eues ; & elle reprit ſon recit.*)

Ce traitre réſolu de ſatisfaire ſon brutal amour croyait dejà toucher au comble de ſes vœux. Les rayons de la joye enflammaient ſon viſage. Il ne me reſtait plus contre lui de reſſource. Entre la perte de mon honneur ou la mort ; je ne voyais point de milieu. Il fallait opter. Mon choix pouvait-il être douteux ! Il eſt beau, me diſais-je de mourir pour ſauver ſa vertu & les jours couverts d'opprobre & d'infamie ſont cent

fois plus affreux que la mort.

Vous me demanderés peut être s'il me donna le temps de tenir ces diſcours. Oui, Prince, il ſe croyait trop aſſuré de ſa proye, pour uſer d'abord de violence. Quoique ce fut ſon intention, ſi je reſiſtais; je fus traitée avec toute la douceur poſſible. On ſervit un ſomptueux feſtin. Les vins les plus exquis, les liqueurs les plus recherchées, les mets les plus délicats, tout y fut prodigué. La table de votre pere n'eſt pas ſervie avec plus de magnificence. *Zulmar* le verre ſans ceſſe à la main excitait ſes compagnons à l'imiter. Buvons, leur diſait-il en jettant ſur moi des yeux de feu, buvons, les plaiſirs de la table ajoutent à ceux de l'amour.

Quels propos affligeans pour moi! de quelle horreur, en les entendant n'étais-je pas ſaiſie! Chaque

fois qu'il les tenait, il me ſemblait qu'il enfonçait à la fois cent poignards dans mon ſein. Ce barbare était pour moi le vautour que les Grecs diſent ronger Promethée attaché ſur un rocher de ce mont. Mes entrailles ainſi que les ſiennes paraiſſaient renaitre pour être devorées par de nouvelles douleurs. L'infamie ſous les couleurs les plus noires ſe peignait à mon eſprit, & je me voyais ſur le point d'en être couverte. Ombre d'Hidarne, ombre chere & ſacrée de l'auteur de mes jours, vous paraiſſiés en ce moment errer autour de moi, vous veniés me ſoutenir ſur le penchant rapide de l'abime. Je croyais vous voir encore me couvrir de votre auguſte ſang, je croyais entendre encore votre bouche proférer ces paroles ſi chers à ma mémoire. " *Sois couverte du*

ſang paternel ; qu'il ſoit le ſceau de ta vertu ! verſes , plutôt que de la perdre , tout celui qui coule dans tes veines. Elles affermiſſaient mon courage que mon amour pour vous, Prince , venait abbattre. Oui , dans cet inſtant , mon amour m'était funeſte. Je me rappellais le votre , j'entrevoyais les barrieres éternelles de la tombe prêtes à s'élever entre nous , je me peignais vos cris , vos gémiſſemens , votre deſeſpoir. J'en reſſentais toutes les atteintes. Eſt-il des maux qui ne ſoient point communs entre deux amants !... Une choſe cependant verſait dans mon cœur la plus douce conſolation , c'eſt qu'en apprenant ma mort, vous apprendriés du moins que Statira était fidelle , que ſa vertu la rendait digne de vous !

Animée par cette penſée , je con-

templais d'un euil plûs ſerain la joye barbare de *Zulmar* ; je m'y prêtais même, & elle en augmentait. Yvre de vin, de plaiſirs imaginaires il me devorait des yeux. Il ſavourait d'avance les délices du bonheur ; & moi je commençais à reſſentir les charmes d'un trépas glorieux. Il s'approcha de moi d'un pas chancelant, & portant doucement ſur mes genoux ſa main, ne craignés rien, dit-il, ne craignés rien, belle Statira!.... L'euil enflammé d'indignation je fixe mes regards ſur lui, autour de moi, j'apperçois tous ſes compagnons étendus ſur les carreaux, le viſage tourné contre terre, & paraiſſant aſſoupis je me raſſure un peu. L'image du deshonneur s'efface de ma penſée, je nedéſeſpere point d'aſſoupir comm'eux *Zulmar*; mais tout-à-coup ſongeant que ce ſommeil

pouvait être un piege pour moi, je me leve, les contemple & viens me raſſeoir près de *Zulmar*. Quels feux alors brillerent dans ſes regards! Comme tous ſes ſens tréſaillirent! Ah! Statira, s'écriait-il, ah! chere Statira! je vais donc être heureux! il ſaiſit ma main, je ſouffre qu'il la baiſe, je lui verſe du vin. *Que ne boirait-il point verſé par ma main!* Je vois ſes yeux s'appéſantir, je redouble, ſes ſens s'abrutiſſent, il tombe à mes pieds, que n'avais-je en cet inſtant le fer, l'horrible fer dont il avait percé les flancs de mon pere! J'euſſe vengé ſa mort, j'euſſe lavé dans ſon ſang l'opprobre dont tant de fois il m'avait voulu couvrir! malheureuſe que j'étais! pouvais-je former de tels vœux! Peut-on ſonger à la vengeance dans la maiſon de ſon ennemi! Je ne ſonge au con-

traire qu'à m'en éloigner, je ſors. Les ombres de la nuit, la rencontre des bêtes féroces, les détours des montagnes, rien ne m'arrête. Je cours ſans ceſſe pour échapper aux fureurs de *Zulmar*. Que n'avais-je pas encore à craindre de lui! Pour être libre, étais-je en ſûreté? On pouvait me pourſuivre, je le craignais, & la crainte d'un rien ſe forme des phantômes. Une feuille frémiſſante, un oiſeau voltigeant étaient autant d'hommes armés attachés à mes pas. Pendant toute la nuit je courus ſans ſavoir ni dans quel lieu j'étais, ni de quel côté j'allais. Que cela pouvait il m'importer! Deſirais-je autre choſe que de m'éloigner de *Zulmar*! Ma ſœur même que je laiſſais, mon frere que j'avais perdu ne s'offrirent point à mon eſprit. Dans l'orage, on ne s'occcupe que du port.

Le lendemain je me trouvai ſur cette belle route qui conduit à Babylone. A quoi me déterminer ? Ou fuir ? où rechercher Roxane ? ou retrouver le corps de Teriteuchme ? Cruelle incertitude ! je me laiſſai tomber ſur un banc de gazon. Le repos m'était néceſſaire. Depuis plus de huit jours je n'avais fait que marcher. A peine m'étais-je nourrie d'une nourriture ſuffiſante pour réparer mes forces. Pouvais-je encore en avoir ! abbattue, languiſſante, hors d'haleine, je m'appuie ſur mon bras arroſé de mes pleurs. Mes pieds, mes vêtemens étaient déchirés, ſanglans. Mon corps gémiſſait dans un état auſſi affreux que mon cœur. Je tournais ſur moi des yeux flêtris, mouillés de larmes; & contemplant mes habits, mes bleſſures : eſt-ce là, m'écriais-je, cette

fiere Statira !.... L'ornement de la Perſe !.. l'idole de tant d'amants !... l'éguillon de tant de jalouſies !.. l'amante.... du Prince des Perſans !.... O ſort !.... injuſte ſort ! .... Où me vois-je reduite ?.... J'ai brillé dans les cours toutes couverte d'or !... je languis dans les deſerts vêtue de vils haillons !.... J'habitai des palais ! .... au milieu des richeſſes ! .. & je ſuis ſans aſyle ! .... au ſein de l'indigence ! .... Mon pere eſt mort dans mes bras ! .. ,. J'ai perdu mon frere ! .... ma ſœur ! .... la ſeule compagne que j'euſſe encore .... elle m'eſt enlevée ! .... & c'eſt moi... malheureuſe ! ... ſœur ingrate ! .. fille dénaturée ! .... C'eſt moi qui ai cauſé le malheur de tous trois ! Mépriſables attraits ! .... beauté funeſte ! .... En portant une main déſeſpérée ſur mon viſage , ... Que n'étiés

n'étiés vous moins touchants! .... je ſerais plus heureuſe....

Non, cher Artaxerce, non, votre imagination ne peut concevoir, quelle était l'horreur de mon déſeſpoir; je me précipitais avec fureur contre terre, je meurtriſſais mon ſein, j'arrachais mes cheveux, ... la nature, ... la nature qui pour moi avait eu tant de charmes importunait mes yeux, je déteſtais la vie, j'aurais voulu que le ciel tombant ſur moi m'anéantît.... & je n'oſais me donner la mort!.. tant il eſt vrai que toujours un nœud ſecret nous enchaine à la vie!....

Tels étaient les douloureux combats aux quels j'étais en proye, quand un vieillard reſpectable, dont les cheveux blancs ondoyaient ſur ſes épaules, paſſa près de moi avec ſon troupeau. Moins on eſt favoriſé de

la fortune, plus l'on eſt facile à s'attendrir. Je le vis à mon aſpect s'arrêter, me conſiderer & verſer un torrent de larmes. Il s'approcha de moi, & me tendant une main bienfaiſante, levés-vous, me dit-il, belle infortunée!... Daignés me ſuivre dans ma cabane.... Tout inondé de larmes il m'aida à me relever, & me ſoutenant par deſſous les bras avec les ſiens affaiblis, il ſervait d'appui à ma démarche tremblante. J'arrive. Sa femme, ſes enfans lui même, tout s'empreſſe à me ſervir. On me prépare un bain. On me donne d'autres vêtemens, ſimples, mais propres. On me conjure de me mettre ſur un lit.... Quel eſt le malheureux qui rougit des bienfaits, ou qui refuſe des ſecours! je me couchai: la faibleſſe de mes membres était trop grande, mes agitations avaient

été trop violentes pour ne point m'abandonner au repos, ſi l'on peut appeller ainſi le ſommeil, la léthargie profonde de la douleur....

A mon reveil j'ignorais où j'étais, je croyais renaitre dans un monde inconnu. Un nouveau ſang, de nouvelles forces, ſemblaient m'animer. Je portais autour de moi des yeux égarés & ſurpris. Ce vieillard la larme à l'euil, était à mes côtés, quelle douce ſenſibilité! quel air attrayant! quelle noble majeſté brillait ſur ſon viſage auguſte! je liſais dans ſes yeux tous les mouvemens de ſon ame. Ses bras pour m'embraſſer étaient ouverts; je m'y précipitai, je l'embraſſai. Hidarne, cher & malheureux pere! je croyais te preſſer, te ſerrer dans mes bras!.... Vieillard généreux! lui diſais je,.... vous que le ſort des malheureux

intereſſe ! êtes vous un Dieu bienfaiſant deſcendu dans ces contrées barbares ?.... Ah ! comment dans les repaires ſanglants des voleurs, pouvés vous couler des jours tranquilles ? .... Ma fille, me diſait il, ... que ce nom m'était doux ! .... On n'a rien à craindre des voleurs quand on eſt pauvre.... En prononçant ces mots il me preſſait contre ſon ſein, me baignait de ſes larmes, ſa famille attendrie en répandait auſſi.... Un ſentiment ſecret me fit mêler les miennes aux leurs. Pleurés, me dit-il alors, pleurés, belle Statira.... C'eſt le ſoulagement de l'infortuné & le plaiſir des ames ſenſibles....

Surpriſe de m'entendre nommer, je le fixe attentivement, je lui demande ſi je ſuis connue de lui ; oui : me répondit-il, je vous ai vue dans

un état brillant à la cour! La fortune, vous riait alors!... tout le monde vous adorait!... Ami de votre pere, j'ai ſçu ſa diſgrace! ô malheureux Hidarne! j'en ai long temps gémi.... Que ne venais tu dans ma chaumiere! Nous euſſions paiſiblement enſemble fourni le reſte de notre carriere.... L'ame penétrée d'attendriſſement je l'interrompis.... Vous! ami de mon pere! vous êtes digne du moins de l'avoir été!... Eh! qui êtes vous donc? --- Celui qui guida votre enfance! à qui vous fûtes ſi cher! Artaban!.... Vous Artaban!.... Quelle ſurpriſe pour moi!... vous ſavés, Prince qu'après ſon départ de Paſagarde on nous l'avait dit mort *.... Je m'élance de nouveau

* *On aurait mis ici quelques fragmens de ſon hiſtoire; mais à quoi euſſent ils ſervi qu'à groſſir le volume & à faire languir l'intérêt?*

dans ſes bras, j'attache mes levres aux ſiennes, qu'avec plaiſir je le couvrais de baiſers! avec quel tranſport je prodiguais les plus doux embraſſemens à ſes enfants, à ſon heureuſe épouſe! Dans quel torrent de délices mon ame ſe noyait! Nos éducateurs nous ſont auſſi chers que nos parens! Ce ſont nos ſeconds peres, ce ſont eux qui nous donnent la vie de l'ame. N'eſt-il pas juſte qu'ils en reçoivent les plus doux tributs?....

Je lui racontai les maux que j'avais eſſuyés. j'en dépoſai dans ſon ſein l'amertume. La complaiſance, l'attendriſſement avec lequel il m'écoutait fut pour moi une conſolation juſqu'alors refuſée à mon cœur, ou plutôt dont il n'avait point été ſuſceptible. Je reſtai quelques jours chez lui ſans m'occuper ſérieuſe-

ment de Roxane. Bientôt elle vint s'offrir à mon eſprit. Il me fallut malgré moi quitter ce ſejour délicieux. Je ne pouvais habiter des lieux dont ma ſœur était éloignée, où vous, cher Prince, vous ignoriés que j'étais. Je me déterminai à partir, je communiquai ma reſolution à Artaban.... O vieillard généreux! que tu en reſſentis de douleurs! quelle ſéparation fut la nôtre! Il voulait me ſuivre avec toute ſa famille : où irés vous ſeule, me diſait-il? Pourquoi vous expoſer à de nouveaux dangers? Reſtés ; coulés vos jours avec moi. S'ils ne ſont heureux ; ils ſeront du moins paiſibles! ou ſi vous voulés partir, ſi vous voulés fuir ces lieux, ſouffrés que ma famille, que moi-même je vous ſuive!.... (Malgre ſes diſcours, malgré ſes larmes je le quittai, je

voulus revenir dans ces lieux. Peut être comme moi, me disais-je, échappée aux mains des brigands Roxane y sera t'elle retournée. L'espoir de l'y trouver me détermina. Je marchai avec une assurance consolante. Arrivée près de cette cabane, ma premiere pensée fut d'aller offrir le tribut de mes larmes sur le tombeau de mon pere. Mais que devins-je, quand j'y vis de loin le furieux *Zulmar*. On trouve toujours les objets que l'on fuit. Sa présence m'avait été trop de fois funeste, pour ne pas m'éloigner de lui. La curiosité cependant me retenait. *Que fait-il ? Que cherche t'il ?* je desirais le savoir. Il me paraissait fort agité. Je le considerai quelque temps ; mais voyant qu'il s'avançait vers moi, je craignis d'en avoir été apperçue. Je pris la fuite. Je m'en-

fonçai dans la forêt voiſine. Là pendant plus de deux heures aſſiſe ſous un chêne, je méditai ſur mes triſtes avantures. Je m'y occupai auſſi de vous, Prince, vous eutes beaucoup de part aux pleurs que je verſai, aux vœux que je formai. Mon eſprit ſe livra à de triſtes reflexions ſur mon amour; combien de fois ſouhaitai-je de me voir réunie à vous! Mais helas! ce doux eſpoir pouvait-il me flatter? ſéparée d'une ſœur, d'un frere que l'on ne peut retrouver, peut on eſperer de revoir un amant! l'amour n'eſt pas plus heureux que la nature....

J'étais condamnée à retourner toujours dans des lieux que je fuyais.. Je ne ſortis de la forêt, que pour revoler vers la demeure de *Zulmar*. Je n'y trouvai pas plus de traces de Roxane & de Teriteuchme, que

j'en avais trouvé près du tombeau de mon pere. Je portai mes pas juſqu'aux lieux d'où nous avions découvert la plaine des Bactriens. J'eus le bonheur d'y rencontrer ces généreux guerriers qui touchés de mon ſort voulurent me ſuivre & chercher avec moi Roxane. Depuis plus de trois jours, nous avons parcouru tous les détours du Caucaſe, ſans pouvoir en apprendre la moindre nouvelle. Enfin, le ciel propice nous a ramenés ici J'y retrouve ma ſœur, j'y revois mon amant, ô Teriteuchme, qu'aurais-je à déſirer, ſi tu pouvais te réunir à nous! ..... j'oſe encore l'eſperer; le ciel me refuſerait-il un frere, quand il me donne un amant & une ſœur! Ses bienfaits ſe ſuivent de près, & pour étonner les humains, le ciel ſe plait ſouvent à faire arriver des événemens

imprévus & déſeſperés. Ainſi finit Statira ſon recit, & chacun s'alla livrer au ſommeil....

CHAPITRE X.

LE lendemain lorſqu'ils eurent offert ſur le tombeau d'Hidarne le tribut accoutumé, ils allerent ſe promener dans un petit bois voiſin. On s'aſſit. Roxane dont les forces s'étaient deja ranimées propoſa le recit de ce qui lui était arrivé depuis ſa ſéparation d'avec Statira. (Qu'on ne ſoit point ſurpris d'une ſi prompte guériſon ; on guérit bien vite quand on à le plaiſir pour médecin.) Tout le monde ſe diſpoſa à l'écouter, & elle commença ainſi....

CHERE STATIRA.

Lorſque ces vils brigands nous

eurent arrachées des bras l'une de l'autre, lorſque mes yeux toujours tournés vers vous ne purent plus vous appercevoir, je me livrai au plus cruel déſeſpoir. A qui le déſeſpoir ne donne-t'il pas des forces ! je m'échappai de leurs mains ; & je dirigeais dejà mes pas vers le lieu où l'on vous avait conduite ; en fuyant je crus de loin voir les membres épars d'un homme aſſaſſiné. Ciel, ô ciel ! m'écriai-je, ſerait-ce Teriteuchme ? Je veux y voler ; les brigands qui me pourſuivaient m'atteignent, me reſſaiſiſſent & me menent malgré tous mes efforts, dans une vaſte caverne taillée avec beaucoup d'art, dans un roc, qui leur ſervait de retraite. Trois femmes aſſez jolies, mais dont la triſteſſe paraiſſait avoir flétri les traits, me reçurent à bras ouverts, je crus

voir des larmes couler de leurs yeux; helas ! c'étaient des malheureuſes qui, comme nous, errantes dans les montagnes avaient été la proye de ces brigands ! Leur deshonneur avait ſuivi de près leur priſe; & n'oſant plus, couvertes d'ignominies retourner à leurs parents, elles vivaient avec eux. Il eſt donc vrai qu'un crime involontaire, applanit ſouvent le chemin des forfaits !.... Elles me raconterent leurs malheurs, je les plaignis ; & tremblai pour moi même ; comment éviter le ſort qui m'attendait ? En vain mon eſprit s'égarait à former mille projets. Il les détruiſait auſſi-tôt. Le danger était preſſant ; ces indignes raviſſeurs ſe diſpoſaient à ſe livrer à leurs plaiſirs affreux. Une joye maligne & brutale pétillait dans leurs yeux. Pendant qu'ils prenaient leur repas,

que le verre à la main ils s'excitaient à l'ivreſſe, leurs avides regards tombaient tous ſur moi. Aſſiſe près de leurs femmes, je les conjurais de m'aider à me ſouſtraire à l'infamie ; elles, craignant pour leur vie, ſi elles me ſervaient, ſe refuſaient à mes prieres.

Figurés vous quelle ſituation devait être la mienne ; quelle douleur amere je devais reſſentir ! mon imagination était pleine de l'horreur qui m'entourait de tous côtés. Je croyais encore voir ces reſtes malheureux & ſanglans que j'avais apperçus ; je croyais y avoir diſtingué, avoir reconnu des traits de Teriteuchme, je brulais de les revoir, de les conſidérer ; votre péril, Statira, l'ignorance de ce que vous étiés devenue, vos cris, vos pleurs, votre déſeſpoir étaïent encore autant de tourmens

pour moi. Peut être, me disais-je, à cette heure, en proye à la rage de *Zulmar*, elle se voit couvrir de deshonneur !.... Peut être ferme t'elle ses yeux à la lumiere!..... Plus belle, plus attrayante, plus faible que moi, serait-elle plus heureuse, & aurait elle pu se sauver !..... Il est bien difficile à la beauté, toute puissante qu'elle est, de se soustraire aux dangers où la violence des desirs qu'elle allume, l'expose toujours. *Zulmar* qui osa vouloir la deshonorer auprès de notre asyle, osera t'il moins dans le sien !.....

Ah ! ma sœur, que ces idées étaient cruelles pour moi ! que mon cœur en était ulcéré ! L'incertitude de votre sort m'aurait fait oublier le mien, s'il n'eut été présent devant mes yeux ; si les cris des deux brigands ne m'en eussent avertie. Tous

deux acharnés l'un contre l'autre ſe diſputaient à qui mettrait le premier ſur mon front le ſceau de l'infamie. Quelles révolutions ſe feſaient en ce fatal moment dans mon ame ! tantôt l'indignation, la rage venaient l'animer ; j'étais prête à m'élancer ſur eux ; le défaut d'armes me retenait ; tantôt le poids de la douleur abrutiſſait mes ſens, j'étais inſenſible, & croyais que le ſpectacle que je voyais n'était qu'une erreur du ſommeil, cependant les femmes s'efforçaient d'appaiſer leur différend. Une d'entr'elles plus ſenſible que les autres profitant du trouble qui s'était élevé, s'approcha de moi, me fit un ſigne, ouvrit la porte de la caverne, & me fit fuir ſans que perſonne s'en apperçut... Je marchai avec la même vîteſſe qu'un criminel ſorti de ſon cachot, ou un

eſclave de ſes fers : la lune commençait à répandre une faible lumiere. Elle me ſervit de guide, je paſſai près du même lieu où j'avais été reſaiſie à ma premiere évaſion ; j'apperçus encore cette tête, ces membres tout ſanglans : Ciel ! ah ! j'en frémis encore ! .... *Ce ſont ceux de mon frere* ! je les ramaſſe pour leur donner la ſépulture. De combien de pleurs mes yeux les arroſerent!.... (A ces mots Artaxerce, Statira, les Bactriens, tous fondirent en larmes ; & leurs ſanglots redoublés, la pâleur de leur viſage marquaient un attendriſſement mêlé d'horreur.)

Je les tenais en fuyant preſſés contre mes levres, & dans les tranſports de la douleur la plus poignante & la plus amere, reſtes précieux, m'écriais-je, reſtes ſacrés du plus

tendre, du plus cheri des freres, eſt-ce vous que je tiens !.... Eſt-ce vous que ma bouche couvre encore de baiſers !.... Je m'arrêtais ſouvent pour les conſidérer ; & la perſuaſion où j'étais que c'étaient ceux de mon frere s'accroiſſait ; ſes yeux immobiles dans ſa tête paraiſſaient fixés ſur les miens. Un ſourire agréable ſemblait errer encore ſur ſes levres mourantes,& ſa bouche entrouverte vouloir encore proférer des paroles; ou laiſſer paſſage à un ſoupir que je m'efforçais de recueillir....

Au premier rayon du jour, je reconnus que c'était la tête d'une femme charmante ; ô Statira, vous le dirai-je ? La douleur avait étendu ſon bandeau ſur mes yeux : je crus, je crus que c'était la vôtre, je la laiſſe échapper de mes mains, je frémis, je recule d'horreur, & tombe

évanouie.... Revenue à moi j'exhalai ma douleur en vains gémiſſements,& me laiſſant retomber ſur le gazon arroſé de mes larmes. Me voila donc enfin abandonnée!.... Pere! .... Frere! .... Sœur! .... tout m'eſt ravi!.... Il faut périr la derniere de ma famille!.... & la plus miſérable!.... Ciel injuſte! .... deſtin barbare! .... grandeur funeſte!.... Cruelle envie! .... tous vos maux ont retombé ſur moi ſeule!.... O mort!.... C'eſt à toi de m'en délivrer!.... Jours affreux! inſtants de douleur!.... évanouiſſés-vous!.... Le néant eſt préferable à une exiſtence qui ne ſe fait ſentir que par les tourmens.

Juſqu'alors je n'avais point encore eu la force de jetter de nouveau les yeux ſur cette tête ſanglante. Je me levai, je la conſiderai de près : je

n'y remarquais aucun de vos traits ; & j'avais honte de l'excés de déſeſpoir auquel je m'étais livrée. Je ne pus néanmoins retenir mes larmes ; j'en verſai ſur le ſort de cette malheureuſe fille ; j'allai chercher quelques branches, j'élevai un bucher, je l'allumai & j'y jettai ces reſtes malheureux d'une perſonne qui paraiſſait avoir été fort aimable, j'en recueillis les cendres & les mis dans le creu d'un rocher.

Après que j'eus rempli ce devoir d'humanité, j'errai pendant quelque temps à travers les rochers ſans découvrir perſonne. En deſcendant dans une vallée, j'entrevis de loin *Zulmar* : il paraiſſait murmurer des plaintes. Je me mis derriere un arbre pour l'écouter & j'entendis qu'il ſe plaignait de votre fuite. Elle n'eſt donc point morte ! me dis-je, . . .

Un rayon de joye pénétra dans mon cœur, & diſſipa une partie du chagrin qui le rongeait. De peur d'être apperçue par *Zulmar*, je m'écartai de ces lieux : & retournant ſur mes pas je m'enfonçai dans une forêt ou je trouvai ce généreux guerrier qui m'a ſauvé la vie. Ce fut lui qui m'apperçut le premier, il vint à moi, & m'offrit de m'accompagner avec tant de politeſſe que je n'oſai le refuſer. A mon air triſte, inquiet, il connut que j'étais agitée de ſoucis profonds, il m'en demanda la cauſe. Le malheureux refuſe-t'il jamais le recit de ſes maux ! je lui racontai les miens. Senſible à leurs rigueurs il voulut les partager ; & me ſuivit, chere Statira, par-tout où j'allai pour vous trouver. Nous parcourumes d'abord tous les environs de l'aſyle de *Zulmar* ; mais rien ne s'offrit à

nos regards ni de vous, ni de Teri-teuchme. Trompés par la perſuaſion que vous pourriés être venue dans ces lieux, nous y revinmes. Depuis ce temps nous n'avons qui té cette cabane que pour aller au tombeau de mon pere & dans quelques forêts voiſines dans l'eſpérance que peut être vous vous y ſeriés cachée pour vous dérober aux fureurs de *Zulmar*. Il ne s'eſt paſſé aucun jour que nous n'ayons vu ce barbare. Avant hier, helas ! jour funeſte à ma vie. ! j'étais ſeule ſur le penchant de cette colline, il vint a moi. Plongée dans une profonde mélancolie, noyée dans mes larmes je ne l'apperçus que lors qu'il m'eut en traitre enfoncé un poignard dans le ſein ; je tombai dans mon ſang, & prête à expirer j'appellai ce généreux guerrier à mon ſecours, bientôt il entendit ma

voix mourante, il accourut, me rapporta dans cette cabane, & prit ſoin de mes jours; hier je voulus ſortir; mais à la vue du lieu où la veille j'avais verſé mon ſang, un horreur ſecrette s'empara de mes ſens, ma bleſſure ſe rouvrit & je retombai mourante ſur le gazon. Ce fut dans cet inſtant que j'entendis la voix du Prince: inſtant heureux & terrible! Il devait pour nous être le dernier de la vie & il a été celui de la plus douce réunion! Une ſeule perſonne encore! & le comble eſt à tous nos vœux. Puiſſions nous bientôt la revoir! Alors notre félicité ſera parfaite. La nature & l'amour unis, ne laiſſent rien à deſirer....

Après ce recit on ſe retira dans la cabane. On y fit un champêtre repas, & Artaxerce ſe rappellant le triſte ſort de ſes gens propoſa de

deſcendre dans la colline, d'y élever des buchers & de leur rendre les derniers honneurs.

Ils avaient rempli ce devoir ſacré, & pour la derniere fois ils avaient couvert de larmes, de fleurs le tombeau du malheureux Hidarne, deja ſur le chemin de la Perſe, ils retournaient à la cité des Rois. Occupé de Teriteuchme, Artaxerce marchait, quoi qu'a côté de ſon amante, le front ridé par la triſteſſe, il ſe peignait le deſeſpoir d'Ameſtris, en le revoyant ſans ſon amant, lorſque tout-à-coup un cortege nombreux de chars, d'hommes armés, d'eſclaves couvre leur route. Ils reconnurent Ameſtris & Teriteuchme. Ils accoururent au-devant d'eux, ceux-ci les virent, s'arrêterent, s'élancerent de leur char & tomberent dans leurs bras.

Quelle

Quelle ſcene ! quel tableau ! le crayon peut-il les exprimer ? Tous cinq immobiles, enlacés ſemblent ne compoſer qu'un même être. Emus, enflammés par la joye, leurs cœurs viennent ſe peindre dans leurs yeux, volent de l'un à l'autre & ſuivent leurs ſoupirs. Nul ne peut proférer une ſeule parole. L'exceſſive joye a t'elle de la voix !.. Leurs regards ſe confondent, les mêmes ſentimens les animent. Que Teriteuchme ſe dégage, qu'ils courent ſe précipiter dans les bras d'Artaxerce ou de ſes ſœurs ; il les voit voler dans les ſiens, & croit avoir été le dernier à vouloir leur prodiguer ſes embraſſemens. Qu'Ameſtris excitée par la nature, animée par l'amitié lance de tendres regards à ſon frere, ou à Statira, ou à Roxane ; les leurs l'ont déjà prévenue. O doux

moments ! moments inexprimables ! Le temps, le temps rapide voit pour eux dans un ſeul de ſes points, fixé tout ce que l'amour, la nature & l'amitié ont de ſenſations voluptueuſes, ... Les larmes du plaiſir coulent à longs ruiſſeaux de leurs yeux. Ceux qui étaient préſents à ce ſpectable, Bactriens, Perſans, tous attendris, tous étonnés en répandaient auſſi. Lecteurs, auriés vous le cœur plus dur qu'eux ? n'en verſerés-vous point ?

Quand leur joye fut moderée ; quand la chaleur de ces premiers tranſports fut ralentie, nous voila voila donc réunis ! s'écria Artaxerce... Amants ſi long-temps ſeparés ! .... L'himen va confondre nos gouts, nos fortunes, nos ſentimens ! .... Familles ſi long-temps diſperſées !.... malheureuſes victimes de l'envie ! ....

Vous brillerés encore une fois ſur les marches du trône !.... O Hidarne ! --- infortuné Hidarne !. que du ſein des morts ne viens-tu te réunir à nous !... toi ſeul eſt par le ciel refuſé a nos vœux !.... Ameſtris en pleurs dit qu'elle voulait voir ſon tombeau, qu'elle voulait contempler des lieux qu'avaient ſi long-temps habités ſon amant & ſes amies. On monta ſur les chars & l'on s'y rendit.

A leur arrivée, ils trouverent la cabane, le tombeau renverſés. L'urne était briſée, les cendres éparſes; ils les recueillirent, & les mirent dans une urne ſuperbe enrichie d'or, de diamants qu'Ameſtris avait apportée par ordre de ſon pere. Ce ne fut point le ſeul honneur deferé à Hidarne, Artaxerce & elle plus à leur aiſe alors, voulurent conſacrer à

l'immortalité le lieu qui avait été ſon aſyle, ils reſolurent d'y élever deux monuments capables de réſiſter aux mains deſtructives du temps. Le marbre les plus rare, les artiſtes les plus célébres furent cherchés & employés.

Un de ces monumens répreſentait la mort d'Hidarne. Le front ſerein, l'air majeſtueux, mais tendre, dans les bras de ſes enfants noyés de pleurs, il exhalait le dernier ſoupir; cette inſcription était au bas.

L'envie a pu m'oter mes biens & mes honneurs;
Le faveur du deſtin eſt toujours éphemére.
Mais ma vertu brava les traits de ſa colere,
Et je l'ai conſervée au ſein de mes malheurs:
Bien plus: je goûte encore au bout de ma carriere
Le ſeul plaiſir qui puiſſe adoucir le trépas.
Doit on rien regretter en perdant la lumiere,
Quand on voit ſes enfants, quand on meurt dans leurs bras!....

L'autre était le tableau de la réunion de la famille de Darius à celle de ce *Satrape* infortuné. Artaxerce l'euil brulant d'amour était peint dans les bras de Statira & Teriteuchme dans ceux d'Ameſtris. Près d'eux la vertu ſous la figure d'une jolie femme allumait le flambeau de l'amour. En vain l'envie frémiſſante de rage, exhalant un ſouffle impur s'efforçait de l'éteindre ; l'amour de concert avec la vertu la repouſſait, & le dieu de l'himen guidé par Darius & Roxane la forcait à ſe cacher.... Ces vers étaient au bas.

Amants ! ſi les vertus ont allumé vos feux,
Vous ſerés réunis en dépit des obſtacles ;
L'amour ſaura remplir les plus doux de vos vœux ;
L'amour joint aux vertus enfante des miracles.

Pendant qu'on travaillait à ces monumens, qu'on préparait tout

pour le départ ; on pria Teriteuchme de raconter comment il avait pu être ſi long-temps caché aux recherches de ſes ſœurs & quel heureux haſard l'avait rejoint à Ameſtris. Il ne ſe défendit point des inſtances qu'on lui fit ; quoiqu'il eut mieux aime ſe livrer à la joye d'être réuni à ſa chere Princeſſe. On peut bien dérober un moment à ſes plaiſirs, pour ſatisfaire l'impatience d'une ſœur ou d'un ami. Voici comme il debuta dans ſon recit.

Le ſort nous avait condamnés, cheres ſœurs, à nous chercher mutuellement ſans pouvoir nous trouver ; mais il a bien reparé ſes injuſtices, puiſqu'en nous revoyant après bien des malheurs, nous ſommes dans les bras de ce qui nous reſte de plus cher au monde. Il n'eſt rien qu'un amant, en montrant Artaxerce

à Statira, il n'eſt rien qu'une amante, en baiſant la main d'Ameſtris, ne puiſſe faire oublier.

Je m'étais, comme vous le ſavés, acharné à la pourſuite de *Zulmar*. Deja le fer en main j'étais prêt de l'atteindre; quand j'entendis un bruit confus dans l'air. Je m'arrêtai. J'écoutai avec ſurpriſe. Une voix plaintive criait : *au ſecours, au ſecours.* J'accourus impatient de voir ce que c'était. Une malheureuſe.... Pardonnés aux larmes que m'arrache ce cruel ſouvenir.... Deux infâmes brigands voulaient lui ravir l'honneur.... Auſſi tôt qu'elle m'apperçut, elle me tendit les bras, & s'efforçant de ſe dégager, ô qui que vous ſoyés, dit-elle, ſauvés moi de ces cruels raviſſeurs.... à mon ſecours ! L'humanité ſeule aurait ſuffi pour m'attendrir ; mais ſa beauté,

ſon air d'innocence, mille attraits qui me ſéduiſirent, tout enflamma mon courage. Je me jettai au milieu des deux brigands, je l'arrachai à leurs efforts. Quand c'eſt pour ſauver la beauté qu'on s'arme, on eſt bien ſûr de la victoire. Ce ne fût cependant pas ſans peine que je l'obtins. Je fus atteint d'une legere bleſſure au côté..., O ſi vous euſſiés vu comme cette malheureuſe innocente s'empreſſait d'étancher mon ſang, comme elle ſe reprochait de l'avoir fait verſer.... comme elle me rendait graces.... En vérité les pleurs malgré moi, s'échappaient de mes yeux. Je la priai de me dire quel haſard l'avait expoſée à la violence de ces hommes.... Elle m'avoua, & ce ne fut pas ſans rougir, qu'attachée au pas d'un jeune Perſan dont elle était fort épriſe, elle s'etait

égarée dans les montagnes, & que depuis trois jours elle y errait ſans avoir découvert aucune de ſes traces, quand elle avait rencontré ces infâmes raviſſeurs. Je plaignis ſon amour, mais je ne pus m'empêcher de condamner ſon imprudence. Mes reproches, comme vous vous l'imaginés, n'étaient pas fort aigriſſants. Comment pourrait-on ſe réſoudre à offenſer la beauté ! Je la conjurai de me ſuivre. Venés, lui dis-je, j'ai deux ſœurs, elles ſont malheureuſes comme vous : venés, vous ferés la troiſieme. Mes offres lui plurent. Nous revenions en ces lieux, brulants d'impatience, moi de vous revoir, elle de vous connaitre. Tout le long du chemin, elle me prodiguait les doux noms de bienfaiteur, de libérateur. Malheureuſe innocente ! Elle croyait

être hors de danger; mais ſes funeſtes raviſſeurs revinrent bientôt à ma pourſuite. Se reſoud-on ſi aiſément à lâcher une belle proye! Nous étions preſque auprès de cette cabane, quand ils m'atteignirent. Ils fondirent ſur moi à coups preſſés. En vain je voulus me défendre. Je ſuccombais tout couvert de bleſſures. La vue de mon ſang, du peril qu'elle courait, arrachait des cris affreux à cette jeune beauté. Elle ſe jettait au-devant des coups qu'on me portait.... Barbares, diſait elle, arrêtés. Arrachés moi plutôt la vie.... mais laiſſés moi l'honneur.... Ces brigands en étaient d'autant plus animés. Ils la frappaient elle même; & bientôt je la vis tomber morte à mes pieds. A cet aſpect je ne pus retenir les derniers éclats de mon courage: Je mis à mort un de mes adverſaires; mais

helas ! je ſuccombai bientôt ſous l'autre à qui *Zulmar* s'était venu réunir.... Il me crut expiré; mais voulant avant que de s'éloigner, mettre le comble à ſa barbarie, il mit en pieces le corps charmant de cette beauté.... Cependant je revins à moi ; ſongés quelle fut ma douleur quand j'apperçus ces membres épars tout autour de moi !.... Je fis en portant mes mains ſur mes plaies pour arrêter le ſang, un effort pour me lever. Je me trainai vers cet aſyle pour chercher près de vous du ſecours; mais vainement ; vous etiés abſentes. Après avoir moi-même mis un leger appareil ſur mes bleſſures, j'allai m'aſſeoir en vous attendant ſous l'ombrage de ces arbres voiſins. Quand le ſentiment de ma douleur fut un peu calmé, impatient de ne vous point voir

revenir, je traverſai ce bois que vous voyés à nos côtés.... Je vous appellais d'une voix affaiblie, nul ne me répondait.... Je retournai vers l'aſyle de *Zulmar*. La nuit vint me ſurprendre. Comme j'étais extrêmement affaibli, je me trainai dans le creu d'un rocher où je me livrai, ſans avoir pris aucune nourriture, à un pénible ſommeil.... que de ſonges effrayans aſſiégerent mon eſprit ! je croyais vous voir l'une & l'autre dans la demeure de ces brigands, en butte à leurs outrages, implorer la mort & m'accuſer de l'horreur de votre deſtin ; d'autres fois je me figurais que vous étiés dans des lieux barbares, où les prêtres inhumains d'une divinité vous égorgeaient ſur ſes autels. Au milieu de ces vapeurs du ſommeil, je m'éveillais & je feſais retentir

l'air de mes accens plaintifs. L'aurore vint enfin terminer ces menſonges douloureux. Je ſortis de l'antre, & portant mes regards de tous côtés, je ne ſavais où addreſſer mes pas. Un ſecret inſtinct les dirigea vers la Perſe. Sur le midi j'arrivai dans un charmant vallon où je trouvai d'excellents fruits. J'avais une faim dévorante, j'en cueillis quelques-uns, & après avoir réparé mes forces, je pourſuivis ma route. helas! quelle était pénible! .... Ma bleſſure s'enflammait; & je ne trouvais aucun village, aucune chaumiere pour y mettre un appareil! j'étais faible, languiſſant, une pâleur livide couvrait mon viſage. Combien de fois ne fus-je pas ſur le point de ſuccomber ſous les traits de mes douleurs!.... Je voyais que le ciel ſe couvrait d'affreux nuages, je précipitais ma

marche,& j'étais accablé de fatigues J'arrive enfin auprès d'une cabane, j'y entre, je demande l'hoſpitalité. Avec quelle bonté ces pauvres gens me reçurent ! comment ils me traiterent ! le bon cœur éclatait dans tous les ſecours qu'ils me donnaient. J'en étais attendri, les malheureux trouvent un plaiſir ſecret à confier leurs peines à ceux qui paraiſſent avoir l'ame ſenſible. Je leur contai une partie des miennes. Que de larmes ils répandirent ! je mêlais les miennes aux leurs ; & je me ſentais ſoulagé.... Ils ne voulurent point me laiſſer partir que ma bleſſure ne fut entiérement guerie, je reſtai chez eux pluſieurs jours ; & il ne s'en paſſait aucun qu'ils n'envoyaſſent leurs enfants aux environs de leur cabane pour voir s'ils ne découvriraient perſonne. Quand ma ſanté fut

un peu rétablie, j'y allai moi-même avec eux. Bientôt le jour vint ou je me déterminai à partir de ces lieux. Que notre ſéparation fut tendre, oui, ſi vous en euſſiés été témoin vous en auriés vous même été touchés. Un reſpectable vieillard me tenait ſerré dans ſes bras, me baignait de ſes larmes. Ses enfants autour de moi adreſſaient au ciel leurs prieres, me comblaient de bénédictions. Son épouſe, ſa vertueuſe épouſe me donnait le doux nom de fils. Je ne ſavais à qui prodiguer mes embraſſemens: je m'éloignai enfin, & tous me ſuivirent encore de loin d'un euil mouillé de pieurs....

Arrivé ſur la route de Babylone, je vis une foule de Perſans qui la couvraient, je m'arrêtai & je reconnus Ameſtris. Ameſtris, chere amante, rappellés vous ce mo-

ment, avec quelle rapidité je volai dans vos bras! quelle douce réunion! quel inſtant! il ne peut être comparé qu'à celui où le ciel, le ciel propice nous a tous réunis.... Nous n'avons plus rien enfin à deſirer que le jour où par les nœuds de l'himen, Darius daignera couronner nos feux. Qu'il eſt lent à arriver à mon gré! Mais que l'attente eſt délicieuſe, quand on eſt ſur d'obtenir le bonheur!.... Notre depart s'approche. De jour en jour les monuments s'élevent: monumens qui conſacreront nos amours à l'immortalité....

Quand ces monumens furent achevés; prêts à partir & à retourner à Paſagarde, ils s'aſſemblerent autour; & ſe livrerent à toute la vivacité de leurs ſentimens. Artaxerce au milieu d'eux l'euil baigné de larmes, plein de ce feu ſublime

qu'inſpirent la vertu & l'amour élevait ſa voix, & dans l'ardeur de ſes tranſports, ſe tournant vers le tableau de la mort d'Hidarne : Monuments, s'écriait-il élevé par mes ſoins ! Marbres inanimés ! atteſtés à jamais mon reſpect pour les vertus d'Hidarne ! Reſiſtés au temps pour conſacrer à l'immortalité la mémoire de ſon trépas ! & vous, en ſe tournant vers celui de leur réunion, vous, tableau de la plus douce réunion ! .... Rappellés à la poſtérité les plus tendres amours ! .... que le voyageur en paſſant dans ces lieux s'écrie à votre vue....

O temps ! ne détruis point ce monument ſacré :
L'ouvrage de l'amour doit être reſpecté.

Après cette aſſemblée les Bactriens qui voyaient qu'ils étaient déſormais

inutiles à Artaxerce, puis qu'il avait une ſuite nombreuſe voulurent le quitter. Combien d'efforts ne fit-il pas pour les retenir ? Tout ce que la reconnaiſſance a de plus vif, l'amitié de plus tendre fut mis en uſage. Suivés moi, leur diſait-il, que je puiſſe vous prouver combien je ſuis ſenſible a vos bienfaits. Vous m'avés ſauvé la vie. Vous m'avés rendu la ſeule perſonne qui peut en faire le bonheur, n'eſt-il pas juſte que vous le partagiés ? Venés, daignés me ſuivre..., Tout fut inutile, ils s'obſtinerent à retourner dans leur patrie: ah du moins ! leur dit le Prince, en ſe ſéparant d'eux, rappellés vous quelquefois qu'Artaxerce, que Statira, que leur famille vous fut unie par les nœuds de l'amitié. Prince, lui repondit les larmes aux yeux, le chef des Bactriens, vous vivrés tou-

jours dans notre mémoire. Nous viendrons ſouvent dans ces lieux viſiter ces monuments ; & leur vue nous dira que l'amant de Statira, ne connaiſſait pas ſeulement l'amour, que l'amitié trouvait auſſi une place dans ſon cœur généreux.... Adieu, dit-il, en l'embraſſant, ſoyés heureux ; pourrait on ne le pas être quand on vit pour être aimé de Statira ! .... Ils ſe ſeparerent. Les Bactriens partirent pour leur contrée, & les enfants d'Hidarne & de Darius avec leur ſuite pour Paſagarde.

Que ce voyage fut agréable ! chacun d'eux le feſait avec l'objet qui lui était le plus cher, & dans l'eſpoir de ſe voir bientôt uni à lui. Ils paſſerent chez le bon vieillard Artaban. Quelle joye fut la ſienne à leur vue ! O fortune ! s'écria-t'il avec tranſport, tu n'es donc pas toujours

injuſte ! Ils le conjurerent de retourner lui & ſa famille avec eux à la cité des Rois. En vain il voulut ſe défendre. Vous me ſervirés, lui diſait Statira, vous me ſervirés de pere. Vos leçons me vont être plus que jamais néceſſaires : Me les refuſerés vous ? Le vieillard ſe rendit à ſes inſtances. Teriteuchme aurait bien voulu auſſi poſſéder la famille qui l'avait ſecouru ; mais il ſe contenta de lui envoyer une ſomme conſiderable d'or, & de garder pour elle les plus tendres ſentimens d'eſtime & de reconnaiſſanee. Leur voyage n'eut rien de remarquable que le plaiſir avec lequel ils le firent.

CHAPITRE XII.

DE retour à Paſagarde, ils porterent à Darius l'urne qui contenait

les cendres d'Hidarne. Ce Prince la reçut avec une joye mêlée de douleur; & fixant deſſus ſes yeux mouillés de pleurs, voila donc, s'écria-t'il, ce qui reſte du plus fidele de mes ſujets! .... Ses vertus n'ont pu le ſouſtraire aux coups d'un furieux!.. malheureux Darius! .... L'ont-t'elles ſouſtrait à ton courroux!.... a tes cruelles injuſtices!.... O Hidarne! (en arroſant ſes cendres de l'armes) pardonne à mon aveuglement!.... tu me l'as dit ſouvent pendant ta vie;.... *Les Princes les plus juſtes ſont les plus faciles à tromper....* Je le fus,... je le fus par de lâches courtiſans! par de vils impoſteurs!.... Mais en ſuis-je moins coupable? .... Ma vengeance devait elle s'étendre juſques ſur tes enfants?.... Enfants infortunés! (en ſerrant dans ſes bras Statira, Roxane & Teriteuchme,

ſoyés les miens déſormais! ... Votre naiſſance vous éloignait peut être de ce degré d'honneur : mais auprés de la vertu le rang doit diſparoitre.... Artaxerce à ces mots & la Princeſſe ſa ſœur ſe jetterent à ſon cou, ils le conjurerent de ne plus différer leur bonheur, & de les unir dès le lendemain aux objets de leur amour. comment réſiſter à de telles prieres ! Il ſouſcrivit à tout ce qu'ils voulurent. La fête la plus brillante fut ordonnée, & la joye de ces deux amants ſemblait s'être communiquée à toute la ville. Pendant toute la nuit le peuple autour du Palais fit retentir ſes chants d'allégreſſe. Les courtiſans ſeuls qui voyaient leurs projets avortés, leurs impoſtures confondues & qui craignaient le reſſentiment des enfants d'Hidarne, plongés dans la douleur la plus pro-

fonde, ne pouvaient ſe livrer aux douceurs du ſommeil. Le ſommeil doit-il avoir des douceurs pour les méchants! .. Mais combien n'en eut-il pas pour nos jeunes amans ! que de doucès revêries ſéduiſirent leur imagination ! Chacun d'entr'eux ſe diſait : demain je touche au comble de mes vœux ! demain je ſerai heureux ! doux eſpoir, ... ſonges voluptueux, tout concourait à rendre leur repos conſolant. Tous croyaient déjà preſſer, ſerrer dans leurs bras l'objet de leur amour; que cette nuit fut charmante ! la nuit qui précede l'himen eſt auſſi délicieuſe que celle qui la ſuit, & il n'eſt pas moins doux d'être ſûr qu'on ſera heureux que de l'être. Quel reveil fut le leur ! de toutes parts on n'entendait que des cris, que des chants d'allégreſſe, tout leur annonçait la proximité de

l'inſtant où le bonheur les attendait. Les deux amants ſe leverent les premiers: furent ils les premiers éveillés? L'amour agit, dit-on, plus puiſſamment, ſur les jeunes beautés, que ſur les hommes. Beau ſexe! ne vous formaliſés point de ce proverbe! c'eſt une preuve de la douce ſenſibilité de vos cœurs.... Nos deux amants furent admis a la toilette de leurs amantes. Quelles voluptés! qu'il eſt doux de voir ce qu'on aime ſortir des bras du ſommeil! Une ſéduiſante langueur eſt toujours peinte dans ſes yeux. On lui découvre mille beautés qu'on n'avait point apperçues. Qu'on s'imagine ſi Artaxerce, ſi Teriteuchme en découvrirent dans leurs amantes. Jamais, jamais elles n'avaient été ſi belles à leurs yeux: pas même dans l'inſtant où elles avaient captivé leurs cœurs. Bientôt

on

on vint les chercher pour les conduire à l'autel. Quelle joye alors brilla ſur leur viſage ! Ataxerce ne put retenir l'éclat de la ſienne, ô Statira, s'écria-t'il, je vais donc être uni à vous!N'eſt-ce point un ſonge?.. Bonheur ! voluptés ! plaiſirs ! délices ! ivreſſe de l'amour, mes ſens pourront ils vous ſuffire ? ... Ah ! qu'il eſt doux d'être heureux après tant de malheurs!Statira ne répondit à ſes tranſports que par l'éloquence de ſes tendres regards. On ſortit du Palais au bruit de mille inſtrumens enchanteurs. Arrivés ſur la place publique, dans ce lieu où, quelques mois auparavant, la famille d'Hidarne, aux pieds de l'échaffaut,attendait le trépas, nos amants s'arrêterent tout-à-coup. Un ſecret attendriſſement pénétra dans leur ame & rouvrit les ſources de leurs larmes.

Après un long ſilence l'interprête de leurs ſentimens ſe fit paſſage à travers les ſoupirs: & tous enſemble s'écrierent. Aurions nous penſé.... aurions nous eſperé, quand au milieu des bourreaux, Hidarne dans ce lieu était prêt à périr, qu'aujourd'hui, à cette heure, nous duſſions être unis!.... O Hidarne! du ſein des immortels contemple notre union! ſois témoin du bonheur que nous allons goûter! .... Ces cris émurent le cœur du Roi, des larmes involontaires s'échapperent de ſes yeux. Pénétré de douleur, le front baiſſé vers la terre, lieux, s'écria-t'il, lieux, qui, pendant toute ma vie, offrirés à mes yeux le tableau de mon injuſtice, atteſtés à jamais la maniere dont je l'ai reparée!.... Soyés arroſés de mes pleurs! ſoyés témoin de mon repentir! .. Que

mon peuple en vous foulant aux pieds diſe.... *Ici Darius trompé voulut faire périr un innocent : au même endroit Darius détrompé, pénétré de douleur adopta ſa famille.*

En prononçant ces mots, il prit la main de Statira, la mit dans celle d'Artaxerce, & celle de Teriteuchme; dans celle d'Ameſtris; & levant ſes bras au ciel, ſoleil, s'écria-t'il, ô ſoleil! flambeau de l'himen de mes enfants, daigne les proteger ! .... tant que tes feux éclaireront leur union, daigne éclairer leur bonheur ! .... Puis ſe tournant vers le peuple & les courtiſans dont il était entouré. Mes ſujets, leur dit-il, en leur préſentant Artaxerce & Statira : voilà mon héritier, votre Roi ! voila ſon épouſe & votre Reine, jurés leur le ſacrifice de votre vie à leur ſervice : tout le peuple d'une voix s'écria. *Vive Artaxerce!*

vive Statira! qu'ils commandent! & qu'ils ſoient obéis! Les courtiſans gardaient un morne ſilence & dévorés par l'envie, jettant leurs yeux ſur la famille d'Hidarne, juraient encore en ſecret leur ruine. Après l'acclamation du peuple le Roi ſe tourna vers Artaxerce, & vous, mon fils, lui dit-il; atteſtés le ciel de ne rien vouloir que le bien de votre peuple.... Ciel, ciel juſte & vengeur, ſoit garant du ſerment que je fais, d'immoler tout au bien de mes ſujets!.. L'air auſſi-tôt retentit du ſon des inſtrumens: mille cris s'élancerent juſqu'au nues. On s'avança vers le temple. Le Pontife ſur le ſeuil de la porte reçut les ſerments des quatre amants. Quand Ameſtris fit les ſiens, il ne ne put retenir ſes larmes & s'empêcher de lui dire.... *Qu'ils ſont différens de ceux que vous*

fites à Taxile ! On offrit un riche ſacrifice & l'on retourna au Palais.

Lorſque Statira voulut entrer, deux petits amours deſcendirent du trône des airs, & tenant dans leurs mains une couronne de myrthe la placerent ſur ſon front en chantant.

Vive à jamais, & regne la beauté !
En vain, contre elle
Un cœur eſt révolté ;
Le plus rebelle
Eſt le plutôt dompté.
Heros d'amour, charmante Statira,
Servés l'amour ſans ceſſe ;
Ce Dieu n'eſt point ingrat :
Ris, jeux, plaiſirs, yvreſſe,
Tout vous ſuivra.

A ces mots ils diſparurent. Survint enſuite une tendre & blanche colombe, qui la careſſant de ſes ailes lui remit ce billet d'Artaxerce, qu'elle portait dans ſon bec.

L'himen d'un double empire aujourd'hui vous fait Reine
De celui des Perſans, de celui de mon cœur;
Avec moi du premier partagés la douceur;
Mais laiſſés m'en les ſoins, les ſoucis & la peine.
Seule poſſédés l'autre, il eſt ſoumis à vous.
Au gré de vos deſirs gouvernés le ſans ceſſe;
Que toujours par vos ſoins le plaiſir y renaiſſe,
Regner, par le plaiſir, eſt un plaiſir bien doux.

Statirale lut avec plaiſir. Tout ce qui vient d'un amant eſt toujours bien reçu. Ils ſe rendirent enſuite dans un ſalon magnifique où toutes les femmes brillantes de la Cour étaient déja aſſemblées! On ſervit un ſomptueux feſtin. On ſe mit à table. Que de tendres regards avant-coureurs des plaiſirs qui devaient au ſommeil diſputer la nuit ſuivante ſe lancerent mutuellement ces quatre amants pendant le repas! quelle

joye brillait ſur leur viſage! .. que le reſte du jour fut long pour eux? N'eſt-on pas toujours impatient de toucher au terme ſur la route du bonheur? Ils y ſont enfin arrivés. La nuit a déployé ſes voiles. O nuit, voluptueuſe nuit! .... Que de plaiſirs ton ombre va couvrir! ... ils les goûtent! ... Ah! lecteurs tirons ſur eux le rideau.... Les plaiſirs de l'amour ne ſont rien s'ils ne ſont enveloppés des voiles du myſtere. Helas! .. les leurs bientôt diſparoitront; l'envieux les a vus.

Fin de la premiere partie.

23562